

François Quentin
LOTO MEURTRIER



LE CIRQUE NOIR



François Quentin
LOTO MEURTRIER



LE CIRQUE NOIR



Table des Matières

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Résumé](#)

[Biographie](#)

[Copyright](#)

PRIX EDMOND LOCARD DU LIVRE POLICIER FRANÇAIS 1999

Edmond LOCARD fut l'un des fondateurs de la criminalistique et de la Commission Internationale de Police Criminelle (aujourd'hui Office International de Police Criminelle, Interpol) Il a formé un très grand nombre de spécialistes de police scientifique étrangers. Le Prix du Livre Policier qu'il a créé a été attribué en 1999 à François Quentin pour LOTO MEURTRIER dont le jury a apprécié la qualité littéraire et l'excellente documentation.

Chapitre 1

L'homme avait pointé ses jumelles sur la cime d'un chêne situé à une cinquantaine de mètres.

- " Garrulus glandarius...", murmura-t-il.

C'était en effet un geai des chênes, de couleur fauve, avec deux ou trois plumes bleutées sur les flancs. Il faisait beau en cette fin d'après-midi de novembre et le soleil allait bientôt disparaître derrière le rideau d'arbres, dans son dos.

La forêt domaniale de Meudon est traversée par la nationale 118, mais, à l'endroit où il se trouvait, non loin de l'Observatoire, le bruit du trafic se réduisait à un ronronnement à peine audible et on aurait pu se croire à cent lieues de la capitale. Pendant une bonne demi-heure il se concentra sur l'observation de l'oiseau, écrivant de temps à autre quelques lignes dans un petit carnet.

Dix-huit heures. Le soleil avait maintenant disparu et l'obscurité complice gagnait peu à peu. Il vit deux adeptes du jogging en conversation animée passer à proximité de lui sans le remarquer ; par précaution, il se renfonça un peu plus dans les taillis, à l'endroit idéal pour observer le

pavillon sans pouvoir être vu.

Il aurait pu dessiner de mémoire ce pavillon; au cours du mois précédent, il était venu repérer les lieux par deux fois; e n réalité, le mot pavillon ne convenait pas exactement, c'était plutôt du genre demeure pour cadre supérieur, au milieu d'un lotissement que la publicité aurait qualifié de grand standing; les jardins "paysagés" avaient l'avantage de vous isoler des regards des voisins; une demeure en forme de L, avec garage attenant pour deux voitures, un petit chemin d'une trentaine de mètres entre le portail et le porche de l'entrée.

On venait d'allumer dans le salon, et il pouvait maintenant voir le bureau acajou de style (18ème ou 19ème?) authentique ou copie? difficile à dire ; sur le côté droit, un combiné téléphone télécopieur.

Dix-neuf heures. La nuit avait enveloppé la forêt et les environs de son obscurité favorable. Il vérifia le fonctionnement de son viseur infrarouge, en direction de la fenêtre du salon, puis de la porte d'entrée sous le porche. Malgré la proximité du premier instant fatidique, il ne manifestait aucune fièvre. Lorsqu'il avait commencé à élaborer sa stratégie, il s'était rendu compte que la prochaine étape était la seule à présenter des risques. Il avait trouvé la parade au cas où il serait surpris : un petit paquet prétendument livré par DHL ; il aurait pu jouer au petit télégraphiste, mais, de nos jours, les télégrammes

sont téléphonés à l'arrivée.

Il s'assura qu'il n'y avait aucune présence alentour et sortit du bosquet; il eut quelques mètres à parcourir sur la petite route et arriva devant le portail; il avait fabriqué une clé lui-même après avoir pris une empreinte. Il emprunta le chemin qui menait au porche et déposa le billet jaune et bleu au milieu du paillason, devant la porte d'entrée. Puis il regagna son poste d'observation sans se presser, comme il était venu.

Il reprit son viseur infrarouge et fit la mise au point sur le billet jaune.

- L'enfance de l'art, pensa-t-il.

Il observa la fenêtre du salon et vit passer plusieurs fois une silhouette plutôt grande. Il était sûr que c'était lui...

- Maintenant ou jamais... se dit-il.

Il prit dans son sac le téléphone Motorola portatif et composa un numéro. On décrocha rapidement.

- Allô, monsieur Le Goff ?

- Oui.

- Monsieur Jacques le Goff ?

- Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ?

- Il y a un message sur votre paillason...

- Qu'est ce que c'est que cette histoire ?...

- Ne raccrochez pas, allez chercher le message et revenez me parler...

Il vit Le Goff hésiter un moment, puis la lumière du porche s'alluma, la porte d'entrée s'ouvrit et Le Goff s'avança, remarqua le billet, se baissa pour le ramasser, puis se redressa en cherchant à percer l'obscurité.

L'homme avait pris son arme et avait cadré le visage de Le Goff au centre de la mire de son viseur.

Il tira. Un petit bruit étouffé, puis Le Goff s'effondra sur le sol, serrant convulsivement le papier jaune.

- Et d'un... !

L'homme continua à regarder dans son viseur, balayant lentement les alentours.

- Tous coupables... !

Il mit son téléphone et son arme dans son sac et se tint immobile, aux aguets, observant le pavillon avec attention. Cinq minutes s'écoulèrent puis il entendit un bruit de voiture

; elle passa sur la petite route sans ralentir devant le portail.

Vingt et une heures.

Aucun signe de mouvement près du pavillon; la lumière du porche éclairait toujours le corps. Un dernier regard aux alentours et l'homme empoigna son sac puis entreprit de traverser une partie de la forêt de Meudon pour aller rejoindre une Range Rover stationnée dans une contre-allée.

Installé au volant, il rejoignit la route du Pavé des Gardes, puis prit la nationale 118 en direction du sud. Il était calme et avait mis son autoradio sur France Musique. Il se rappela le verset cinq du premier chapitre de la Genèse : "Il y eut un soir, il y eut un matin, ce fut le premier jour".

Chapitre 2

- Bizarre, dit le commissaire Le Scouarec'h. Un mort, quoi de plus ordinaire pour un commissaire de la criminelle. Un mort par balle de 22 long rifle juste entre les deux yeux, c'est déjà moins ordinaire.

Les experts du laboratoire avaient eu du mal à retirer ce billet du loto de la main du mort. Le commissaire le regarda dans le sachet plastique où il avait été placé. Un banal bulletin de loto, un formulaire jaune avec une touche de bleu, pour les tirages du mercredi. Un bulletin multiple avec sept numéros cochés. Quatorze francs pour deux tirages. Et ce n'était qu'une grille pour jouer, pas le ticket argent validé.

- Qu'est-ce que ça peut bien signifier ? Pensa-t-il.

Il appela un jeune inspecteur occupé à l'autre bout du salon. - André, raconte-moi un peu ce qu'on a appris jusqu'à maintenant.

- La victime, Jacques Le Goff, était pilote de ligne à la compagnie Air Patair. Marié, trois enfants. Sa femme et ses enfants sont en vacances du côté de Quimper. Ils ont été prévenus par le commissariat de là-bas et sa femme

arrivera dans la soirée. D'après les voisins, une famille sympa, sans histoires.

- Continue.

- D'après le toubib, il a été tué entre dix-neuf et vingt et une heures hier soir, il te donnera une heure plus précise demain. La balle a traversé le crâne et on l'a retrouvée dans le mur d'entrée. Selon les premières suppositions des gars du labo, le tireur était à moins de cent cinquante mètres. Les policiers du coin ratissent les bois à la recherche d'un indice.

- Qui a découvert le corps ?

- Un voisin qui partait au travail ce matin et voulait l'inviter à prendre l'apéro ce soir l'a découvert ce matin vers huit heures; il a appelé le commissariat de Meudon aussitôt.

- Quoi d'autre ?

- Eh bien, la porte d'entrée était ouverte et le voisin dit que le téléphone était décroché; il l'a remarqué quand il est entré pour appeler la police. Et puis il y a ce bulletin de loto que vous avez entre les mains.

Le commissaire réfléchit quelques instants.

- Bon, pour commencer, la routine. Avec Philippe, vous me décortiquez le passé de la victime, la famille, les amis, les

relations de travail, tout le toutim. Vous voyez le topo ?

- Oui, patron.

- Vérifiez à sa banque s'il y a dans les rentrées de Le Goff quelque chose qui pourrait correspondre à un gain au loto. Pour ma part, je vais contacter la Française des Jeux, ils vont avoir à faire tourner leurs ordinateurs...

- Vous avez une idée derrière la tête, patron ? - Non, pas exactement; mais si ce ticket de loto a une signification quelconque, il faut fouiller dans cette direction. De toute façon, on se retrouve à cinq heures dans mon bureau pour faire le point. Allez, au boulot. Moi, je vais d'abord cuisiner un petit peu plus ce voisin qui a découvert le corps.

Le commissaire s'assit dans un fauteuil qui venait plutôt de chez Roche et Bobois que de Conforama et alluma une Pall Mall. D'abord s'imprégner du cadre de vie de la victime. Il fit quelques ronds de fumée tout en jetant un regard circulaire... un intérieur typique de cadre dynamique, sans trop d'ostentation.

- Ça va être coton, pensa-t-il.

Comme prévu, la déposition du voisin n'apporta pas grand-chose. Jacques Le Goff était un type apprécié et respecté. On ne lui connaissait évidemment pas d'ennemi.

- Vraiment, commissaire, je n'arrive pas à imaginer que

quelqu'un a pu vouloir tuer Jacques.

- Pourtant quelqu'un l'a fait. A propos, pas un mot à la presse sur cette histoire de ticket de loto; en dehors de nous, vous êtes le seul à connaître ce détail et je le communiquerai en temps et en heure, après quelques vérifications.

- Bien, commissaire.

- Vous êtes certain que le téléphone était décroché quand vous avez appelé la police ce matin ?

- Positif, je vous le jure, commissaire. J'étais certainement bouleversé, mais un truc pareil, je peux pas me tromper.

- Je vous remercie, Monsieur Pelletier; je suppose que vous avez donné vos coordonnées à mes hommes? Passez-moi un coup de fil si jamais un détail vous revient en mémoire.

Après les salamalecs d'usage, le voisin fut reconduit à la porte. Le commissaire prit le téléphone :

- Allô, France Télécom, ici le commissaire Le Scouarec'h, pouvezvous me passer Monsieur Delorme?

Bruno Delorme avait collaboré avec le commissaire Le Scouarec'h dans un passé récent pour résoudre un problème de corbeau et ils avaient sympathisé.

- Jean à l'appareil. Bruno, j'ai besoin de tes services. Urgent. Peux-tu me trouver l'origine des appels qui ont été passés à un certain Jacques Le Goff à Meudon, numéro 46 37 44 29, dans la soirée d'hier soir entre, disons, dix-huit heures et vingt-deux heures ; combien de temps te faut-il pour me trouver cela ?

- Pour toi, je dois pouvoir trouver ça en une demi-heure. Où dois-je te rappeler ?

- Au numéro de Le Goff... je te raconte le pourquoi et le comment quand tu me rappelles, OK...

Le Scouarec'h raccrocha et se servit du Minitel pour avoir les coordonnées de la Française des Jeux à Neuilly. Il prit rendez-vous avec le directeur de l'informatique pour le début de l'après-midi.

Les gens du labo continuaient à relever les empreintes digitales dans la maison, au cas où. Mais il en était persuadé, on ne trouverait que celles des proches et amis; pourtant c'est bien cette routine fastidieuse qui fait la grandeur du métier de flic...

Delorme le rappelait :

- En fait, il n'y a eu que deux appels à ce numéro; le premier, entre dix-huit heures trente-sept et dix-huit heures quarante-neuf, qui venait du Finistère, l'abonnée est une

Mme Le Goff...

- Probablement sa mère, dit le commissaire Le Scouarec'h. Sa femme et ses enfants sont là-bas.

- Le deuxième appel à dix-neuf heures dix-sept n'a duré que deux minutes. Il provient d'un téléphone portatif, ligne SFR, le nom de l'abonné est Yves Legendre. Le numéro est 48 57 95 23, et sur sa fiche, il y a aussi le numéro du domicile et l'adresse de Legendre : je suppose que tu veux les coordonnées ?

- Bien sûr, envoie les coordonnées...

Puis Le Scouarec'h expliqua rapidement à son ami Delorme les raisons de sa requête et promit de le rappeler.

Le commissaire hésita un moment; fallait-il rendre visite à Legendre ou risquer tout de suite un appel, quitte à éveiller sa curiosité ? Il choisit la méthode rapide.

- Allô, Monsieur Legendre, ici le commissaire Le Scouarec'h, c'est à propos de votre téléphone portatif...

- Ça, on peut dire que vous êtes des rapides !

- Pourquoi donc ?

- Ben, j'ai déclaré le vol de mon téléphone hier vers six heures à votre commissariat du douzième... vous l'avez

déjà retrouvé ?

Le commissaire était un peu estomaqué, cependant il fit tout pour ne rien en laisser en paraître.

- Non pas encore, néanmoins, nous avons une piste intéressante... rappelez-moi plutôt les circonstances de sa disparition...

- Avant-hier, j'étais à un séminaire de vente à l'hôtel Altéa dans le douzième; j'y avais pris une chambre car le séminaire durait trois jours; et mon combiné, on me l'a volé dans ma chambre. Vous imaginez le raffut que j'ai fait auprès de la direction de l'hôtel, un scandale...

Et Legendre s'embarqua dans une histoire inextricablement compliquée à laquelle Le Scouarec'h coupa court.

- Vous êtes chez vous demain ?

- Oui... pourquoi ?

- L'inspecteur Colin passera vous voir demain pour vérifier certains détails... C'est important.

Puis il raccrocha sans se soucier des jérémiades de Legendre.

- Notre assassin m'a l'air d'avoir sérieusement préparé

son coup...

Bien sûr, il restait la possibilité que Legendre ait simulé un vol, pourtant, il était persuadé du contraire, la voix et la façon de dudit Legendre l'en avait convaincu.

- En tout cas, je suis prêt à parier que Jacques Le Goff est mort à dix-neuf heures et dix-huit minutes, à une minute près.

Le Scouarec'h jeta un coup d'oeil à sa montre, presque midi : Meudon Neuilly sur Seine, ajoutez à cela le temps de manger un morceau, il fallait s'éclipser. En sortant, il salua les membres du labo toujours présents et se dirigea vers sa voiture, une Citroën 11 légère de 1952 qu'il avait achetée cinq mille francs à la casse douze ans auparavant : évidemment noire, la voiture des gendarmes et des voleurs, 1911 cm³, 56 chevaux à 3800 tours minutes et 11 CV fiscaux; il pouvait décliner ses caractéristiques techniques par cœur, jusqu'à l'alésage et à la course (78x100 mm) ; aujourd'hui, bien retapée, elle faisait bien des envieux.

Il vit à la lisière de la forêt le commissaire de Meudon qui dirigeait les opérations de ratissage.

- Alors, Marcel, tu l'as trouvée ton aiguille ?

- Tu parles, Jean, à part des canettes de bière et des boîtes de conserve, on ne risque pas de trouver ton trésor...

- Si par extraordinaire, tu trouves une carabine 22 long rifle ou un bazooka, tu m'appelles... dit-il en s'esclaffant et en montant dans sa onze toute noire.

- Va donc, Colombo à la noix... entendit-il en passant la première presque sans la faire craquer.

En route, le commissaire s'arrêta dans une pizzeria pour manger un boconcini; cela ressemble à une escalope cordon bleu, avec en plus de la crème, des champignons, des petits lardons et évidemment, des pâtes. Le tout accompagné d'un bon Chianti, non, pas la variété ronde dans son enveloppe de paille, mais le Chianti classico millésimé avec l'étiquette du coq noir; nul besoin d'aller très loin pour expliquer certaines rondeurs du commissaire...

Il pensa au loto. Pas étonnant que la Française des Jeux ait élu domicile à Neuilly sur Seine. Le loto, c'est pas cher et ça peut rapporter gros, qu'ils disaient au début; pour la Française des Jeux et pour l'Etat, cela rapporte très gros, des milliards de francs ; lourds évidemment. Il était du genre joueur occasionnel; de temps en temps, il jouait les dates de naissance de ses proches ou de ses petites amies. Plusieurs fois, il lui était arrivé d'avoir trois bons numéros. Une fois même, il avait eu quatre bons numéros et il avait gagné 147 francs. Le Pérou.

Une chance sur 13 983 816 d'avoir six bons numéros. De quoi bâtir des châteaux en Espagne ; une chance sur près de quatorze millions et ils annonçaient "cent pour cent des gagnants ont tenté leur chance"; oui, on pouvait dire que les créatifs publicitaires du Loto avaient un certain talent. Cette fois, c'était plutôt manque de chance pour Le Goff ; plus tard, le commissaire pourrait éventuellement appeler cette affaire " le loto meurtrier ".

Hypothèse : Le Goff et un copain font un loto ensemble. Ils gagnent. Comme c'est Le Goff qui a gardé le ticket, il touche le gros lot et refuse de partager. Le copain tue Le Goff. On a vu des copains se tuer pour des sommes bien plus dérisoires. Facile; mais le commissaire pensait que c'était trop simple comme solution. Même simpliste; car cela ne collait pas avec la personnalité de Le Goff.

Mais alors, quel lien pouvait-il y avoir entre Le Goff, l'assassin et ce fichu billet de loto ?

That was the question, Sherlock. Les moquettes de l'immeuble de la Française des Jeux avaient l'odeur et la couleur de l'argent. Un homme mince à moustache attendait le commissaire :

- Michel Gautier, responsable informatique, bienvenue dans le royaume de la chance. Venez donc dans mon antre.

L'ambiance feutrée des locaux, la qualité du mobilier et des matériaux, le confort moelleux des fauteuils, amenèrent chez Le Scouarec'h une sensation de surréalisme.

- Que puis-je pour vous, commissaire ?

- Je ne sais pas exactement; d'abord la question simple : si je vous donne les sept numéros suivants : 1, 8, 17, 34, 39, 45 et 48, pouvez-vous me dire si ces numéros sont sortis ensemble et quand ?

- Ça, c'est très facile.

Il se tourna vers le clavier de son ordinateur et fit entrer quelques données dans l'ordinateur.

- Voyez-vous, il y a près de quatorze millions de combinaisons des six numéros de 1 à 49; il y a un peu plus de deux cents tirages chaque année, entre le mercredi et le samedi. Si ces nombres ont été choisis au hasard, il y a peu de probabilité de les trouver tous dans un tirage passé.

- Et alors ?

- Et alors, je peux vous dire que ces numéros sont sortis le mercredi 8 juin de cette année, le numéro 17 étant le numéro complémentaire, donc il y a très peu de chances que ces numéros soient le fait du hasard.

- Et vous pouvez me donner les gagnants de ce tirage ?

- Oui évidemment; il y a eu trois gagnants à six numéros dont un a demandé qu'on ne fasse pas de publicité.

- Et si je vous demande son nom...

Gautier réfléchit un court moment :

- A vrai dire, ne pas faire de publicité ne signifie pas ne pas communiquer, surtout à un officier de police judiciaire. Voyezvous, commissaire, ceux qui ne veulent pas de publicité quand ils ont gagné au loto, ce sont surtout des gens qui ne veulent pas avoir leur photo dans le journal et ensuite se faire taper par des importuns, par les amis ou les connaissances... pour vivre heureux vivons cachés. Le gagnant qui n'a pas voulu de publicité, c'est un monsieur Ernest Brossard, un retraité de l'Ariège qui habite le village de Saint-Julien-de-Gras-Capou, dans le canton de Mirepoix. Ça peut vous aider ?

- Je ne crois pas, mais donnez-moi toujours ses coordonnées. Je vous assure que l'enquête sera discrète, d'autant plus que je ne vois pas en quoi il pourrait avoir un lien avec mon affaire. J'aimerais avoir également les coordonnées des deux autres gagnants. Et puis, avec votre bécane, pouvez-vous savoir si un certain Jacques Le Goff de Meudon a déjà gagné une somme importante au loto ?

- Pas de problème.

Gautier tapa sur son clavier et attendit deux minutes avant de donner son verdict :

- Pas de Jacques Le Goff dans nos archives; un certain Loïc Le Goff de Plougastel a gagné 6245 francs au tirage du mercredi 11 mars en 1992. Une autre question ?

- Pas pour le moment...

- Pouvez-vous m'éclairer un tout petit peu sur les raisons de votre requête?... Sans trahir bien sûr le secret de l'enquête; je garderai cela pour moi, évidemment.

- Au contraire, votre avis me sera utile...

Et Le Scouarec'h narra l'histoire et fit part de ses hypothèses.

- Ce qui me pose problème, c'est que je crois que cette histoire de loto est un leurre. Je me demande ce que l'assassin avait derrière la tête. Autrement dit, il aurait pu tuer Le Goff simplement sans s'embarrasser de ce bulletin. Après tout, il est possible que le bulletin dans la main de Le Goff soit dû à un hasard difficile à comprendre, ou alors on veut nous orienter sur une fausse piste. Vous avez une idée ?

Gautier réfléchit longuement.

- Le problème est de savoir si c'est un assassin psychopathe. Si ce ticket a une signification quelconque, alors peut-être que la date du 8 juin a une importance capitale. Supposons que les numéros du bulletin soient le fait du hasard et que votre victime était en train de remplir son bulletin au moment où il a été tué, cela représente une probabilité supérieure à 1 sur 100 millions que ces sept nombres correspondent à un tirage déjà passé. C'est vraiment bizarre ; je ne suis qu'un informaticien, aussi mon avis est certainement partial...

- Puis-je vous rappeler si j'ai besoin de vos services pour comprendre ? On ne sait jamais...

- Je suis à votre disposition et j'aimerais avoir la solution quand vous aurez pris l'assassin.

- C'est promis.

Zéro sur toute la ligne. Le commissaire Le Scouarec'h savait bien que son histoire de partage déçu était improbable. Quel secret pouvait bien résider dans ce ticket de loto? Le Scouarec'h ne croyait pas au hasard. Il regagna son bureau en suivant les quais de Seine. Deux affiches de publicité pour le loto (LOTO : Qui sait ce que vous ferez quand vous aurez gagné?) semblèrent le narguer sur son chemin.

Chapitre 3

André et Philippe l'attendaient. André Prévost et Philippe Colin, inspecteurs de première classe... comme l'un était blond, l'autre brun et frisé, ils n'avaient pas eu de mal à se donner des airs de Starsky et Hutch; ils en rajoutaient même dans la décontraction, le langage et l'habillement, baskets, jeans et blousons de cuir.

- Alors, les bardots m'ont ramené un bon chargement ?

C'était la plaisanterie à la mode du commissaire. Navarro et t série télévisée obligent, le surnom de mulets avait obtenu droit de cité dans pas mal de commissariats. Le Scouarec'h avait rouspété :

- Je vous signale que les mulets sont des animaux toujours stériles. Quitte à être des bêtes de somme, je préférerais les bardots qui ne sont pas toujours atteints de stérilité. De plus, ça vous donnera une image ésotérique ou érotique selon les cas...

Le Scouarec'h sentit que l'atmosphère n'était pas au triomphalisme.

- Rien de rien, patron.

- Comment ça ?

- Le Goff, il est lisse comme une patinoire. Bon fils, bon mari, bon père, bon collègue; tous ceux à qui on a appris le meurtre sont tombés des nues. Ils n'arrivent pas à comprendre pourquoi on aurait voulu le tuer, pourquoi il a été assassiné.

- On a vu ses collègues de boulot à Orly, les copilotes, hôtesse et stewards qui avaient pratiqué les mêmes lignes, c'était la consternation. Même des techniciens au sol qui ont pleuré quand on leur a appris la nouvelle. Vous savez, commissaire, il y a des pilotes qui sont un peu distants, boulot-boulot, alors que lui, il s'intéressait à tout le monde, il avait toujours le mot gentil. Pour les détails, on a toutes les dépositions, si vous voulez les lire...

- Vous avez reconstitué son emploi du temps de la journée d'hier ?

- La routine, si tant est qu'il y ait une routine pour un pilote de ligne. Comme vous savez, sa femme et ses gosses sont en vacances en Bretagne et il était tout seul chez lui. Il est parti de chez lui vers sept heures du matin, il a assuré le vol d'Air Patair d'Orly à Lyon le matin et un vol retour en début d'après-midi. Tous ceux qui l'ont vu hier n'ont rien noté de particulier, il a seulement mentionné à plusieurs personnes qu'il allait passer le week-end en Bretagne...

c'est tout.

- Vraiment rien d'autre ?

- Non, aux allusions sur des aventures extra-conjugales qu'il aurait pu avoir, vous savez, une femme à chaque escale ou une hôtesse amoureuse du pilote, on nous a ri au nez.

- Autrement dit, s'il n'y a rien dans un passé récent, il va falloir aller fouiller dans un passé reculé, passer du passé simple au passé composé.

Les deux inspecteurs ne relevèrent même pas la tentative grammaticalement humoristique du commissaire.

- A vrai dire, c'est le noir le plus complet.

- Bon, alors demain vous allez remonter dans le temps, depuis la naissance de Le Goff jusqu'à aujourd'hui. Les études, les amourettes, la carrière. Moi, je vais essayer d'interroger sa femme, pour savoir qui aurait pu en vouloir à son mari. Cela ne va pas être une partie de plaisir. On se revoit ici, demain à la même heure... J'allais oublier, il faut que Philippe passe voir Legendre pour cette histoire de téléphone portatif volé, je te laisse le mémo que j'ai préparé à ce sujet... bonsoir les gars.

Le Scouarec'h prit sa pipe Falcon sur son bureau et la bourra d'Amsterdamer. Rien. Rien de tangible. Rien de palpable. Quoique. Ce bulletin de loto. Ce téléphone pas

raccroché et cet autre téléphone portatif soi-disant volé. Et cette victime incongrue, ou plutôt incohérente.

Il aimait ce moment de la journée; il pouvait réfléchir et travailler tranquillement en attendant sept heures et demie ou huit heures du soir, le temps que la circulation soit devenue plus fluide dans Paris. Aujourd'hui, il avait le temps d'échafauder. C'était la période initiale de l'enquête, où l'imagination pouvait se déployer sans frein, où les faits n'étaient pas encore suffisamment nombreux et précis pour que la solution soit envisageable.

Il enfila son anorak et décida de prendre sa 405 de service. Sa Citroën 11 était plus en sécurité au Quai que dans son parking ou dans la rue, surtout la nuit. Il rentra directement à son studio de la rue du Ruisseau dans le 18ème.

Soirée télé. Arte.

Cela le changerait des séries policières et autres émissions aussi fortes en Audimat que nulles en contenu.

Il y avait une carte sur la table basse du salon, près du canapé. Le commissaire prit la carte entre les mains et sourit.

Nom : Le Scouarec'h

Prénom(s) : Jean, Marie, Henri, Bernard

Sexe : M

Né(e) le : 29 février 1946 à Locronan (Finistère)

Taille : 1 m 75

La vue de sa carte d'identité nationale lui procurait à chaque fois une jubilation intense, autrement dit, comme la jubilation est une joie intense, une sorte de joie au carré...

Pas besoin d'être grand clerc ni notaire pour deviner que le commissaire Jean Le Scouarec'h était breton ; il avait la tête caractéristique des Celtes et ne cachait pas ses origines; les photos de Locronan qu'il avait soigneusement disposées sur les murs de son studio permettaient d'aiguiller inmanquablement la conversation; il en avait d'ailleurs usé et abusé dans ses tentatives de séduction, un commissaire breton natif d'une aussi jolie bourgade, cela rassure.

La jubilation venait du 29 février. Le 29 février 1946. Chacun sait qu'il n'y a jamais eu de 29 février en 1946; d'accord pour 1944 et 1948, mais point de 29 février en 1946. Il n'aimait pas qu'on lui souhaite son anniversaire, aussi, lors d'un de ses nombreux changements de domicile, il avait sciemment modifié la date du 23 en un 29, sur la fiche d'état civil qu'il avait reçue de Locronan.

Ni vu, ni connu. La secrétaire de mairie n'avait pas remarqué et c'était passé comme une lettre à la poste : plus de dix ans qu'il avait modifié sa date de naissance... et personne ne l'avait remarqué. Pourtant il laissait traîner

ses papiers d'identité régulièrement sur la petite table et aucune de ses fiancées n'avait tiqué. Le 29 février 1988, la fiancée du moment, avait presque découvert le pot aux roses; elle lui avait offert une bande dessinée de Philippe Druillet avec la dédicace : "Pour les dix ans de mon petit Jean... !"

Le commissaire était éternellement fiancé, mais il n'avait jamais convolé... Laura avait été sa onzième fiancée et il venait de rompre avec la treizième.

Carte infalsifiable, mon oeil, Pasqua me fait rigoler, murmura-t-il. Car sa carte d'identité était maintenant du type plastique, garantie infalsifiable par les services du ministère de l'Intérieur ; elle avait été établie à Nanterre en 1988 pour des raisons administratives aussi obscures que compliquées.

Il était surprenant qu'un ordinateur n'eût pas décelé la supercherie... au temps pour l'informatique.

Le commissaire avait lu un article dans le Canard Enchaîné, dans lequel il était expliqué la manière d'obtenir une fausse carte d'identité parfaitement infalsifiable.

Et dire que cela a coûté des centaines de millions et que ce n'est pas fini.

Il prit une Pall Mall et essaya d'améliorer sa technique des ronds de fumée. Ses habitudes tabagiques avaient

probablement contribué à quelques-unes de ses ruptures de fiançailles ; Le Scouarec'h fumait beaucoup et de tout, la pipe, la cigarette et le cigarillo.

Je ne suis pas raciste, disait-il en riant. Voire.

Car il avait des manies spécifiques. Pour la pipe, c'était de l'Amsterdamer, pour les cigarettes c'étaient des Pall Mall sans filtre et il n'achetait que des Mecarillos rouges ; il poussait le vice, lorsqu'il n'avait pas ses Pall Mall et qu'on lui offrait une cigarette à bout filtre, jusqu'à enlever le filtre avant d'allumer la cigarette. Il avait plusieurs fois arrêté de fumer; cela avait même duré trois ans après la mort de son frère Edouard, suite à un cancer du poumon.

Le commissaire était plutôt rond (comme les chapeaux des Bretons, disait-il avec autodérision). Pendant un certain temps, on l'avait surnommé Maigret, puis Jean Richard, mais il avait vite mis le holà : «Maigret, je veux bien, tandis que Jean Richard, non, pas ça : il joue mal, il joue faux, il récite son rôle d'une voix nasillarde... beurk, même Simenon le trouvait nul. Jean Richard, tu vois, il n'a aucune épaisseur malgré sa rondeur. Jean Gabin, Michel Simon, ou Harry Baur, je veux bien, mais surtout pas Jean Richard ; je préfère de loin Bruno Cremer, qui vient de reprendre le rôle à la télé : lui au moins, il a une épaisseur véritable, tu vois ce que je veux dire...» Les surnoms dans la maison poulaga, c'est tout un poème. Il faut dire qu'avec la littérature policière, les films policiers, les séries télévisées

et à la limite les vrais policiers légendaires de l'histoire, c'est élémentaire d'affubler un commissaire d'un surnom adéquat.

Le commissaire Le Scouarec'h avait à lui seul bénéficié d'une foulditude de surnoms au cours de sa carrière ; aucun ne lui avait collé à la peau de manière durable. Et pourtant, autant ses supérieurs que ses bardots s'étaient torturé les méninges pour lui trouver un sobriquet.

Evidemment, il avait eu droit à Auguste (because Le Breton du riffi), à Columbo à cause de sa vieille Citroën. Borniche n'avait pas duré quinze jours. Un des grands patrons du Quai l'appelait Georges : aux sous-fifres qui osaient lui en demander la raison, il précisait que Le Scouarec'h lui faisait penser à Georges Smiley, avec un sourire entendu qui abîmait lesdits sous-fifres dans la perplexité. Pour sûr, il avait eu droit à Navarro, popularisé par ses mulets. Ce surnom était vite tombé, car, même avec beaucoup d'imagination, Le Scouarec'h ne pouvait passer pour un pied-noir.

Sa maîtrise presque parfaite de la langue de Shakespeare lui avait valu d'être le Sherlock Holmes du commissariat de Cahors où il avait séjourné deux bonnes années. La même raison lui avait apporté le surnom d'Eliot Ness lors de son court passage au grand banditisme.

Des nostalgiques l'avaient surnommé John Steed un jour

où ils l'avaient vu avec un parapluie à la main ; pourtant, aucun chapeau, ni melon ni casquette ne seyait au commissaire dont la tête de Breton ne supportait que le bonnet de marin.

Non, le commissaire Jean Le Scouarec'h n'avait pas l'heur d'être affublé d'un surnom. Il lui arrivait d'avoir momentanément les traits de tel ou tel héros de la littérature ou de la filmographie policière, mais dès qu'un surnom semblait pouvoir tenir, un autre surgissait pour le remplacer; et puis un commissaire, c'est plus souvent appelé le patron, le boss, le directeur, la haute autorité, parfois même la bavure.

Sa carte d'identité était retombée sur le côté pile.

Adresse : 62 rue du Ruisseau 75018 Paris

Carte valable jusqu'au : 16 06 1998

Délivrée le : 17 06 1988

par : Préfecture de Nanterre

Le Scouarec'h sourit encore... rue du Ruisseau. Cela lui rappelait sa mère, qui lui disait au sortir de chaque dispute avec son mari :

- Ton père, il ne m'a pas ramassé dans le ruisseau; j'ai un frère qui est polytechnicien !

Le commissaire rêvassait. Locronan, la chapelle Saint Penity, c'était toute son enfance. Bien sûr, maintenant, il y

avait pas mal de touristes qui gâchaient un peu le paysage et les souvenirs. Dans les années cinquante, Locronan n'était pas encore cet archétype du village breton fleuri et pimpant comme une maison de poupée pour adultes.

Il se rappela avec émotion les parties de gendarmes et de voleurs qu'il avait faites avec les gamins du voisinage dans la lande voisine, au milieu des ajoncs et des genêts : fallait-il voir un signe prémonitoire dans le fait qu'il s'arrangeait toujours pour être du côté des gendarmes ?

Il éteignit le poste de télévision... il serait bien en peine de se souvenir de ce qu'il avait regardé.

Comme il s'apprêtait à aller rejoindre les bras de Morphée, le téléphone sonna.

- Patron ? - Oui, c'est toi, Philippe ?

- Ça se complique. On vient de retrouver un steward de la compagnie Air Patair étranglé dans un de leurs locaux à Orly. C'est de là que je vous téléphone... le procureur est déjà là et on attend des huiles de l'Intérieur et du ministère des Transports...

- Donne-moi les coordonnées, j'arrive...

- Autant vous le dire tout de suite, il avait un bulletin de loto dans les mains...

- Merde... je suis là tout de suite.

Chapitre 4

Notre-Dame de Paris illuminée. Boulevard Saint Michel. Boulevard de Port Royal. C'est vrai que c'est beau une ville, la nuit. Avenue des Gobelins. Place d'Italie. Porte d'Italie. Prendre l'autoroute? Le commissaire essayait de ne pas penser à l'affaire. Il aurait voulu arriver à Orly sans idée préconçue.

Serial killer. Tueur à répétition. Meurtrier en série. Difficile de ne pas y penser. Oublions pour le moment. Il se rappela les indications de Philippe pour arriver aux locaux d'Air Patair, entre Rungis et Orly.

Il y avait du monde. Une douzaine de journalistes dans le hall d'entrée.

- Enfer et damnation, il ne manquait plus que cela !

Le commissaire avait juré in petto. Heureusement, car outre les journalistes, il y avait une dizaine de policiers et une vingtaine d'employés d'Air Patair ; et puis, Philippe et André qui l'attendaient.

Des journalistes l'apostrophèrent au milieu du brouhaha :

- Alors, commissaire, on fait des heures sup ?

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de loto ?

- Deux victimes employées à Air Patair en deux jours, vous avez une piste, commissaire ?

Le commissaire répliqua :

- Laissez-moi deux ou trois heures, je vous promets que vous aurez les éléments d'information nécessaires pour votre boulot... Et il suivit ses inspecteurs dans le couloir.

- Et alors...

- Tout plein d'huiles, le procureur Soufflot, le juge Edouard Raffy, le chef de cabinet du ministre des Transports, le chargé de mission auprès du ministre de l'Intérieur, un directeur d'Air Patair et les gens du labo.

- La victime ?

- Lionel Mercier, 32 ans, steward à Air Patair depuis six ans, célibataire.

Ils arrivaient devant une porte ouverte à double battants et l'on entendait des gens parler à voix basse.

André précisa :

- C'est le foyer du personnel d'Air Patair.

Lorsque le commissaire entra dans la pièce, les conversations feutrées s'interrompirent. Le Scouarec'h se dirigea vers un petit groupe qui comprenait le procureur, le juge d'instruction, le médecin légiste et trois personnes qu'il ne connaissait pas.

Le procureur fit les présentations :

- Monsieur de la Malepère, chef de cabinet du ministre de l'Équipement, des Transports et du Tourisme, Monsieur Dublancho, chargé de mission auprès du ministre de l'Intérieur et de l'aménagement du territoire, Monsieur Maréchal, directeur du personnel à Air Patair, le commissaire Le Scouarec'h.

Une belle brochette de quadragénaires, pensa le commissaire ; il connaissait bien le procureur Soufflot et le juge Raffy, côtoyant chaque jour les gens de robe au hasard des affaires qui lui étaient confiées : Eric Soufflot, un procureur qui parfois hésitait entre le respect pour la formation juridique qu'il avait reçue et les possibilités offertes par une médiatisation envahissante... Edouard Raffy, un jeune magistrat (peut-être n'était-il pas encore quadra ?), revenu de ses engagements syndicaux, qui essayait de ne pas confondre instruction et mise en examen précoce.

Par contre, il connaissait peu la nomenklatura des hauts

fonctionnaires... les crimes de sang sont plutôt rares dans ce milieu... De la Malepère, petit et mince, ses lunettes rondes lui donnaient un air de hibou et il ressemblait à un acteur du cinéma muet ; Patrick Dublancho, costume gris croisé, probablement acheté à Londres (Saville Row?), était pétri de son importance. Quant à Nicolas Maréchal, c'était un grand personnage sympathique, au visage rubicond

De la Malepère prit la parole :

- Commissaire, je pense qu'il n'est pas nécessaire d'insister sur la gravité du problème. Après l'assassinat de Le Goff, celui de Mercier montre qu'il y a une volonté de nuire à la société Air Patair. Vous avez vu la horde des journalistes qui sont sur le coup, et demain, les médias vont nous tomber dessus, vont vous tomber dessus ; la plus grande prudence est requise. Mon ministre, le ministre de l'Intérieur ainsi que le premier ministre veulent être tenus au courant à chaque instant...

Dublancho le coupa :

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Loto ?

Le Scouarec'h le regarda droit dans les yeux : il n'aimait pas beaucoup ces chargés de mission aux missions incertaines et à la suffisance certaine; souvent énarques, toujours sûrs de leur valeur, alors que leur position

provenait la plupart du temps d'une connivence politique avec le ministre qui les avait recrutés.

- Où est le mort ?

- Dans la pièce à côté...

La pièce voisine était le vestiaire. Une couverture avait été mise sur le cadavre et le médecin légiste avait suivi Le Scouarec'h.

- Qu'en dis-tu ?

- Meurtre par strangulation, probablement un câble métallique souple du genre câble d'accélérateur ou corde de guitare. Il est mort très rapidement, heure probable de la mort vingt et une heures. Un bulletin de loto dans la main, on a eu du mal à lui retirer... tu veux savoir les numéros...

- 1,8,17,34,39,45,48 dit Le Scouarec'h avec une certaine lassitude.

- Tout juste Auguste, heureusement que c'est toi le commissaire, je n'aimerais pas être à ta place.

- Merci.

Le Scouarec'h souleva le drap et regarda avec attention le visage du mort : aucun signe de frayeur, l'impression que la victime n'avait pas réalisé ce qui lui arrivait ; prudent, le

commissaire essayait de ne pas se laisser influencer par des suppositions plus ou moins gratuites.

Il revint dans le foyer et rejoignit le groupe des personnalités.

- Votre conclusion ?

- Pour le moment, je n'en suis qu'au domaine des hypothèses...

- Alors, quelles sont vos hypothèses ?

- Vengeance ou folie. Enfin plutôt les deux. Mais je n'ai aucune idée du pourquoi.

- Vous avez intérêt à trouver rapidement. De quoi avez-vous besoin pour trouver le coupable ?

- De temps !

- Non ! Il faut trouver une solution au plus vite. Monsieur Dublancho, je suis sûr que votre ministre peut dégager un maximum de personnel pour assister le commissaire dans cette affaire délicate...

- Aucun problème.

- Je vois déjà plusieurs pistes possibles; dans un premier temps, il nous faut avoir accès aux fichiers informatiques

d'Air Patair; je suis en contact avec le responsable informatique de la Française des Jeux et je peux vous assurer que les ordinateurs du ministère de l'Intérieur ne vont pas chômer. L'assassin est ou a été lié d'une manière ou d'une autre à Air Patair : client, employé, parent d'une victime d'un accident survenu sur un des vols d'Air Patair. Ou pire, il en veut à Air Patair parce qu'il a un jour perdu au loto! Que saisje ? Vous voulez une hypothèse absurde ?

- Dites pour voir...

- Un pékin remplit un bulletin de Loto. Il prend l'avion, et cet avion a tellement de retard qu'il ne peut pas valider ledit bulletin à temps : il se trouve qu'il aurait dû gagner le mercredi 8 juin... et il décide de tuer ceux qu'il imagine lui avoir fait manquer la fortune...

- Vous ne croyez pas à un scénario pareil ?...

- Pour le moment, je ne rejette aucune possibilité et je vais chercher tous les liens qu'il peut y avoir entre Air Patair, les employés d'Air Patair, les clients d'Air Patair, le loto, le mercredi 8 juin, Le Goff, Mercier, les numéros 1,8,17,34,39,45, et 48... je suis certain que les ordinateurs d'Air Patair vont chauffer à en faire fondre quelques icebergs.

- Qu'allons-nous dire à la presse et aux médias ?

- Tout ce que nous savons. Le deuxième bulletin de loto

nous montre que le criminel a un plan; veut-il se mettre en vedette ou nous égarer ? Dans tous les cas, il nous faut des pistes et des informations, et les découvrir avant les journalistes qui ne vont pas nous faire de cadeaux... rappelez-vous la Vologne...

Cette allusion permet de clore la discussion. Le Scouarec'h se retourna vers ses inspecteurs :

- A propos, qui a découvert le mort ?
- C'est Julie, répondit André un peu vite.
- Julie ?
- Julie Rivaud, une hôtesse d'Air Patair.

Et André dirigea le commissaire vers une table où trois jeunes femmes en pleurs étaient assises. Deux blondes, une brune. André fit les présentations, Julie Rivaud était la brune. Jolie Julie, pensa le commissaire. Julie Rivaud avait un petit air de ressemblance avec Miou-Miou.

- Madame Rivaud ?
- Mademoiselle !...

Le commissaire entraîna Julie vers une table isolée :

- Je suppose que vous avez déjà raconté votre découverte

des dizaines de fois...

- On s'habitue... J'étais venue prendre un café au foyer et je suis allée aux toilettes. En passant par les vestiaires, j'ai vu Lionel allongé par terre ; vous savez ce que c'est, vous pensez à un évanouissement, et il n'y avait personne d'autre dans les vestiaires : je l'ai touché et, j'ai senti qu'il était déjà mort; on a essayé en vain de le ranimer...

Julie Rivaud se mit à pleurer :

- Pourquoi ? Pourquoi lui ?

- Vous le connaissiez bien ?

- Oui. Non. Oui... de toute façon, on vous le dira...

- On me dira quoi ?

- J'ai vécu avec lui pendant trois mois il y a deux ans; le genre dragueur gentil qui ne fera jamais un bon mari... on était resté copains... je l'aimais bien... mais pourquoi... pourquoi ?

Le commissaire essaya de la reconforter, lui mit la main sur l'épaule :

- Vous ne voyez vraiment pas qui aurait voulu le tuer ?

- Non. Il était trop gentil... un faible, plutôt charmant et

gentil... je n'arrive pas à comprendre...

- Vous connaissiez Le Goff ? - Bien sûr, j'ai souvent volé avec lui aussi... pas plus tard que mardi dernier, nous avons fait l'aller-retour Paris-Montpellier... qu'est-ce qui nous arrive... ?

Julie Rivaud se remit à pleurer.

- Allons, allons, mademoiselle Rivaud, ressaisissez-vous... Je reviens vous voir dans cinq minutes...

Le commissaire fit un signe à ses deux inspecteurs pour qu'ils le rejoignent à une table attenante.

- Alors, vos impressions ?

- Commissaire, l'assassin, c'est l'homme invisible! Quand Mercier a été étranglé, il y avait huit personnes dans le foyer, et d'après elles, nul étranger à Air Patair n'est entré ou sorti de ce foyer. Donc, si ces huit personnes ne sont pas de mèche, personne n'a pu tuer Mercier... J'y comprends rien...

Le commissaire ironisa :

- Donc Mercier est toujours vivant! Blague à part, demandez aux personnes présentes si elles n'avaient pas vu passer un technicien de surface en uniforme...

- Un technicien de surface ?

- Une femme de ménage ou un électricien ou que sais-je ?
On ne fait pas attention au personnel d'entretien. De plus, il y a deux fenêtres qui donnent sur l'extérieur au vestiaire...

Le Scouarec'h s'imprégna de l'atmosphère du foyer, de ce qui était plutôt une cantine de passage... les gens devaient se comporter de manière mécanique, sans faire attention aux événements ordinaires : vous prenez un café, les gens vont et viennent, vous saluez vos connaissances, remarquez-vous le personnel d'entretien ? Des nèfles ! Quoi de plus naturel qu'un uniforme ?

Uniforme... Le Scouarec'h imagina l'assassin en bleu de chauffe avec le badge adéquat, traversant le foyer... il était persuadé que personne n'aurait pu le remarquer... il fallait demander au labo de vérifier les fenêtres qui donnaient sur l'extérieur. Si l'assassin n'était pas une des huit personnes présentes au foyer à ce moment, il était du genre passe muraille ou caméléon.

- Bon, il nous faut l'emploi du temps des huit personnes présentes dans le foyer au cours des dernières quarante-huit heures... vous voyez ce que je veux dire, le dossier est prioritaire, si on vous refuse du monde au Quai, vous me le dites vite fait.

- Commissaire, que faut-il chercher comme lien entre Le

Goff et Mercier...

- Bonne question, Philippe ; auparavant, on disait chercher la femme; aujourd'hui, il faut chercher dans toutes les directions : il faut trouver tous les éléments communs à Le Goff et Mercier depuis leur naissance, même s'ils paraissent incongrus... nous ferons le tri plus tard. Excusez-moi, j'ai l'impression que les huiles ont besoin de mes civilités avant de s'éclipser discrètement...

Il se joignit au procureur et au juge d'instruction, en grande conversation avec le directeur du personnel d'Air Patair.

- Commissaire, nous discutons du mobile possible et Monsieur Maréchal pensait à la vengeance : celle d'un employé viré ou celle d'un parent d'une victime d'un crash... néanmoins cette histoire de bulletin de loto reste incompréhensible...

- C'est pour cela que les rapprochements informatiques peuvent nous être utiles, Monsieur Maréchal ; à propos, qui dois-je contacter chez vous à ce sujet ?

- Monsieur Fleury est le directeur de l'informatique à Air Patair. Je vous le présenterai dès demain matin, si vous voulez... pardon, je veux dire ce matin même.

Le juge intervint :

- Bien entendu, je vous délivrerai toutes les commissions

rogatoires dont vous allez avoir besoin, commissaire. A voir la panique des énarques qui représentaient il y a peu nos ministères de tutelle, il y a le feu au lac. Voulez-vous que je me charge des médias pour aujourd'hui ?

Le commissaire sourit : satisfaction ? jubilation ? reconnaissance ? soulagement ? ironie ? un peu de tout cela à la fois ! - Ce ne sera pas de refus, Monsieur le Juge ; j'ai remarqué en passant dans le hall d'entrée quelques journalistes qui ne vont pas nous lâcher les baskets, des vrais emmerd... si vous acceptez de vous faire écharper par ces zozos, je pourrais peut-être travailler plus tranquillement... merci d'avance. Je crois que ça s'est passé trop tard pour que les journaux fassent leur une sur cette histoire... du moins pour les éditions du matin, par contre, les télés et surtout les radios vont vouloir en faire leurs choux gras et exploiter le filon sans tarder ; je vous souhaite bien du plaisir !

- Rappelez-moi en fin de journée dans tous les cas pour faire le point.

Le Scouarec'h pensa qu'enfin débarrassé des énarques, des conseillers, des chargés de mission, des magistrats, et des accessoires de justice, il allait pouvoir se pencher sur le problème... mais il fallait d'abord se pencher sur le deuxième cadavre.

Direction vestiaire où ses deux inspecteurs observaient les

experts du laboratoire. Une ruche. Une ruche silencieuse. Des abeilles qui relevaient des centaines d'empreintes digitales (relever des empreintes digitales dans un vestiaire... procédures, procédures), qui ramassaient d'improbables poussières mêlées à des cheveux trop probants, qui rassemblaient dans de petits sacs plastiques d'hypothétiques éléments de preuve. Vestiaire. Pièce. Pièce à conviction. Conviction intime.

Il essaya d'imaginer la scène du meurtre, l'assassin s'approchant de sa victime, l'air de rien; alors que Mercier se penche pour prendre un vêtement dans son armoire, il l'étrangle d'un coup...

- Dis-moi, Jean-Pierre, est-ce qu'il est mort rapidement ?

- Quasiment dans la seconde ; on saura exactement après l'autopsie, il est fort probable qu'il y a eu rupture de vertèbre cervicale au moment où il a été étranglé par un câble...

Une image s'imposa à Le Scouarec'h : dans une scène d'un film de James Bond (Bons baisers de Russie?), l'espion trucidé un adversaire en l'étranglant avec un câble enroulé à l'intérieur de sa montre... mais tout cela, c'était du cinéma.

Le commissaire prit une chaise et s'assit à califourchon, observant le déroulement des opérations; au fond de la

pièce, André et Philippe discutaient à voix basse. Il alluma un mecarillo et essaya de se mettre dans la peau du criminel : comment, il avait déjà des éléments : un gars qui sait tirer à la carabine, qui peut étrangler un homme dans la force de l'âge, qui fait des plans à l'avance et qui signe ses forfaits avec des bulletins jaunes.

Reste le pourquoi !

Vengeance. Bien sûr. Vengeance clinique d'un homme ayant disjoncté. Un homme? Bof, une personne. Quoique. Pourquoi avait-il disjoncté ? avait-elle disjoncté ? Pourquoi ce jeu de piste en forme de billet de loto ? Deux bulletins, deux morts et sept numéros identiques sur les deux bulletins.

Brrr... Cela ressemblait fort au début d'une série... noire Je parie qu'il va y en avoir cinq autres... Il y a un début de série... Air Patair, c'est plusieurs milliers de personnes, plusieurs centaines de navigants, impossible de protéger tout ce beau monde.

Plus grave, le vengeur psychopathe pourrait décider un jour de frapper les avions et donc les passagers d'Air Patair...

Le vengeur ? Pourquoi un ou une solitaire ? Pourquoi pas un groupe ? Groupe terroriste ?

Tout de suite les grands mots ! Pour le moment, à part ce fichu loto, pas de revendication. Deux crimes

ostensiblement liés...

Ce qui perturbait le plus le commissaire, c'était le sentiment de l'urgence, de la nature inexorablement répétitive des meurtres passés et à venir.

Vengeance = Mobile. Trouver le mobile. Facile à dire. Deux crimes. Un mec avec une balle dans le crâne; un autre mec étranglé. Cinquante kilomètres entre les deux forfaits. A priori, pas de point commun, si ce n'est que les victimes sont deux employés d'Air Patair. Et surtout, il y a deux bulletins de loto avec les mêmes numéros.

Dur. Et avec les télévisions, les radios et la presse au c..., ça va être la joie.

- Assez gambergé...

Il s'arracha péniblement à sa chaise et à ses élucubrations et fit signe à ses bardots de le rejoindre.

- Vu l'heure avancée, vous avez droit à trois ou quatre heures de sommeil... pas plus, on se retrouve au Quai à onze heures dans mon bureau... OK?

La réponse manqua un peu d'enthousiasme. Quand le commissaire se retrouva dans le foyer, il remarqua la présence de Julie Rivaud, se dit que ses cinq minutes s'étaient quelque peu dilatées et se dirigea vers sa table en prenant un air penaud :

- Désolé, mademoiselle Rivaud, j'ai failli vous oublier.

Le Scouarec'h regarda sa montre... quatre heures dix...

- Vous devez avoir sommeil.

- Je ne crois pas que je pourrais dormir... - Vous habitez où ?

- Pas loin d'ici, à Palaiseau...

- Voulez-vous que je vous raccompagne ?

- C'est vrai que je ne me sens pas en état de conduire...

- Je donnerai des instructions pour qu'on vous ramène votre voiture. Allons-y.

Peu de monde dans le hall d'entrée, les journalistes étaient partis, le commissaire salua quelques policiers à la sortie et fit monter Julie dans sa 405.

- Dans quel coin de Palaiseau ? Je sais y aller d'ici, mais cela commence à être grand, Palaiseau...

- J'ai un petit studio sur le plateau, pas loin de l'école Polytechnique, je vous indiquerai le moment où tourner.

Le Scouarec'h embraya doucement.

Chapitre 5

- Vous avez des bagages à enregistrer ?
- Non, j'ai seulement ce petit sac de voyage.
- Embarquement d'ici une demi-heure... je vous souhaite bon voyage sur Air Patair, monsieur Dubois.
- Merci à vous...

L'homme sourit à la préposée du guichet et se dirigea vers le Relais H où il acheta France Soir et Le Monde, puis alla s'installer au bar où il commanda un café.

Les deux journaux faisaient la une sur les deux victimes :

"MEURTRES MYSTERIEUX A AIR PATAIR" "LE LOTO MEURTRIER ?..."

Il se plongea dans la lecture des deux articles, hochant la tête de temps à autre. La voix suave de l'hôtesse de l'Aéroport d'Orly interrompit sa lecture :

- Les passagers du vol Air Patair 453 à destination de Nice sont priés de se présenter à l'embarquement porte 17.

Il paya sa consommation, prit ses journaux sous le bras et son sac de voyage et suivit les couloirs vers la porte 17. A vue d'oeil, il devait y avoir une petite centaine de personnes dans la salle d'embarquement de ce vol. Un bon nombre de passagers d'un âge certain... ce n'était pas pour rien que Nice avait la réputation d'une ville de retraités. Il y avait aussi bon nombre d'enfants accompagnant leurs papis et mamies. Il se demanda si c'était pour le week-end ou s'il y avait une semaine de congés scolaires dans une des zones académiques.

En entrant dans l'avion, il prit la dernière édition du Figaro et alla s'installer à l'arrière de l'avion, au tout dernier rang. Il n'y avait que deux sièges de son côté, et il posa son sac de voyage sur le siège voisin, façon de laisser croire que le siège était ou serait occupé : avec un coefficient de remplissage de 60 %, cela devait marcher.

Et il entreprit la lecture du Figaro : "Un pilote et un steward d'Air Patair assassinés à 24 heures d'intervalle... "

Il eut un moment de perplexité; avec ce qu'il avait prévu de faire dans une heure, ne valait-il pas mieux se concentrer et observer plus attentivement les allées et venues des gens... un événement impondérable était si vite arrivé, un grain de sable pouvait coincer le processus... non, son plan était risqué mais il pouvait à tout moment le modifier ou l'arrêter si les circonstances n'étaient pas favorables. Il avait prévu

le scénario en détail en fonction des possibilités que l'univers clos d'un avion représentait. Calmos. Ceinture, décollage, collation. Il faisait beau au-dessus des nuages.

Passant au-dessus des Alpes, il eut la chance d'apercevoir trois cent mètres plus bas un gypaète barbu, cet oiseau qui jette les os sur des rochers pour les casser afin d'en extraire la substantifique moelle. Ce fut trop rapide et l'oiseau était trop loin pour qu'il puisse prendre une photo... dommage; il consulta un petit manuel : gypaëtus barbatus, envergure maximum 1,10 mètres, vit dans certaines montagne d'Europe et d'Asie, en voie de disparition.

Pendant le vol, il entendit le steward et les deux hôteses parler des deux meurtres, le cagibi où se préparaient les collations et les plateaux-repas étant situé à moins de trois mètres de son siège.

Voyant qu'une des hôteses avait remarqué les articles qu'il lisait, il engagea la conversation :

- Ça a dû vous faire un choc...

- Oui, nous sommes bouleversés... et en plus, nous n'arrivons pas à comprendre...

- Pourquoi ?

- Un meurtre, on se dit que c'est un cas particulier, un accident ; mais deux, avec cette histoire de ticket de loto,

c'est incompréhensible...

- Vous n'avez pas peur ?

- Non, pourquoi, je devrais ?

- Le meurtrier a l'air d'en vouloir aux gens d'Air Patair...

- Allez savoir, je ne joue pas au loto... excusez-moi, il faut que je récupère les flacons vides...

Peu après, l'avion amorça sa descente vers Nice. L'homme ressentit un léger picotement. Tous ses sens étaient en alerte. Il porta peu d'attention aux messages et conseils qui précédaient l'atterrissage, il repérait les sièges occupés et les sièges vacants.

Il avait remarqué lors des précédents voyages qu'une des hôtes restait à l'arrière de l'avion durant toute la procédure d'atterrissage; elle fermait le rideau de séparation et s'asseyait sur un des fauteuils du dernier rang.

L'atterrissage eut lieu en douceur et l'avion se dirigea lentement vers le satellite de débarquement.

Il avait préparé une petite sacoche qu'il tenait à la main. Les autres passagers commençaient à sortir leurs bagages des placards supérieurs. Il se leva et se dirigea vers les toilettes. De l'intérieur des toilettes, au bout de

vingt secondes, il appela l'hôtesse de l'air :

- Mademoiselle, vous pouvez venir m'aider ?

L'hôtesse, un peu surprise, s'enquit du problème.

- J'étais en train de remettre mes lentilles de contact, et je pense que j'en ai égaré une sur le bord du lavabo...

- A quel endroit, à peu près... ?

Dès que l'hôtesse fut penchée au-dessus du lavabo, il lui mit un chiffon imbibé de chloroforme sur le nez et la bouche; lorsqu'il la sentit inanimée, il referma prestement la porte des toilettes. Puis il la plaça sur le siège des toilettes, de manière à ce qu'elle ne soit pas visible lorsqu'il ouvrirait la porte; il prit une seringue dans la poche de sa veste et injecta les trois centimètres cubes qu'elle contenait dans la veine du bras, à l'articulation du coude; il remit alors chiffon et seringue dans sa petite sacoche, où il prit une clé carrée qu'il avait bricolée, qui permettait de fermer (et d'ouvrir) les toilettes de l'extérieur. Il plaça le bulletin de loto dans la pochette de la veste de l'hôtesse.

Il entrouvrit doucement la porte, jeta un coup d'oeil circonspect, ne vit personne à proximité, sortit et referma la porte avec sa clé spéciale.

L'ensemble de l'opération n'avait pas duré deux minutes. Il prit son sac de voyage, y glissa la sacoche et se faufila

dans le couloir en s'arrangeant pour doubler une douzaine de personnes :

- Pardon, excusez-moi...

Si bien que lorsqu'il sortit de l'avion, il y avait encore une vingtaine de passagers se déplaçant lentement dans l'allée centrale. Aucune précipitation dans ses gestes, une attitude la plus neutre possible ; toutefois, il ne s'attarda pas longtemps dans l'aéroport de Nice.

Cinq minutes plus tard, il avait rejoint le parking et la voiture de location qu'il avait réservée depuis Paris, en s'asseyant au volant, il poussa un soupir de soulagement; il prit son billet et quelques papiers qu'il glissa dans la sacoche et murmura :

- Dans deux ou trois heures, toute trace de Monsieur Dubois aura disparu...

Dix-sept heures... le soleil commençait à décliner sur la Méditerranée.

Chapitre 6

Ce même vendredi, le commissaire Le Scouarec'h arriva au Quai des Orfèvres vers dix heures du matin, pas très frais.

Dans un couloir, avant d'arriver à son bureau, un huissier l'avertit que le Grand Patron voulait le voir dès que possible. Sur son bureau, il y avait déjà une demi-douzaine de messages, dont la convocation du Big Boss. Il s'y rendit sans tarder.

- On peut dire que cette affaire remue les princes qui croient nous gouverner : directeurs et chefs de cabinet, chargés de mission à la noix, le téléphone n'arrête pas de sonner pour des conseils de Cassandra en mal d'activité. Vous avez une idée...

- Une vengeance... mais pas grand chose de concret... il va y avoir du boulot.

- Justement, j'ai raclé les fonds de tiroir et vous allez avoir trois inspecteurs de plus pour vous aider : le petit Brunet qui a les dents longues, Thomas et Rousseau ; ça vous va ?

Le "petit" Brunet mesurait 1m 92, il avait souvent l'air d'être dans la lune, manquait totalement de psychologie, avait le don de se mettre dans des situations impossibles; en revanche il possédait la ténacité et le flair d'un chien de race; bien qu'il eût dépassé la trentaine, il gardait un air d'éternel adolescent. Thomas et Rousseau étaient deux inspecteurs blanchis sous le harnais, qui finiraient inspecteurs quoi qu'il arrive.

- Parfait. De vous à moi, je crois que ce n'est pas fini et que nous allons avoir du pain sur la planche. Le gars qui a fait ça m'a l'air très futé et discret.

- J'ai lu votre rapport... j'ai bien peur que les huiles n'aient pas fini d'encombrer mes lignes téléphoniques... allez bon courage!

Le Scouarec'h retrouva son bureau et ses messages. Juge, procureur, le médecin légiste, Fleury d'Air Patair et Michel Gautier.

Le juge et le procureur peuvent attendre. Le médecin légiste d'abord.

- Alors Jean-Pierre ?

- Rien de particulier, je voulais te préciser l'heure exacte de la mort de Mercier, vingt heures quarante cinq à dix minutes près.

- Rien d'autre ?

- Le câble qui a servi à l'étrangler était probablement un câble d'accélérateur à six brins d'acier...

- Tu ne peux pas me donner la marque et le modèle de la voiture ?

- Et la lune en prime ! A plus tard.

Le standard téléphonique lui passa un appel, un certain Fleury, d'Air Patair. Maréchal, directeur du personnel avait dû faire diligence.

- Allô, Le Scouarec'h à l'appareil

- Bonjour, commissaire..., Gabriel Fleury, Monsieur Maréchal m'a mis au courant des événements de la nuit. Quelle horreur. J'ai une petite idée de vos requêtes.

- Oui, je vais passer vous voir aujourd'hui ou demain, car je pense qu'à Air Patair, le service informatique doit être bien équipé : il vaut mieux que je vous annonce la couleur... vos bécanes vont avoir à mouliner dur.

- Je m'en doute !

- D'abord, mercredi huit juin, ça vous dit quelque chose ?

- Oui Maréchal m'a parlé de cette histoire de bulletin de

loto... bizarre... j'ai vérifié, le huit juin il y avait grève à Air Patair...

Le commissaire fut sans voix pendant des secondes interminables

- Et il n'y a eu aucun vol ce jour là ?

- Si, comme d'habitude, nous essayons de faire un service minimum et il y a eu une trentaine de vols ce jour là.

- Bon, avant d'aller plus avant, si je vous disais les listes que j'aimerais faire cracher à vos ordinateurs...

- Allez y.

Le Scouarec'h prit son souffle :

- Je voudrais :

* la liste des passagers du 8 juin, ceux qui ont eu un avion et ceux qui l'ont raté.

* la liste du personnel viré au cours des cinq dernières années.

* les listes du personnel où Le Goff et Mercier sont présents.

* les fiches de salaire de Le Goff et de Mercier de l'année en cours.

* les indications sur les activités et les vols effectués par Le Goff et par Mercier au cours des deux derniers mois.

- J'ai bien noté.

- Et puis il y a le problème des accidents.

- Quels accidents ?

- Eh bien, les accidents d'avion à Air Patair au cours des cinq dernières années...

- Commissaire, il y a eu un accident le 12 mars 1992, je ne sais pas si vous vous en souvenez... il y a eu sept morts, je vous fais parvenir le rapport officiel sur cet accident par coursier. Vous aurez tous les éléments dans ce rapport, toutes les coordonnées des victimes. Pour les listes, j'avais déjà commencé à faire travailler mes gars. Quand vous viendrez, je vous expliquerai, le problème n'est pas d'avoir des listes, le problème c'est de trouver la liste significative...

- Je suis assez d'accord avec vous, c'est pourquoi je vous donne les numéros cochés sur les bulletins de loto, ça vous permettra d'ajouter un élément de recherche, même si je ne sais pas encore ce qu'ils signifient.

Il consulta ses notes.

- C'étaient donc le 1, le 8, le 17, le 34, le 39, le 45 et le 48. Il est possible que ces numéros n'aient aucun sens, mais il vaut mieux être au courant. Je vous rappelle pour vous

annoncer ma visite dès que je peux en fixer le moment.

- A bientôt.

Colin et le petit Brunet étaient entrés pendant qu'il parlait à Fleury. Alors qu'ils s'apprêtaient à parler, Le Scouarec'h les arrêta :

- Une seconde, s'il vous plaît !

Et il se carra dans son fauteuil en essayant de digérer l'information : le mercredi 8 juin il y avait grève à Air Patair, Et alors ? Les grèves à Air Patair étaient devenues un sujet de plaisanteries... justement... justement. Et les sept morts ?

Il rappela Fleury :

- Dites-moi, l'accident en 92, vous m'avez bien dit sept morts ?

- Oui.

- Et c'étaient tous des passagers ?

- Oui,

- Le Goff n'était pas le pilote ?

- Non, Le Goff n'a jamais eu d'incident de vol et je peux vous dire que Mercier n'était pas non plus dans le vol... j'ai

eu la même idée que vous, commissaire

Le Scouarec'h reposa le combiné, songeur.

- Dis-moi, mon petit Philippe, nulle part je n'ai vu dans tes rapports qu'il y avait eu grève à Air Patair le 8 juin...

Philippe Colin rigola...

- Des grèves à Air Patair, il y en a presque tous les jours...

- Oui, mais le 8 juin, c'est la date du loto gagnant avec nos fameux numéros...

Le rire de Colin se mua en une grimace honteuse. Heureusement pour lui, André Prévost et les deux autres inspecteurs annoncés par le patron entrèrent à ce moment dans le bureau de Le Scouarec'h.

- Prenez place, messieurs, nous avons du pain sur la planche. Tout d'abord, répartition des tâches. Comme André et Philippe sont sur le coup depuis le début, André va faire équipe avec Thomas, Philippe avec Rousseau et je vous prends avec moi, Brunet. Le premier duo s'occupe du cas Le Goff, le deuxième du cas Mercier, moi je prends le côté informatique, l'accident d'avion d'Air Patair de mars 92 et la journée du 8 juin. Je résume la situation :

1- le 12 mars 92, accident d'avion qui fait sept morts parmi les passagers. Le Goff et Mercier ne sont pas du voyage.

2- mercredi 8 juin, grève à Air Patair, seuls une trentaine de vols sont assurés.

3- mercredi, avant-hier, Le Goff est tué d'une balle, chez lui.

4- hier, Mercier est étranglé à Orly.

5- deux bulletins de lotto identiques, avec les sept numéros gagnants du mercredi 8 juin sont retrouvés sur les deux cadavres. Vous remuez le tout et qu'est-ce que vous avez ?

- Pas grand chose ! ?... hasarda Prévost.

- Oui, beaucoup de questions et pas beaucoup de réponses. Donc, pour toutes les personnes que vous allez interroger, quatre catégories de questions, 12 mars 92, 8 juin de cette année, Le Goff, Mercier. En croisant les fichiers informatiques et les renseignements que vous allez obtenir nous arriverons peut-être à une piste valable. Il va de soi que votre week-end est fichu car il faut aller vite et j'ai bien peur que notre criminel ait toujours une longueur d'avance sur nous. Donc demain à 11 heures, on se retrouve ici pour faire le point. S'il y a un élément crucial, faites passer le message ici, ou appelez-moi sur mon téléphone de voiture. Questions ou informations ?

Philippe Colin prit la parole :

- A propos de Legendre, le gus qui s'est fait piquer son

portatif, on peut le mettre définitivement hors de cause; j'ai vérifié son alibi pour hier soir, c'est du béton ; mais quel raseur !

- Commissaire, les huit personnes qui étaient dans le foyer hier soir au moment où Mercier s'est fait étrangler, ce sont des témoins ou des suspects pour vous ?

- Des témoins, bien sûr, pas de gaffe! comprenez-moi bien! Cette histoire va faire du raffut ; vous allez rencontrer les médias à chaque coin de rue, tout le monde va y aller de sa petite enquête et vous mettre des bâtons dans les roues. Evidemment, on recherche un assassin, mais votre objectif, c'est de trouver l'information, le petit élément qui nous mettra sur la voie. Il est possible que l'assassin soit l'une de ces huit personnes. Cela m'étonnerait beaucoup, cependant c'est dans le domaine du possible... et c'est pour cela que votre travail est délicat : si votre route croise celle de l'assassin, rien ne prouve que vous le remarquerez avant qu'il ne soit trop tard. Nous voulons des recoupements, des faits, des indices... soyez prudents mais ne voyez pas le coupable partout : entre les employés ou exemployés d'Air Patair et les clients de la compagnie, vous avez quelques millions de suspects potentiels... après tout, nous avons tous les six pris un vol Air Patair au cours des cinq dernières années... Oui, où étiez-vous le 12 mars 92, Brunet ?

Brunet rougit et bafouilla...

- Du doigté si vous ne voulez pas vous retrouver avec un énarque ou un chargé de mission ayant une dent contre vous. A propos, quand a lieu l'enterrement de Le Goff ?

- Lundi matin à Meudon. Vous y serez ?

- Je ne sais pas encore. Par contre, vous irez tous les deux, c'est sûr. Allez, au boulot, vous avez de quoi vous occuper.

Colin, Thomas, Prévost et Rousseau quittèrent le bureau et Brunet dit au commissaire :

- Franchement, je ne sais pas ce que je faisais le 12 mars 92...

- Moi non plus. Voyez-vous, mon petit Brunet, 99,9 % des Français ont oublié ce qu'ils faisaient un certain jour de mars 92. Il faut retrouver son agenda si on en possède un, savoir que c'était un jeudi, aller piocher dans les journaux de la semaine pour avoir une idée du temps qu'il faisait et des événements marquants; non cela ne va pas être facile. J'allais oublier, Gautier a laissé un message pour qu'on le rappelle.

- Michel Gautier, c'est le directeur de l'informatique à la Française des Jeux, dit-il, en faisant son numéro.

- Allô, Le Scouarec'h à l'appareil, vous allez bien ?

- Ça peut aller... je vous ai laissé un message car j'ai eu une idée. J'ai fait mouliner nos ordinateurs pour voir si la fameuse combinaison avait été jouée dans les trois mois qui précédaient le 8 juin. Cette combinaison a été jouée une trentaine de fois dans plusieurs débits de tabac et points de validation. Je vous envoie la liste par fax ?

- Bien sûr... on ne sait jamais.

- Apparemment, le gagnant de Mirepoix dont je vous avais parlé, jouait cette combinaison régulièrement. Ce qui est une pratique courante. Beaucoup de joueurs jouent toujours les mêmes combinaisons. Je ne sais pas si cela pourra vous aider...

- Vous savez, pour le moment, toutes les pistes sont à prendre. Merci de votre aide.

Il raccrocha.

- Voyez-vous, Brunet, c'est le travail ingrat. Des centaines de pistes à suivre et nous savons que presque toutes mènent à des impasses. Pourtant, l'une d'entre elles nous fournira un jour la clé. Mais quand ?

- Commissaire, j'ai un ordinateur à la maison et je m'intéresse à l'informatique. Peut-être que je pourrais y mettre les éléments de l'enquête.

- Pourquoi pas ? Vous avez un PC ?

- Exactement.

- C'est un bon départ. Mais avez-vous une idée du genre d'ordinateurs de la Française des Jeux ou d'Air Patair ?

- Ça doit être plus gros !

- Bien sûr. Par exemple, la Française des Jeux a deux centres informatiques principaux, à Vitrolles près de Marseille et à Moussy près de Paris. Ils traitent 15 millions de bulletins par semaine, quasiment en temps réel. Tout est stocké sur disques optiques numériques qui sont mis sous scellés dans un coffre avant chaque tirage. De toute façon, si vous voulez faire avancer l'affaire avec l'aide de votre PC, je n'y vois pas d'inconvénient, au contraire. Vous pourrez au moins faire des rapports propres et nets...

- Certainement, commissaire.

- Allons manger un morceau, je ne peux pas travailler le ventre creux.

Ils allèrent prendre quelques sandwiches à une brasserie du Quai des Fleurs.

- Nous allons à Orly, voir le responsable de l'informatique d'Air Patair. Je lui ai demandé de me préparer quelques listes informatiques qui pourraient nous aider dans notre

affaire. On va d'abord passer au Quai pour prendre le dossier de l'accident du 12 mars 92 qui m'a été envoyé par coursier. Vous le lirez pendant le trajet.

- Qu'est-ce qui vous fait penser que cet accident a un rapport avec les deux meurtres ?

- Je sais pas. Comme je pense à une vengeance, qu'il y a eu sept morts dans cet accident, c'est une piste à ne pas négliger. Un parent inconsolable... mais pourquoi frapper deux ans après? Et Le Goff et Mercier n'avaient rien à voir dans cet accident...

- On dit que la vengeance est aveugle...

- Justement, pour le moment, c'est certainement nous qui sommes aveugles... Assez disserté, allons-y.

De retour au Quai des Orfèvres, Le Scouarec'h trouva en effet le dossier sur son bureau. Huit cents pages bien tassées.

- Vous allez avoir de la lecture, Brunet, dit Le Scouarec'h en parcourant la table des matières et la conclusion.

Ils prirent la 405 pour aller à Orly; en cas d'urgence, il y avait le téléphone. En route, le commissaire fit prévenir Fleury de son arrivée imminente. Quand ils arrivèrent dans l'immeuble d'Air Patair à Orly, il y avait dans le hall plusieurs policiers et un bon nombre de journalistes.

Nicolas Maréchal l'accueillit et lui présenta son voisin, Gabriel Fleury; Le Scouarec'h fut surpris : pour lui, les directeurs informatiques ne pouvaient avoir que des allures d'intellectuels à lunettes, de préférence barbus. Ce n'était pas le cas : Gabriel Fleury était du genre beau gosse, la trentaine, le sourire Colgate-Palmolive, les cheveux blonds et, le charmeur intégral... Ils se rendirent tous les quatre dans le bureau de Fleury :

- Quelle histoire !

- Merci pour votre dossier, l'inspecteur Brunet l'a parcouru en venant ici. Vous avez pensé à mes listes ?

- J'ai pensé à vos listes et à bien d'autres. Avec l'informatique, ce ne sont pas les listes qui manquent, il s'agit de sortir celles qui peuvent vous être utiles. Essayons de résumer le problème. Au niveau des employés ou des ex-employés, c'est assez simple. Air Patair est une compagnie importante, mais les fichiers concernant le personnel sont relativement courts et faciles à gérer. Au niveau des clients, des vols et des réservations, c'est une autre histoire.

- J'imagine facilement.

- Voici les listes simples : celles du personnel qui a quitté Air Patair au cours des trois dernières années, pour quelle que raison que ce soit : retraite, départ pour une autre

boîte, compression de personnel et fautes graves. Vous avez aussi toutes les listes où Le Goff et Mercier figurent en même temps, les absences et les congés de maladie. Pour les passagers cela va prendre plus de temps.

- Pourquoi ?

- Nous transportons plus de dix millions de personnes chaque année et la plupart des données des vols passés n'est pas accessible directement; il faut aller chercher ces données sur des bandes magnétiques et il faut savoir ce que l'on cherche... de toute façon, nous allons être obligés de faire sous-traiter ce travail, nos ordinateurs ne sont pas équipés ou disponibles pour cela. Autrement dit c'est très facile de vérifier en une minute si Monsieur Dupont a réservé un billet pour le 3 décembre entre Bordeaux et Lyon; en revanche, pour savoir si Monsieur Durand a pris l'avion entre Paris et Strasbourg, il y a quinze jours, et qu'il n'y a pas eu de problème, il faudra aller chercher dans les archives.

- Je crois comprendre...

- Prenons l'exemple du mercredi 8 juin. Ceux qui ont été passagers sur les trente quatre vols que nous avons assurés malgré la grève, sont sortis de nos fichiers immédiatement. Ceux qui se sont fait rembourser ou ont pris un vol Air Patair dans le mois qui a suivi, ne sont plus directement accessibles sur nos ordinateurs; ceux qui ont

un litige avec nous à la suite de cette grève, sont toujours accessibles immédiatement. Vous voyez le topo ?

- Je vois ; enfin, j'imagine que je vois mieux. Brunet, vous qui êtes un spécialiste de l'informatique, vous pourrez m'expliquer les détails ?

- Pas de problème, commissaire. D'après vous, Monsieur Fleury, les croisements de fichiers pourraient-ils nous apporter des éléments exploitables ?

- Tout à fait, Monsieur Brunet, c'est un problème de choix de critères. Si vous pouviez nous donner les critères significatifs, nous gagnerions un temps fou.

Le Scouarec'h montra qu'il n'était pas né de la dernière pluie informatique :

- Les critères qu'il faut faire ressortir, ce sont les éléments caractéristiques de Le Goff, de Mercier, des employés virés pour faute grave, et de tous les éléments qui tournent autour du 8 juin. Pour ce qui est du dossier accident d'Air Patair du 12 mars 92, nous devons avoir toutes les bases de départ dans le rapport que Brunet a entre les mains. A part cela, dites nous quelle est l'atmosphère à Air Patair ?

Maréchal et Fleury se regardèrent, gênés.

- Difficile à décrire...

- Plutôt explosive...

- Tout le monde essaie de comprendre et y va de sa petite hypothèse, les jours prochains vont être difficiles à vivre.

- Et vous, quelles hypothèses avez-vous ?

- Comme vous, nous croyons à une vengeance... mais nous voudrions savoir qui peut être assez fou pour aller jusque là... Le Goff et Mercier n'étaient pas des gens à qui on pouvait en vouloir... Oui, commissaire, tout le monde a peur parce que tous les employés d'Air Patair se disent : et si c'était moi la prochaine victime ?

- Allons, allons, pas de catastrophisme, il faut trouver la solution et vous allez nous aider. Je peux compter sur vous pour les fichiers du 8 juin lundi prochain ?

- Sans problème.

Le Scouarec'h et Brunet quittèrent les locaux d'Air Patair avec un carton plein de fichiers et des points d'interrogation plein la tête.

- Quelle galère, dit Le Scouarec'h en montant dans sa 405. Vu l'heure qu'il est, on ne sera pas de retour au Quai avant 19 heures. Mets la radio pour savoir où sont les bouchons...

- On a de la chance, on se dirige vers Paris alors que tout

le monde part en week-end. Dans le sens où on va, il ne devrait pas y avoir trop de trafic.

C'était exact. A dix-huit heures, ils étaient à la porte d'Italie quand le téléphone sonna.

- Commissaire, le commissaire Lamy de Nice voudrait que vous le rappeliez de toute urgence. Son numéro est 93 37 32...

Le Scouarec'h se gara un peu plus loin dans l'avenue des Gobelins et appela Nice.

- Allô, Le Scouarec'h à l'appareil, puis-je parler au commissaire Lamy?

- Un instant, s'il vous plaît...

- Allô Lamy à l'appareil, on m'a dit que vous vous occupiez de la série de meurtres à Air Patair.

- Oui, pourquoi ?

- Justement, on vient de découvrir une hôtesse empoisonnée dans l'Airbus du vol 453 Paris-Nice.

Le commissaire eut un haut le coeur... non pas possible que ce soit Julie, elle n'aurait pas pu reprendre son travail si tôt... elle lui en aurait parlé...

- Dites-moi plutôt les circonstances exactes...

- L'hôtesse s'appelle Caroline Houel, on l'a trouvée dans les toilettes après l'atterrissage. Les toilettes étaient fermées de l'intérieur, et d'après les médecins légistes, on lui a fait une piqûre de cyanure et elle avait un bulletin de loto dans la poche de sa veste... Je pense que le juge va vous demander de prendre les choses en mains. Vous venez ou vous envoyez quelqu'un ?

- J'arrive par le prochain avion. Je vous tiens au courant.

Le Scouarec'h raccrocha l'appareil.

- Merde... Merde... Merde. Excusez-moi, Brunet.

Le Scouarec'h se ressaisit et appela successivement le juge, le procureur, le grand patron.

- Demi-tour, on retourne à Orly et on prend le premier avion pour Nice.

Chapitre 7

Brunet eut droit à un cours magistral sur la nature ingrate du travail dévolu aux policiers, sur les erreurs de jugement et la manière de résoudre une affaire.

Le Scouarec'h conduisait bien, mais cette fois, le trafic n'était pas en leur faveur.

- Je le savais... je le savais...

- Que saviez-vous, commissaire ?

- Je savais qu'après Le Goff et Mercier, il y en aurait d'autres. Que je suis con! Brunet, cette hôtesse est la troisième victime, et il va falloir se secouer pour trouver l'assassin avant qu'il ne frappe encore... car il est certain qu'il y en a d'autres sur la liste de l'assassin, probablement six ou sept. Essayez d'avoir Colin ou Prévost au bout du fil, on peut toujours rêver, ils auront trouvé un filon...

Brunet appela Air Patair pour avoir Prévost, laissa des messages urgents au Quai, communiqua le numéro de Lamy à Nice au cas où, et finit par tomber sur Colin qui revenait d'une visite chez la maman de Mercier.

- Passe le moi, dit Le Scouarec'h; Colin, une hôtesse s'est

fait buter à Nice. Je ne sais pas si je serais de retour demain à 11 heures à Paris, de toute façon, vous mettez les bouchées doubles. Si tu as Prévost au bout du fil, même message. Il faut remuer ciel et terre pour trouver une piste. Si tu as une information urgente, tu la communique au commissaire Lamy à Nice : numéro de téléphone : 93 83 39...

Le Scouarec'h s'arrêta devant l'aérogare d'Orly et appela un des C.R.S. en faction, lui montrant son coupe-file :

- Vous prenez ma voiture, vous la gardez où vous pouvez et vous appelez l'inspecteur Picard au Quai des Orfèvres. Il s'en occupera.

Et il s'engouffra dans le hall d'entrée d'Orly, se rua vers un guichet et apostropha l'hôtesse :

- On a dû vous téléphoner pour deux billets pour Nice sur le vol 325 qui part dans dix minutes, commissaire Le Scouarec'h et Inspecteur Brunet...

- Oui, commissaire, voici vos billets, porte 34, dépêchez-vous !

- Je n'arrête pas de me dépêcher.

Il arriva à temps avec Brunet pour embarquer sans problèmes et sans bagages...

- Brunet, j'espère que vous n'aviez rien prévu pour votre soirée ou votre week-end ? Comme on dit vulgairement, c'est plutôt râpé !!

- Vous inquiétez pas, commissaire, je me rattraperai plus tard.

Le voyage fut sans histoire. Brunet avait gardé le dossier de l'accident du vol Air Patair du 12 mars 92, Le Scouarec'h avait mis dans sa mallette les listings d'Air Patair qui pouvaient l'intéresser.

- Plus cela va, Brunet, plus je pense que le meurtrier veut avoir ses sept victimes. Il est possible que la solution soit dans le dossier que vous avez entre les mains. Un accident qui fait sept victimes, toutes des passagers... cela rejoint le bulletin du loto avec sept numéros. Mais j'ai un doute... Il y a quelque chose qui ne colle pas. Le Goff et Mercier n'avaient rien à voir avec cet accident et je suis prêt à parier que la pauvre Caroline Houel n'était pas sur cet avion non plus.

- Commissaire, si c'est une vengeance, à ce point là, le mec est psychopathe et on ne peut rien en déduire.

- Oui, cela me semble trop évident. Si c'est un parent proche d'une des victimes, il sera facile de retrouver sa trace et l'assassin le sait dans ce cas. Le chiffre sept risque de nous mener sur une fausse piste. On verra bien.

L'avion arrivait à Nice. Avant de débarquer, Le Scouarec'h et Brunet parlèrent longuement avec l'équipage. Ils étaient tous au courant et sous le choc; le pilote et le copilote, le steward et les hôtessees n'arrivaient pas à comprendre. Le Goff et Mercier, Houel, ils les avaient côtoyés à maintes reprises. Ils n'avaient qu'un mot à la bouche : pourquoi ?

Le commissaire Lamy et deux de ses adjoints les attendaient à la sortie de l'avion.

- Sale affaire...

- Je suppose que l'avion du vol 453 est immobilisé ?

- Le procureur de Nice l'a fait stationner dans un hangar de maintenance... je vous y mène de suite.

Ils se rendirent à ce hangar sans tarder. Dans l'avion, les services du laboratoire criminel étaient à l'ouvrage. Lamy expliqua :

- Après l'atterrissage et le débarquement des passagers, Florence Dubreuil et Pierre Lefort, l'autre hôtesse et le steward, se sont inquiétés de ne pas voir Caroline Houel. Comme d'habitude, ils se tenaient à l'avant de l'avion pour saluer et guider les gens vers la sortie. Ne la voyant pas apparaître, ils ont vu que la porte des toilettes était fermée. Ils ont tapé à la porte et n'obtenant pas de réponse, ils ont ouvert la porte avec leur passe-partout. Elle était assise

immobile sur le siège des toilettes. Ils ont d'abord cru à un malaise et l'ont allongée dans l'allée centrale. Elle était déjà morte. D'après nos experts, on lui a fait une piqûre, du cyanure à ce qu'il paraît... Et comme je vous l'ai déjà dit au téléphone, il y avait un bulletin de loto dans la poche de sa veste.

- Où se trouvent Dubreuil et Lefort ?

- Avec le pilote et le copilote, dans les locaux d'Air Patair de l'aéroport... je ne vous surprendrai pas si je vous dis qu'ils sont sous le choc...

- Allons-y.

En se rendant dans les bureaux d'Air Patair de Nice, Le Scouarec'h se dit que leur groupe avait toute l'apparence d'une procession mortuaire. Le foyer d'Air Patair à Nice ressemblait à celui de Paris en plus petit. Six personnes à l'attitude misérable étaient attablées, contemplant leur tasse de café ou de thé. Le plus jeune se leva à l'arrivée des policiers et se présenta :

- Marc Dupuis, chef d'escale d'Air Patair à Nice, et il fit les présentations.

Le Scouarec'h prit les choses en main :

- Je sais que vous êtes sous le choc et je ne veux pas vous importuner trop longtemps. Trois points importants :

- * l'assassin était un passager de l'avion.
- * vous l'avez vu même si vous ne l'avez pas remarqué.
- * il a tué votre collègue Caroline.

Si vous voulez nous aider à retrouver l'assassin, sachez qu'un petit détail, que le moindre indice, peut être un élément capital ; faites un effort de mémoire.

- Je le sais, commissaire, dit Florence Dubreuil. Il y avait 117 passagers dans l'avion, vous savez que nous les comptons obligatoirement. Depuis trois heures, nous discutons pour essayer de trouver un suspect possible, mais il ne reste qu'une vingtaine de visages aperçus momentanément, et aucune certitude.

- Pourquoi une vingtaine de visages ?

- En rassemblant nos souvenirs, on s'est dit qu'on pouvait exclure tous ceux qui étaient sortis avant que Caroline ne disparaisse vers l'arrière de l'avion. Il est difficile d'imaginer comme coupable un enfant, ou des grands-parents accompagnant leurs petits-enfants. Ce qui nous laisse une vingtaine de possibilités... dont une douzaine d'hommes d'affaires à l'allure et au visage interchangeable. Non, commissaire, nous savons que quelqu'un a tué Caroline, qu'il est fort probable qu'il était assis dans le dernier tiers de l'avion, mais nous voyons tellement de gens passer chaque jour...

- Personne n'a remarqué un passager allant vers les toilettes après l'atterrissage ?

- Non, normalement, c'est interdit. Et puis, il y avait une vingtaine d'enfants accompagnés; ils demandent beaucoup plus d'attention qu'un passager se dirigeant vers les toilettes.

- D'après vous, comment l'assassin a-t-il pu refermer la porte après son forfait ?

- Il devait avoir un passe. Avec un passe, on peut aussi bien ouvrir que fermer...

- Je vous remercie. Si vous avez un souvenir qui vous revient, ou une idée à nous communiquer, appelez le commissaire Lamy à Nice. N'hésitez pas, souvent un petit fait anodin peut produire le déclic important.

En sortant, Lamy demanda :

- Vous avez besoin de revenir à l'avion ?

- Je ne crois pas. Les experts trouveront plus que je ne saurais imaginer.

- Je vous invite à manger un morceau ?

- Ce n'est pas de refus.

- Italien ou chinois ?

- Italien pour moi, de préférence...

Lamy les emmena dans un petit restaurant italien dans le vieux Nice. Le Scouarec'h remarqua tout de suite une banderole accrochée en diagonale : Forza Ferrari. Il admira les gravures et les photos sur les murs... tous les moments forts de la légende Ferrari étaient là ; il s'arrêta devant une photo et interpella le tenancier :

- Dites-moi, ce serait pas Nuvolari à la Targa Florio en 1947 ?

Cette remarque anodine lui assura le respect durable du propriétaire :

- Vous connaissez Nuvolari ! Et la Targa Florio !

La conversation était lancée, Ferrari, Ascari, les figures légendaires, et surtout les déboires actuels de Ferrari en Formule 1, plus de dix ans que Ferrari n'avait pas gagné le championnat du monde... On parla de Lauda, de Prost et surtout de Jean Alesi, le futur champion du Monde sur Ferrari...

Ils eurent droit à la meilleure table.

- Je vous laisse prendre les dépositions du personnel et

des passagers, du moins ceux que vous retrouverez ; vous me les envoyez à Paris au fur et à mesure.

- Pas de problème. Mais pourquoi parlez-vous de passagers retrouvés ?

- Je suis certain qu'il y aura au moins un passager dont vous ne retrouverez pas la trace...

- Je vois... Vous retournez à Paris demain ?

- Dès potron-minet; la solution n'est pas à Nice ni même à Paris. Elle est quelque part dans mon subconscient. Le tout est de trouver le bon endroit. Qu'est-ce qu'il y a de bon à manger ici ?

- Je vous conseille le carpaccio et les lasagnes...

- Va pour le carpaccio et les lasagnes... dites-moi, Brunet, vous n'avez rien contre la cuisine italienne ?

- J'adore, commissaire.

- Bien. Très bien. Et Lamy, c'est moi qui offre le vin, j'ai noté un Montepulciano de 1990 qui me rappellera de bons souvenirs. Et puis on s'autorise un repas sans parler de notre affaire ou de boutique. Nous allons en entendre parler jusqu'à plus soif. Ditesmoi, Lamy, qu'est-ce que vous avez comme voiture personnelle ?

- J'ai une Lancia delta HF intégrale.
- Ça, c'est de la belle cavalerie italienne. Une de mes premières voitures était une Lancia Flaminia, si je l'avais gardée, elle vaudrait de l'or.
- J'ai une vieille Lancia Fulvia, je la sors une ou deux fois par an...
- Et vous, Brunet, quelle voiture avez-vous ?
- Une Peugeot 205... et une vieille deuche.
- Très bien pour la deuche. La 205... passons.

La conversation était sur les rails, enfin sur les chapeaux de roues automobiles. Le Scouarec'h avait trouvé en Lamy un confrère collectionneur de vieilles guimbardes et Brunet avec sa 2 CV avait droit à une certaine considération. Le Scouarec'h invita Lamy à venir voir sa collection rétro mobile dans sa bicoque en Indre et Loire, Lamy promit de venir avec sa Lancia Fulvia. Le Scouarec'h invita aussi Brunet à la seule condition qu'il vienne avec ses 2 CV.

- Surtout pas la 205 ou je vous jette.

Après la grappa, il fallut bien parler boutique et affaires criminelles.

- Dites-moi, Le Scouarec'h, j'ai lu dans les journaux les

articles sur Le Goff et Mercier et j'ai été aux premières loges pour le cas de la petite Houel ; comment allez-vous vous y prendre ?

- Mal probablement. Dès demain matin, quand la mort de Caroline Houel sera connue, cela va devenir l'enfer au niveau des médias et des ministères. Je vois même bien un ministre ou un secrétaire d'état sauter comme bouc émissaire. Et les gars d'Air Patair vont commencer à avoir les foies. Pour une fois, ils vont avoir une bonne raison de faire grève.

- Pourquoi, dit Lamy, Le Goff et Mercier ont été zigouillés en dehors de leurs heures de travail !

- Ça ne fait rien. Ils vont faire grève et demander une protection. Comme si on pouvait mettre un C.R.S. derrière chaque employé d'Air Patair !

- Alors, comment voyez-vous le dénouement ?

- Si nous ne trouvons pas l'idée qui nous permettra de coincer l'assassin, je crains que quelques employés d'Air Patair ne rencontrent une fin prématurée...

- Ne soyons pas pessimistes !

- Hélas non !

- Dites-moi, Brunet, si vous passez une partie de la nuit à

potasser ce rapport sur l'accident du 12 mars 1992, je ne vous en voudrais pas...

- Merci, commissaire...

Le Scouarec'h fit alors à Lamy un exposé détaillé de l'affaire, des hypothèses, des possibilités ; Brunet en profita.

- Commissaire Lamy, si vous nous rameniez à notre hôtel? Mais, attention, vous n'êtes pas au rallye de Monte-Carlo.

Ils admirèrent la nuit criblée d'étoiles et se retrouvèrent à l'hôtel des Sargasses sur les hauteurs de Nice. Le Scouarec'h ne mit pas longtemps à trouver le sommeil.

Le lendemain matin, le commissaire Le Scouarec'h réveilla Brunet vers sept heures pour pouvoir prendre l'avion de huit heures trente. Brunet n'avait presque pas dormi.

- Vous savez, commissaire, cette histoire d'accident du 12 mars 1992, il y a un problème pour votre théorie.

- Comment cela ?

- C'est vrai qu'il y a eu sept morts au moment de l'accident. Mais en outre, il y a eu quatre blessés graves qui sont morts dans les soixante-douze heures qui ont suivi. Ce qui fait que dans cet accident d'Air Patair en 92, il n'y a pas eu sept victimes mais onze !

- Montrez-moi vite cela sur le rapport, Brunet.

Brunet avait mis un signet à la bonne page.

- " C'est vrai qu'il a les dents longues, le petit Brunet" pensa Le Scouarec'h... " il ira loin ".

Le commissaire Lamy les attendait dans le hall de l'hôtel.

- C'est gentil à vous, commissaire, d'être venu nous chercher.

- C'est la moindre des choses entre confrères...

La route de la côte jusqu'à l'aéroport Nice Côte d'Azur était un enchantement à cette heure de la journée. Un ciel d'azur, une mer calme...

- Ça ne vous donne pas envie de rester, commissaire ?

- C'est vrai que cela me donne envie d'aller faire quelques brasses...

Les formalités d'embarquement furent réduites au minimum. En entrant dans l'avion, Le Scouarec'h prit un exemplaire de chaque quotidien en disant à Brunet :

- Nous allons déguster...

C'était devenu l'affaire avec un grand A. Toute la première

page de Nice Matin était consacrée aux événements de la veille. Le Scouarec'h et Brunet avaient été photographiés en compagnie de Lamy à la sortie de l'aéroport.

- Ils ne nous ont pas ratés.

Les quotidiens parisiens n'étaient pas en reste.

**SERIES NOIRES A AIR PATAIR
LA FIN TRAGIQUE D'UNE HOTESSE EXEMPLAIRE
LE LOTO TRAGIQUE
MEURTRE EN PLEIN VOL**

L'ASSASSIN DU LOTO FRAPPE UNE TROISIEME FOIS. Et les articles distillaient leur venin et leur fiel à l'égard de la police. Impuissance, incompétence... que fait donc la police? Les éditorialistes s'en donnaient à coeur joie et fustigeaient le manque de résultats. Quant aux hypothèses, il n'y avait rien de bien nouveau. La question lancinante était "qui sera la prochaine victime ? "

- Nous allons avoir quelques moments difficiles à vivre, mon petit Brunet. Incapables, incompétents, nuls, maladroits, inaptes, impuissants, nous avons droit à tous les qualificatifs.

Chaque victime avait droit à plusieurs photos, chaque carrière était étudiée en détail, les témoignages les plus farfelus avaient droit de cité. Malheureusement, il n'y avait aucune information de nature à faire progresser l'enquête.

Chapitre 8

A l'arrivée à Orly, l'équipe de le Scouarec'h était là au grand complet pour l'accueillir.

- Le Patron vous attend au Quai.

Le trajet Orly Quai des Orfèvres fut rapide, sans aucun respect pour une quelconque limite de vitesse. Pour un samedi, le Quai des Orfèvres était en effervescence. Le Scouarec'h se rendit seul dans le bureau du Patron.

- Alors ?

- Alors pas grand chose de neuf depuis hier.

- Je suis convoqué pour midi par le ministre de l'Intérieur, je vais évidemment me faire passer un savon et c'est tout ce que vous trouvez à dire !

- Je ne peux pas vous sortir un lapin du chapeau que je n'ai pas et je sais que l'assassin peut frapper à tout moment. Bien sûr, il faut dire à tous les employés d'Air Patair d'être sur leurs gardes, de se méfier de tout et de rien; mais il y a eu trois meurtres, dans trois endroits différents et de trois manières différentes. Le seul élément commun est ce fichu

billet de loto et cela ne nous avance pas à grand chose.

- Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire au ministre...?

- Que nous suivons toutes les pistes ouvertes, que l'informatique peut nous apporter la solution mais que cela prendra du temps. L'assassin est un homme d'un sang-froid exceptionnel, ce n'est pas un sadique car il ne fait pas souffrir ses victimes. Il a commis trois crimes en trois jours et vous savez que le travail de la police est un travail de fourmi. Dès cette après-midi, nous allons retourner au siège d'Air Patair pour essayer de trouver dans un des fichiers ce qui pourra nous donner le fil conducteur. Dans tous les cas, même avec cinquante inspecteurs en plus, nous n'avancerions pas plus vite. Il nous faut du temps et de la chance...

- Le Scouarec'h, je sais que vous faites du bon boulot, mais essayez de me trouver quelques idées géniales rapidement. Sinon, nous allons tous sauter. Vous, moi, et quelques autres...

- Et qui prendra notre place ?

- Je sais, Le Scouarec'h, je m'en vais essayer de calmer le ministre, ou plutôt les ministres, car il y en a plusieurs qui ruent dans les brancards parce qu'ils craignent pour leur poste et leur avenir. Rappelez-moi vers quatre heures.

Le silence se fit quand Le Scouarec'h entra dans son

bureau.

- Pas besoin de vous dire que ça chauffe en haut lieu. Bon, Brunet, tu me fais un mémo sur ce rapport d'accident du 12 mars 1992 avec tous les noms et adresses des parents des victimes. Je n'y crois pas beaucoup, mais si le ministre de l'Intérieur veut faire travailler tous les gendarmes de France pendant le week-end, il s'entendra avec le ministre des Armées ou de la Défense, je ne sais plus au juste la vraie dénomination. Vas-y tout de suite, je veux ce mémo avant dix-sept heures.

Vous quatre, vous m'épluchez ces listings que j'ai eus hier à Air Patair. Vous partez sur l'idée que celui qui a fait le coup est un ex-employé qui a été viré. Je n'y crois pas beaucoup, mais c'est une possibilité. Vous me trouvez ceux qui auraient une bonne raison d'en vouloir à Air Patair et on va vérifier leurs alibis pendant le week-end. Exécution. S'il vous faut des éclaircissements, appelez Nicolas Maréchal, le directeur du personnel à Air Patair.

Le Scouarec'h se retrouva seul à son bureau. Travail ou boulot ? Le travail d'abord !

Il essaya d'appeler Gabriel Fleury à Air Patair. Il n'était plus là ; on lui communiqua néanmoins son numéro privé.

- Monsieur Fleury, désolé de vous déranger au milieu de votre repos dominical, mais depuis hier, les choses ont

évolué...

- Je sais, quel malheur...

- Vous m'avez dit hier que pour certains fichiers, il vous faudrait du temps pour en extraire les informations nécessaires et qu'il faudrait sous-traiter...

- C'est exact.

- Eh bien, vous allez faire sous-traiter pendant le week-end !

- Mais ce n'est pas possible !

- Si, c'est possible !

- Je vous assure...

- Et moi je vous assure que si je n'ai pas les fichiers concernant la journée du mercredi 8 juin pour demain soir, le ministre des Transports veillera personnellement à ce que vous soyez viré de votre poste lundi matin et que vous n'en retrouviez pas de sitôt.

- Commissaire, vous y allez un peu fort...

- Et merde! Le Goff, Mercier et la petite Houel, ils ne méritent pas que vous vous secouiez un peu? Et ceux qui seront zigouillés demain ou lundi, vous y avez pensé ?

- Je vais essayer de vous avoir ces fichiers pour demain, commissaire.
- Eh bien, essayez fort ! Et il raccrocha brutalement. Son téléphone se remit à sonner immédiatement :
- Commissaire Le Scouarec'h? Le commissaire Lamy voudrait vous parler...
- Passez le moi.
- Le Scouarec'h, je crois que nous avons une piste. Nous avons contacté presque tous les passagers du vol 453. Evidemment personne ne se souvient de quelque chose qui pourrait nous aider. Parmi les trois que nous n'avons pu contacter directement, il y en a un qui pourrait bien être notre homme. Un certain Pierre Dubois. En vérifiant avec Air Patair à Orly, nous avons appris qu'il avait payé son billet cash et qu'il n'avait pas de bagages à enregistrer. Evidemment, l'adresse qu'il a donnée était bidon...
- Et s'il s'appelle Dubois, moi je m'appelle Karol Wojtila; dans un sens, cela vaudrait mieux, car si je me souviens bien, Dubois est un des dix noms de famille les plus courants en France, je crois me rappeler qu'il y en a plus de 70 000.
- C'est sûr qu'il y en a plus que des Le Scouarec'h ou même des Lamy. Mais ce n'est pas tout, commissaire.

Nous venons d'apprendre que ce soi-disant Pierre Dubois avait loué à l'aéroport de Nice une voiture chez Europcar et qu'il avait également payé la caution en espèces! Une Peugeot 205 immatriculée dans les Alpes Maritimes. Nous venons de diffuser son numéro dans toutes les gendarmeries. Mais j'ai bien peur qu'il ne soit déjà trop tard ; d'après ce que nous savons, il a l'air d'avoir programmé ses crimes avec beaucoup de soin.

- Je suis d'accord avec vous. Je suppose que les gens d'Europcar à Nice ou du guichet d'Air Patair à Orly ne se souviennent pas de Dubois?

- Exactement... la réponse habituelle, vous savez, il y a tellement de clients qui passent à nos guichets...

- Si vous retrouvez la trace de la 205, vous m'appellez sans tarder. Même demain dimanche, le standard aura évidemment mes coordonnées... J'irai peut-être faire un tour dans mon antre d'Indre et Loire pour me changer les idées... en espérant que le coupable va respecter notre sacro-saint week-end.

- O.K. Nous allons essayer de joindre les deux autres passagers qui nous manquent, je crois néanmoins que Dubois, ou plutôt celui qui se fait appeler ainsi, est notre piste la plus intéressante.

- Absolument d'accord. Bon courage!

Le commissaire appela le patron.

- Cela s'est mieux passé que je ne l'espérais. Evidemment, ils veulent des résultats pour avant-hier, mais j'ai pu leur faire valoir que nous avons découvert le premier meurtre seulement jeudi. Comme vous vous en doutez, ils craignent plus les réactions des médias et des syndicats qu'autre chose. Le PDG d'Air Patair, Monsieur Archambault, fera une conférence de presse lundi matin à l'hôtel Frantel à côté d'Orly, à 11 heures. J'aimerais que vous soyez présent.

- Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir raconter ? Nous n'allons pas mettre un gendarme derrière chacun des dix mille employés d'Air Patair ?

- Les syndicats ont donné un préavis de grève pour mercredi et comme c'est une grève de solidarité, on ne peut pas faire grand chose, l'opinion publique sera avec eux. Vu la gravité de la situation, le PDG veut mettre tout le personnel sur ses gardes et montrer qu'il fait quelque chose... Imaginez un instant que l'assassin s'en prenne à un passager, ce serait la panique...

- Un problème : les obsèques de Le Goff ont lieu à Meudon lundi matin. Qui représentera Air Patair ?

- Le directeur général, Joël Etchegaray. Il y aura évidemment des représentants du ministère des

Transports...

- Et j'ai chargé deux de mes inspecteurs d'être présents.

- Vous êtes là demain ?

- Je ne pense pas. Je vais aller faire un tour chez Le Flohic pour me changer les idées... Façon de parler, car nous risquons fort de parler de l'affaire... il pourra me donner un avis extérieur.

- Il habite du côté de Tours, si je me souviens bien? Saluez le de ma part.

- De toute façon, si j'y vais, je ferai faire un transfert d'appel. Au cas où...

- Bon dimanche et à lundi.

Loïc Le Flohic était un ancien brillant commissaire de la police criminelle. Dix ans auparavant, il avait tout plaqué pour se retirer à la campagne à Cravant-les-Côteaux, où il cultivait une dizaine d'hectares de vigne, appellation Chinon contrôlée.

Le Scouarec'h l'appela.

- Loïc, je peux venir ce soir ?

- Certainement; j'ai lu dans la presse que tu t'occupais de

l'affaire d'Air Patair. Pas trop de problèmes ?

- Justement, j'aimerais avoir ton avis.

- Je t'attends vers quelle heure ?

- Entre huit et dix, si tout va bien. Je serai peut-être accompagné...

- Tu ne changeras jamais !

- A ce soir.

Il appela Julie Rivaud.

- Désolé, je n'ai pas pu t'appeler avant. Comment vas-tu ?

- Au trente-sixième dessous... Caroline était une amie et je me dis que j'aurais pu être à sa place...

- Je sais, je me suis dit la même chose. J'ai fait l'aller-retour à Nice... la seule chose que je peux te dire, c'est qu'elle n'a pas souffert... Je pars ce soir voir un copain près de Tours, veux-tu venir avec moi ?

- Quelle question ! Tu passes me prendre ?

- Je serai là vers 7 heures. Tu as récupéré ta voiture ?

- Oui, un inspecteur très gentil me l'a ramenée. Merci.

- A tout à l'heure.

Le Scouarec'h n'avait pas raccroché depuis deux minutes que Brunet, Colin et Rousseau entraient dans son bureau.

- Les autres ne devraient pas tarder, on les a croisés au premier... Effectivement, Prévost et Thomas étaient sur leurs talons.

- Alors, Brunet, vous avez tiré quelque chose de ce rapport d'accident ?

- Oui, commissaire, comme toujours dans ces cas-là, il y a eu plusieurs enquêtes et plusieurs procès à la suite de cet accident. Les pilotes ont été mis hors de cause et la responsabilité du constructeur a été partiellement reconnue. Une panne dans le système hydraulique du train d'atterrissage a été décelée, et il y a toujours un procès en cours pour établir s'il n'y a pas eu faute également de la société de maintenance lors de la dernière révision. Par contre, tous les ayants-droit des onze victimes ont été indemnisés... J'ai néanmoins dressé la liste de ces ayants-droits, au cas où vous penseriez faire des vérifications.

- C'est délicat. Ces gens ont déjà perdu un être cher dans un accident d'avion... Je sais... vous contactez toutes les gendarmeries de leur lieu de résidence et vous montez un bateau comme quoi une 205 grise aurait été volée près de leur domicile hier après-midi vers 3 heures. Nous aurons

alors une idée de l'endroit où ils se trouvaient à ce moment là. Vous voyez le topo ? Surtout, ne parlez pas du tout d'Air Patair; pour justifier, vous dites que la voiture a été ensuite utilisée dans un cambriolage.

- Vu, commissaire, je m'en occupe tout de suite.

- Attendez, il vaut mieux rester pour être au courant de ce que les autres ont trouvé dans leurs listings.

- On a trouvé vingt-neuf personnes virées depuis le début de l'année, plus huit dont la démission pouvait correspondre à une mise à la porte déguisée, on a vérifié avec Maréchal. Sur ces trente-sept, onze sont allés jusqu'aux prud'hommes. Qu'est-ce qu'on fait? on vérifie les trente-sept ou on se concentre sur les onze ?

- Surtout pas, vous faites vérifier les alibis des trente-sept, pour chacun des meurtres. Ce n'est pas parce qu'un gars n'est pas allé aux prud'hommes qu'il ne veut pas se venger pour autant.

- Et vous pensez que l'on peut demander aux différents services de faire cela aujourd'hui ou demain ?

- Un peu, mon neveu! Le Patron revient du ministère de l'Intérieur et ils veulent des résultats tout de suite. Moi aussi d'ailleurs. Alors, si vous sentez que le gars au bout du fil se dit que ça peut attendre lundi, faites lui bien comprendre qu'au ministère de l'Intérieur, il y a des gens très vindicatifs.

Et si vous avez des problèmes, vous appelez Monsieur Dublancho au ministère de l'Intérieur; il ne rigole pas; il est chargé de mission et il a l'oreille du ministre ! Et si ça ne suffit pas, vous m'appellez, à mon numéro de voiture ou à mon domicile. Lundi, Colin et Rousseau vont aux obsèques de Le Goff. Ouvrez l'oeil. Prévost, Thomas et Brunet, je vous retrouve à l'hôtel Frantel d'Orly, le PDG d'Air Patair fera une conférence de presse. J'ai oublié quelque chose ?

Les cinq inspecteurs se regardèrent. Colin prit la parole :

- Et s'il frappe aujourd'hui ou demain?

- Eh bien, nous aurons un cadavre de plus sur les bras et encore plus d'emmerdements, si c'est possible. Nous n'allons pas attendre, le cul sur notre chaise, le coup de téléphone qui va nous annoncer la prochaine victime. Allez, au boulot, vous avez assez de travail pour ne pas voir passer le week-end !

- A lundi, commissaire.

- A lundi, les gars.

Chapitre 9

Le Scouarec'h réfléchit un moment. C'était vrai. Trois meurtres en trois jours.

Pourquoi le meurtrier se reposerait-il samedi et dimanche? Et s'ils étaient plusieurs? Non, il n'y pouvait rien pour le moment. Air Patair assurait plus de trois cents vols par jour, plus de cinquante destinations, près de dix mille employés. L'assassin pouvait choisir de frapper où il voulait, qui il voulait, quand il voulait. Il se sentait impuissant.

- Espérons que Loïc y verra plus clair que moi...

Il aurait préféré prendre sa vieille Citroën, mais elle n'était pas encore équipée pour le téléphone. Il prit donc sa 405 de service, direction Palaiseau.

Julie était prête et ils foncèrent sur l'autoroute en direction de Tours. Il raconta son voyage à Nice, elle essaya de ne pas raconter ses angoisses. Elle lui raconta Caroline et les fous rires qu'elles avaient ensemble. Et elles fêtaient leur anniversaire le même jour, Julie ayant deux ans de plus que Caroline. Il lui parla de Loïc.

- Loïc est devenu vigneron. Un bon vigneron. Son Chinon est une merveille, élevé dans des barriques de chêne, un goût de cassis et de pruneau. Il y a dix ans, c'était un des meilleurs commissaires de la criminelle. Puis il a craqué, ce que la presse appelle une bavure, un de ses inspecteurs a flingué un passant. Il a décidé d'acheter sa vigne, je l'ai un peu aidé financièrement, et une partie du corps de ferme m'appartient. Un petit logement, une grange pour mes vieilles voitures. Mais la ferme est à lui. Disons que c'est un arrangement à l'amiable. J'y vais chaque fois que je veux changer d'air, on va se balader dans ses vignes. Quand je suis coincé sur une affaire, je lui demande son avis. Tu comprends ?

- Oui, je suis contente de faire sa connaissance.

Ils quittèrent l'autoroute au sud de Tours.

- C'est à quinze kilomètres; cette route, je peux dire que je la connais par coeur. Bon, la nuit, ce n'est qu'une route de campagne, mais tu verras demain, tu comprendras pourquoi les poètes l'appelaient le jardin de la France.

A partir de l'Ile-Bouchard, il y avait la Vienne sur la gauche. En arrivant à Cravant-les-Côteaux, Le Scouarec'h s'arrêta devant le panneau :

- Rien que le nom est poésie. Cravant-les-Côteaux, département de l'Indre et Loire, arrondissement de Chinon,

canton de l'Île-Bouchard, 747 habitants, 3821 hectares. Surtout des vignobles.

La ferme de Le Flohic était à moins de deux kilomètres, et toutes les lumières étaient allumées quand ils entrèrent dans la cour.

- Vanina, du calme.

Un labrador faisait la fête à Le Scouarec'h quand il descendit de voiture.

- Couchée, Vanina...

Autant Le Scouarec'h était enveloppé, autant Le Flohic était sec, comme un sarment de vigne...

Le Scouarec'h fit les présentations, Le Flohic embrassa Julie comme du bon pain.

- Je suppose que vous avez faim ?

- Quelle question !

Ils entrèrent dans la maison. Le Flohic n'avait pas changé grand-chose; la pièce commune où des générations de paysans avaient vécu, n'avait gagné qu'une bibliothèque bien garnie. Une table en bois massif, des bancs et quelques bahuts. La cuisine qui faisait partie de l'ensemble, n'avait pas bénéficié d'ajout moderne : même

la cuisinière était alimentée au bois.

Julie admira :

- Chez mes grands-parents, c'était pareil... je crois bien qu'il y avait les mêmes tomettes sur le sol. Pourtant, c'était en Provence...

- Qu'est-ce que tu nous as fait de bon ?

- Non, tu n'auras pas de pizza ; je vous ai fait une lamproie chinonaise et une géline tourangelle... il faut une couleur locale pour bien manger... mademoiselle Julie, j'espère que vous aimez le poisson et que vous n'êtes pas végétarienne? Jean ne m'a pas encore parlé de vos goûts.

- Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas difficile. Dites-moi, la lamproie, je connais, je crois que c'est une sorte d'anguille, mais la géline ? Je connais la gélinotte, une sorte de perdrix ?

- Non, la géline est une sorte de poule de la région de Tours. Auparavant, la gélinotte, dans la région, s'appelait la poule des bois. Maintenant, j'ai du mal à trouver des gélines qui ne soient pas des poules ordinaires...

- Si on passait à table? Tu raconteras à Julie tes recettes pendant que nous mangerons.

Ils passèrent à table.

- Si Jean croit qu'il va échapper à la énième description de ces deux recettes, je préfère vous dire que vous êtes la énième personne à qui j'ai le plaisir de montrer mes talents culinaires. Jean est un bourreau des coeurs, je préfère vous prévenir.

- Passons, passons, dit Le Scouarec'h, à peine gêné. Dis-nous plutôt ce que nous allons boire.

- Devine...

- Un chinon Le Flohic ?

- Quelle année ?

- 1989.

- La meilleure.

- La meilleure après 1976. Sauf qu'en 76, je n'étais pas là. Nous n'avions pas encore acheté la ferme et le vignoble... si tu te souviens bien. Pendant le repas, Le Flohic expliqua évidemment à Julie les secrets de la lamproie et de la géline : Vous coupez la lamproie (il vous en faut un bon kilo) en morceaux d'environ 10 centimètres. Farinez, salez, poivrez. Vous chauffez dans une poêle un décilitre d'huile de noix et vous y faites rissoler les morceaux de lamproie. Vous les retirez lorsqu'ils sont dorés et vous les gardez au chaud. Ensuite, vous ajoutez à l'huile qui reste 200

grammes de beurre et on chauffe fort, on ajoute une poignée de persil haché et deux gousses d'ail bien râpées. Vous laissez cuire une minute, pas plus, vous ajoutez deux verres d'eau et vous versez le tout sur la lamproie; vingt minutes au four, pas trop fort et vous servez très chaud. Et voilà ce que cela donne -- dit-il en mettant sur la table un plat alléchant.

- Et vous faites toute votre cuisine sur cette vieille cuisinière à bois...

- Maintenant que j'y suis habitué, je n'en changerais pour rien au monde, comme dit le proverbe, c'est dans les vieux pots qu'on fait les bonnes soupes...

Ils dégustèrent la lamproie. Puis Le Flohic expliqua que la géline tourangelle était en fait cuisinée comme un poulet au citron et à l'estragon, le seul problème était de trouver une vraie géline. Personne ne parla de l'affaire pendant le repas, sentant confusément que tout serait gâché. Le Scouarec'h aiguilla la conversation sur la vigne, sujet sur lequel Le Flohic était évidemment intarissable. Vers minuit, Le Scouarec'h sentit que les problèmes malolactiques échappaient à Julie :

- Tu veux aller dormir ?

Avant que Julie ait pu répondre, Le Flohic se leva en s'excusant :

- Mademoiselle Julie, je suis désolé !

- Moi aussi, je suis désolée que vous gardiez le « mademoiselle... » Julie suffira, dit-elle avec un sourire enjôleur.

- Touché, Made... Julie. Je vous mène à vos appartements.

Pendant que Le Flohic faisait les honneurs de sa maison (notre maison?) à Julie, Le Scouarec'h se prépara à un duel. Le Flohic l'aimait bien, mais ne s'en laissait pas conter.

- Je ne te demande pas si c'est sérieux...

- On ne sait jamais. Cela fait deux jours que je la connais...

- Je voulais parler de l'affaire, dit Le Flohic avec un clin d'oeil.

Ils restèrent sans parler pendant dix minutes. Il y avait un bon feu dans la cheminée et tous deux contemplaient ce spectacle sans cesse renouvelé. Le Flohic rompit le silence :

- Cette Julie me plaît plus que les précédentes...

- Cette affaire m'emmerde beaucoup plus que les précédentes.

Un autre silence.

- J'ai lu la presse en détail. Tu vas avoir des problèmes...

- Je sais.

Un silence.

- Je sais surtout que je ne sais pas grand-chose.

- Raconte-moi, du moins ce qui n'a pas été écrit dans la presse.

Le Scouarec'h raconta. Il raconta toutes ses suppositions, toutes les hypothèses qui lui étaient passées par la tête. Et Julie.

Une heure sonna à l'horloge campagnarde.

- La nuit porte conseil.

- Dieu t'entende ! A demain.

- Pas de folies.

Il faisait beau le lendemain matin. Quand Le Scouarec'h arriva vers huit heures dans la grande salle, Le Flohic faisait chauffer le café et avait préparé le petit-déjeuner sur la table.

- Tu ferais une excellente épouse !
- Connard !
- J'ai oublié hier de te demander comment s'annonçait la cuvée 94 ?
- Comme ci, commença, tu as déjà vu un agriculteur enthousiaste ?
- Le téléphone n'a pas sonné ?
- Non, pourquoi ?
- Cela veut dire que s'il a frappé, ce n'est pas encore arrivé aux oreilles de la police.
- Arrête ton char, jusqu'à midi, je suis toujours en méditation sur ton problème. Julie arriva sur ces entrefaites
- Bonjour Loïc, ça sent bon le café !
- Bonjour... Julie.
- Ça sent bon le café et le reste, car chez les vrais paysans, le petit-déjeuner est encore plus roboratif que chez les Anglais... avec le temps qu'il fait, je propose qu'on aille aussitôt après faire un tour dans tes vignes. Tu pourras expliquer à Julie ton système de prétaille.
- Pourquoi pas ?

Ils s'en furent donc vers les neuf heures faire le tour du vignoble de Le Flohic. Les douze hectares étaient répartis en deux parcelles; Julie eut droit à un cours sur les cépages, sur l'histoire du vignoble et sur l'importance de la taille et de la prétaille : Taille tôt, taille tard, Rien ne vaut la taille en mars.

Au retour, Le Scouarec'h ne put s'empêcher de téléphoner au Quai pour avoir des nouvelles. Il tomba sur Brunet qui lui confirma qu'il n'y avait pas eu d'autre agression.

- Jean, tu vas faire un autre tour dans mes vignes, je prépare le repas avec Julie.

- Si tu veux... j'ai besoin de méditer...

- C'est ça, Frère Jean des Entommeures...

En sortant de la ferme, il se dirigea vers l'église de Cravantles- Côteaux, située un peu plus haut, dans ce qui s'appelait le Vieux Bourg : c'était une église bizarre : des historiens avaient prétendu que certains éléments décoratifs dataient de l'époque carolingienne, notamment un décor de chevrons sculptés de billettes encadrant un appareil réticulé... par contre le portail plein cintre à deux archivoltés surmonté d'un larmier décoré d'une grosse cordelière était postérieur au 11ème siècle... finalement, ce qui reste des carolingiens, ce ne sont peut-être que les deux piliers monolithes carrés à l'intérieur de l'église...

En quelque sorte, je fais le même travail que les archéologues : on a des petits bouts de caillou, et, avec ça, on doit vérifier des hypothèses. La nef de l'église de Cravant, elle date du 11ème siècle, bien après les carolingiens : la science l'a démontré. Moi, je n'en suis qu'aux hypothèses, aux conjectures, et quand on aura trouvé la solution, il sera facile de dire que j'ai trois siècles de retard.

Il gravit la petite colline qui dominait Cravant et la ferme de le Flohic : vers le sud, les vignobles, avec au milieu, le cours paresseux de la Vienne. Derrière lui, la forêt de Chinon. A droite et à gauche, des étangs marécageux et de petits bois. C'était la vigne qui dominait, des noms aux senteurs rabelaisiennes, domaine de La Perrière, vignoble de la Poellerie, le Logis de la Bouchardière, le Clos de Neuilly; il enviait Loïc et se demandait comment le vin arrivait à prendre des parfums de pruneau, de vanille et même de poivron vert. Il redescendit lentement vers la ferme, caressant les sarments de vigne et essayant de se rappeler le moyen de reconnaître les plants et les cépages...

A son retour, ils lui annoncèrent qu'ils lui avaient préparé son plat favori typiquement tourangeau, c'est-à-dire des Saltimbocca alla Romana...

- Fumistes !

- Allez, on va parler de ton affaire, sinon tu vas exploser. Et Julie a certainement envie d'en savoir plus. Envie et besoin d'en savoir plus.

- Merci, Loïc.

Ils se mirent autour de la table familiale.

- Jean, je n'en sais pas plus que toi, pas plus que Julie; j'ai lu les journaux, tu m'as exposé ce que tu savais et tes points d'interrogation. C'est évidemment une vengeance. Le tout est de trouver de qui ou plutôt de quoi il veut se venger. C'est sûr que c'est la vengeance de quelqu'un qui a disjoncté. Mais ce n'est pas la vengeance d'un psychopathe. Enfin dans le sens où psychopathe n'est pas confondu avec malade mental. Un psychopathe est du genre instable et impulsif : ton assassin n'a rien d'un instable impulsif; il règle ses comptes froidement : avec la société, avec Air Patair, avec ceux qu'il estime être à la source de ses malheurs, pour une certaine raison que lui seul connaît, pour le moment.

L'histoire du ticket de loto est ce qui vous obnubile et c'est là-dessus qu'il vous faut réfléchir sagement : on ne tue pas trois personnes en trois jours pour une histoire de loto. On tue une personne à la rigueur, je dis bien à la rigueur, mais on n'en tue pas trois de cette manière-là. Même chose pour quelqu'un qui a été viré d'Air Patair. Il peut tuer

froidement une personne, et puis après il a du remords. Donc c'est quelqu'un qui souffre suffisamment pour tuer plusieurs fois de suite de sang-froid. Cela nous mène à l'accident d'Air Patair d'il y a deux ans. C'est cela qui me gêne. Deux ans, c'est long et pour garder sa haine contre une organisation et ensuite tuer des innocents, il faut que le gars soit vraiment perturbé. Toutefois, c'est possible.

Je crois qu'il faut oublier le loto comme mobile. Comme moyen ou encore mieux comme leurre, c'est certainement l'idée de l'assassin. S'il n'y avait pas eu ce ticket de loto, avoue, Jean, personne n'aurait fait le lien entre ces trois meurtres. Un pilote tué par balle, cinq lignes. Un steward étranglé, cinq lignes. Une hôtesse empoisonnée, je ne suis pas sûr que l'on aurait cru à un meurtre sans les deux autres, surtout s'il avait utilisé de la digitaline au lieu de cyanure.

Donc le meurtrier envoie des messages codés. Il tue sans faire savoir pourquoi il tue. Il aurait pu envoyer des messages à la presse ou aux médias après chaque meurtre... non, il laisse un ticket de loto avec toujours les mêmes numéros.

Le Scouarec'h et Julie n'osaient pas l'interrompre. Tout cela leur apparaissait évident et limpide, et à chaque instant, ils avaient envie de mettre en avant un élément apparemment ignoré.

- Il veut que l'on sache que les meurtres sont liés, il envoie une fausse piste avec le loto, et en même temps il ne veut surtout pas être découvert. C'est pourquoi je ne pense pas non plus que le coupable soit un des parents de victimes de l'accident du 12 mars 1992. Car l'assassin sait que vous allez chercher dans cette direction; et que la police trouvera vite si une de ces personnes n'a pas d'alibi pour un de ces trois meurtres.

- Mais alors, à qui penses-tu ?

- C'est à toi de penser, mon cher Jean, et à ne pas te laisser obnubiler par les baudruches que l'assassin met devant tes yeux.

Julie intervint :

- Je me demande qui peut bien vouloir tuer trois personnes à Air Patair, si ce n'est pas quelqu'un qui en veut à Air Patair ?

- Effectivement, Julie, il en veut à Air Patair. A mon avis, il a perdu un être cher à cause d'Air Patair et je ne pense pas que ce soit à cause de l'accident du 12 mars 1992. Ce serait trop simple. Et cela ne va pas avec le leurre.

- Le leurre ?

- Le ticket de loto. Je vous l'avais dit, c'est un message codé. Si j'avais le code, j'aurais résolu la moitié du

problème.

- D'accord, Loïc. S'il a perdu un être cher à cause d'Air Patair, et si ce n'est pas à cause d'un accident d'avion, c'est arrivé comment ?

- That is the good question, Sherlock à la noix !

- Merci beaucoup !

- Le loto étant un leurre codé, c'est la date du mercredi 8 juin qui devrait te poser problème !

- Le 8 juin, Air Patair était en grève, il n'y a eu qu'une trentaine de vols et il n'y a pas eu de morts ni même de blessés. D'ailleurs, Air Patair n'a pas eu d'accident depuis le 12 mars 1992.

- Jean, c'est toi qui m'as dit que les numéros du ticket de loto correspondaient à un tirage du 8 juin, n'est-ce pas toi ?

- Bien sûr, je te l'ai dit, mais de toute façon, c'était dans tous les journaux après le meurtre de Mercier. Tu n'avais pas besoin de moi pour le savoir...

- Loto égale chance égale hasard. Ton meurtrier tape au hasard et veut qu'on le sache...

- Tu ne m'aides pas beaucoup...

- Ingrat. Je ne suis pas plus fort que toi, sur le terrain. Je t'indique les fausses pistes et quelques éléments de réflexion.

- Excuse-moi, je devrais me calmer.

- Un plat d'escalopes à la romaine nous calmera tous, n'est-ce pas, Julie ?

- Loïc, je t'adore.

- Attention, je vais te détester.

Ils parlèrent voitures pendant le repas. Le Scouarec'h avait oublié de montrer à Julie son trésor de voitures de collection; Le Flohic ironisa sur les collections de 4 cv, Dauphine et autres Arondes, il faudrait au moins cinquante ans avant qu'elles ne vailent plus que leur entretien. Julie marqua un point, ou plutôt un ace en disant qu'elle avait conservé une vieille Floride dans le garage de ses parents.

- Une vraie Floride, de quelle année ?

- Alors ça, tu m'en demandes trop, elle doit dater de la fin des années 60 ; je sais qu'elle est bleu ciel et qu'elle roule toujours...

- Il va falloir que tu me présentes à tes parents...

- Attention, dit le Flohic, dès qu'il s'agit de vieilles

bagnoles, Jean est capable de toutes les bassesses.

Après le repas, Le Scouarec'h téléphona de nouveau à Paris. Pas d'éléments nouveaux.

- Je fais visiter à Julie mon musée automobile décadent, et après, il va falloir qu'on retourne à Paris. D'après toi, ce n'est pas trop envahi par les araignées ?

- Heureusement que j'y mets une grenade de temps en temps, sinon je n'arriverais pas à m'y retrouver dans ton fourbi.

Le musée était en fait une grange transformée en garage. Si Le Flohic avait fait le nettoyage, c'était plutôt avec un Karcher qu'avec une grenade. Tout était net. La fameuse collection comprenait une douzaine de voitures. Il y avait en effet quelques modèles courants, qui ne pouvaient encore prétendre au statut de voiture de collection, une 4 CV Renault, une Simca Aronde'Monthéry "spéciale", une Simca 1000 Rallye 2 avec laquelle il avait fait le rallye des Cévennes, une DS 19 de 1956, une Peugeot 203 noire avec des chromes rutilants qu'il avait récupérée dans un commissariat de province ; nonobstant les remarques ironiques de son ami Loïc, il y avait aussi des modèles qui n'auraient pas dépareillé un musée automobile. Le Scouarec'h fit les présentations à Julie :

- Celle-là, la jaune canari, c'est une Citroën Trèfle de 1923,

appelée aussi Citron pressé... le premier succès populaire de Citroën, qui fut produite à 80 232 unités...

- Tant que cela... ! Il doit en rester beaucoup...

- A peine une centaine en état de marche. A côté, la petite bleue, c'est une Dyna Panhard de 1951, à carrosserie en aluminium, avec un moteur semblable à celui de la 2 CV Citroën...

- Panhard, ça me dit quelque chose...

- C'était une grande marque qui a disparu en 1967 après avoir été absorbée en 1955 par Citroën; ce qui est marrant, c'est qu'en 1920, il y avait 350 constructeurs automobiles en France, dont les trois quarts avaient leurs usines ou ateliers dans Paris; il y a des noms que tu connais peut-être, comme De Dion-Bouton, Talbot, Delahaye, Hotchkiss, Facel-Vega ou Bugatti...

- Oui, Bugatti, tout le monde connaît...

- Et des marques beaucoup moins connues comme Delaunay-Belleville, Serpollet ou Le Zèbre...

Julie éclata de rire :

- J'imagine d'inviter une copine dans ma voiture : tu veux bien monter dans ma petite Serpollet...

Ils continuèrent la visite : Renault Juvaquatre, Simca 5 de 1937, Peugeot 202 de 1938.

- Ce sont de vraies voitures de collection, quoiqu'en dise mon ami Loïc ; évidemment, pour lui, il me manque des Ferrari et des Mercedes... bonjour le prix... tu vois, aucune de mes voitures ne m'a coûté plus de dix mille francs, un million ancien, comme disent les paysans du coin.

Pour finir, Le Scouarec'h se dirigea vers un coupé Jaguar type E en conduite à droite :

- Tu vois, c'est ma préférée dans ma collection, pour le moment. Je l'ai ramenée d'Angleterre il y a une dizaine d'années. Je t'emmènerai faire un tour, le V 12 est une merveille, sauf qu'il consomme plus de vingt litres au cent.

Il y avait sur la fosse une Ford Mustang en attente de moteur, moteur démonté sur l'établi.

- Pour avoir les pièces, c'est un peu la galère, surtout avec les voitures étrangères, mais j'y arriverai. Ce qui me manque le plus, c'est le temps !

- C'est toi qui as retapé toutes ces bagnoles ?

- En grande partie, oui; pour être tout à fait honnête, je me suis fait aider par un neveu qui est mécanicien auto; sournoisement, je l'invite à passer quelques jours de vacances quand j'ai un problème insoluble.

Il était temps de regagner Paris. Ils firent leurs adieux et Le Flohic leur fit promettre de revenir plus souvent et pour un séjour plus long.

- Il faut que tu finisses de remonter ta Ford Mustang, ça te fera une excuse pour revenir. Et puis on pourra goûter le vin de l'année...

Chapitre 10

Le retour se fit sans trop de problèmes à l'exception du ralentissement habituel au péage de Saint-Arnoult-en-Yvelines.

Prévost prévint Le Scouarec'h au moyen du téléphone de voiture qu'un dossier volumineux en provenance d'Air Patair était arrivé au Quai. Le Scouarec'h déposa Julie à Palaiseau et fila vers le Quai des Orfèvres. Brunet, Thomas et Prévost étaient présents.

- C'est comme ça que vous respectez le repos dominical ?

- Avec tous ces listings à se farcir !

- Où sont Rousseau et Colin ?

- Ils sont allés dormir un peu ; ils n'ont pas eu beaucoup de sommeil depuis jeudi.

- Vous avez jeté un oeil sur les documents que vous a envoyés Fleury ?

- Oui, il y a une dizaine de listings, par noms, par adresses, par destinations et numéros de vols. En fait, je me demande ce qu'on doit chercher... on ne va pas interroger

vingt mille personnes !

- Non, on ne va pas interroger tous ces gens, évidemment. On va voir si on ne peut pas trouver quelque chose qui réunirait Le Goff, Mercier et Houel. Pour le moment, nous n'avons pas d'indice valable. Nous avons trois victimes et un assassin. Peut-être plusieurs assassins, mais j'en doute. A propos, Brunet, que donnent les enquêtes sur les proches de l'accident d'il y a deux ans ?

- Pour le moment, que des éléments négatifs. Nous devrions avoir l'ensemble des rapports d'ici demain midi.

- Tu suis cette affaire de près et tu me tiens au courant. On se retrouve à l'hôtel Frantel vers dix heures trente demain...

- D'accord, Patron.

Quand ils furent sortis tous les trois, Le Scouarec s'adonna au rituel de la pipe. Nettoyage du tuyau avec une mèche, léger grattage du fourneau avec le cure pipe et remplissage en trois pincées différentes ; puis enfin lent allumage avec son briquet spécial. Rien de tel qu'une pipe pour méditer sur un cas insoluble. Il avait même ramené d'un voyage en Tunisie un vrai narguilé qu'il utilisait de temps en temps dans son appartement.

Qu'est-ce que la conférence de presse de demain pouvait amener de tangible? Des mesures de précaution dans les locaux d'Air Patair, des conseils à donner aux employés?

A quoi bon, Le Goff avait été assassiné chez lui! Apparemment le tueur n'avait pas frappé samedi, ou alors le meurtre n'avait pas encore été découvert. Il repensa à ce que Le Flohic lui avait dit; bien sûr qu'il avait raison, mais il n'était pas plus avancé pour autant. Ne pas savoir si le tueur allait frapper, ni qui, ni où, ni quand, c'était frustrant.

Une vengeance amoureuse pour une banale histoire de fesses? Cela ne cadrait pas à première vue ni avec Le Goff ni avec Caroline Houel... d'accord Mercier était un dragueur; pour autant, il n'arrivait pas à imaginer que le tueur s'en était pris à ces trois personnes pour ce genre de motif : les trois victimes s'étaient bien rencontrées pour des raisons professionnelles plusieurs fois au cours des deux dernières années précédentes, mais c'était dans l'exercice de leur métier.

Une vengeance sur des innocents pour un accident qui s'était produit il y avait plus de deux ans? Possible, si l'assassin avait ruminé sa vengeance pendant deux ans... psychopathe, psychotique, paranoïaque sous des dehors normaux, la signature des crimes ne dénotait pas particulièrement l'impulsivité et l'instabilité. Une vengeance pareille ne pouvait se concevoir qu'avec une dose certaine de paranoïa : car dans la paranoïa, il y avait une idée de délire de persécution... Le Scouarec'h se leva pour aller consulter un dictionnaire médical; les criminels de ce type sont des malades mentaux et il essaya de se souvenir d'une conversation longue et utile qu'il avait eue avec un

expert psychiatre trois ou quatre ans auparavant, il faudrait qu'il retrouve ses coordonnées, cela pourrait être utile pour débrouiller ce cas.

En feuilletant le dictionnaire, il sourit en pensant qu'il y avait tant de noms de maladie qui décrivaient les misères du corps alors qu'il y en avait si peu pour décrire les maux de l'esprit.

- Tout se ramène à des névroses ou à des psychoses, s'entendit-il dire à voix haute.

Il soupesa le pour et le contre et décida d'aller passer la nuit à Palaiseau... c'est plus près d'Orly. Il communiqua le numéro de Julie à l'inspecteur de service pour la nuit.

Ce lundi de novembre, il faisait toujours aussi beau. Pas un nuage à l'horizon. L'été de la saint Martin, pensa Le Scouarec'h. A moins que ce ne soit l'été indien. Julie dormait d'un sommeil profond. Il s'étira en se levant et alla téléphoner dans le hall d'entrée. Il tomba sur Philippe Colin.

- Rien de neuf à signaler ?

- Des rapports en pagaille qui continuent d'arriver, en revanche aucun élément neuf à signaler. On se prépare avec Rousseau pour aller à l'enterrement de Le Goff. Pas d'instructions particulières ?

- Non, à part ouvrir l'oeil! On ne sait jamais, souvent une

piste arrive à l'improviste, on remarque un visage, une attitude qui vous rappelle quelque chose. On se revoit dans l'après-midi, je ne sais pas quand je pourrais me libérer de cette conférence de presse.

Le Scouarec'h raccrocha et fit le café. Tout à ses méditations, il laissa son café refroidir et dut le réchauffer au four micro-ondes.

- Fichue conférence de presse, je ne comprends pas très bien son utilité.

Il alla chercher dans son attaché-case une partie des listings informatiques qui lui avaient été envoyés la veille. Il les étudia en détail pendant une bonne heure, à l'aide de deux cafés réchauffés trois fois.

- On nous demande vraiment de trouver l'aiguille dans une botte, que dis-je, une meule de foin !

Julie le retrouva penché sur ses listes, le verre de café à la main.

- 'jour...

- Déjà au travail ?

- Tu veux du café ? Je viens d'en faire.

Julie prit une tasse et se servit.

- Tu veux quelque chose à manger ?

- Non, jamais le matin !

- Tu as tort !

Julie alla chercher céréales, confitures, miel et pain.

- Ça ne te tente pas ?

- Non. C'est marrant, quand je suis en France, je me contente de café, alors qu'en Angleterre, j'arrivais à avaler des breakfast pantagruéliques.

- Ta conférence est à quelle heure, dix heures ?

- Onze heures, mais je dois être là-bas vers dix heures trente.

- Tu me raconteras...

- Evidemment.

Une certaine gêne s'installa. Ils ne voulaient pas parler de l'affaire, Le Scouarec'h savait que Julie allait à l'enterrement de Le Goff et Julie savait que Le Scouarec'h ne pensait qu'à cette histoire.

- Je vais passer voir les parents de Caroline Houel avant d'aller à Meudon. C'est presque sur ma route. Tu me

rappelles quand tu peux ?

- Bien sûr.

Chapitre 11

Quand Le Scouarec'h quitta l'appartement de Julie, il était dix heures.

Il lui fallut moins d'un quart d'heure pour trouver l'hôtel Frantel, un grand parallépipède pas loin de l'autoroute. Il y avait déjà les véhicules des chaînes de télévision sur le parking de l'hôtel. A l'entrée de l'hôtel, on remarquait quelques policiers en civil et des dizaines de C.R.S., signe que des personnalités importantes étaient attendues.

- Dites-moi, Wendlinger, à combien de ministres devons-nous ce déploiement ?

- Un seul, le ministre des Transports, mais il y aura aussi le chef de cabinet du ministre de l'Intérieur et quelques chargés de mission. La routine, quoi !

- Vous pouvez me montrer la salle de conférences ?

- Certainement, commissaire.

En passant devant la réception de l'hôtel, Le Scouarec'h demanda si le directeur de l'hôtel pouvait le rejoindre dans la salle de conférences.

Classique. Une grande salle rectangulaire, pouvant accueillir deux cents personnes, avec écran de projection vidéo, une estrade dans le fond de la salle où allaient prendre place une dizaine de personnes avec le PDG d'Air Patair. Les micros étaient déjà installés. Une cinquantaine de sièges pour accueillir les journalistes de la presse et derrière les sièges, les cameramen et le personnel technique installaient les caméras vidéos lourdes et le matériel nécessaire.

Etant donnée la raison de la conférence de presse, il y avait une certaine atmosphère tendue et sérieuse, les plaisanteries étaient rares. De petits groupes de journalistes s'étaient formés et ils devisaient à voix basse.

A l'arrivée de Le Scouarec'h, certains essayèrent de l'attirer mais il répondait invariablement :

- Après la conférence, s'il vous plaît.

Il conversa un moment avec le directeur de l'hôtel pour se faire expliquer les dispositions qui avaient été prises. Brunet, Thomas et Prévost le rejoignaient.

- Où serons-nous pendant la conférence de presse ?

- Avec moi, entre les journalistes et l'estrade, sur le côté gauche. J'ai fait installer une dizaine de chaises pour nous et les cadres d'Air Patair.

Gabriel Fleury vint saluer le commissaire, un peu gêné.

- Merci pour votre dossier, Monsieur Fleury, vous voyez que ce n'était pas si compliqué de faire vite...

- Il a quand même fallu mobiliser une centaine de personnes... c'est difficile, le week-end !

- N'en parlons plus.

Quand le ministre des Transports et le PDG d'Air Patair, accompagnés des autres personnalités et du procureur Soufflot, entrèrent, le silence se fit dans la salle.

Ils allèrent s'asseoir à leur place désignée. Wilfrid Archambault, PDG d'Air Patair, était au milieu. A sa droite le ministre des Transports, à sa gauche le chef de cabinet du ministre de l'Intérieur. Essai rapide des microphones... 1,2,3 ou plutôt : un, deux, trois... Le Scouarec'h observa la scène avec attention : le ministre était un habitué des réunions publiques, il avait arpenté les préaux d'école, les arrière-salles enfumées des cafés et bistrots, les salles polyvalentes de sa commune, de son canton, de sa circonscription, de son département, de sa province et de sa région ; il avait dû prendre quelques vestes mémorables, bref c'était un habitué des tréteaux de la République, il devait avoir l'habitude de la contradiction. De son côté, le Pdg d'Air Patair devait être un spécialiste des réunions de direction, des conseils d'administration et

aussi des réunions conflictuelles avec les syndicats. Le ministre et le Pdg avaient certainement déjà fait des conférences de presse... mais là, ils étaient confrontés à un exercice difficile et nouveau : que faire face à un assassin insaisissable aux motivations inconnues ?

Archambault s'éclaircit la voix :

- S'il vous plaît...

A ce moment-là, Nicolas Maréchal, directeur du personnel d'Air Patair, rejoignit le groupe où se trouvait le commissaire.

- Commissaire, il faut que je vous montre quelque chose.

- O.K. mais asseyez-vous, votre PDG va parler.

Maréchal tendit une enveloppe à Le Scouarec'h. Archambault commença à parler :

- Mesdames, Messieurs, la famille d'Air Patair est en deuil. Je renouvelle ici publiquement mes condoléances aux familles de Jacques Le Goff, Lionel Mercier et Caroline Houel. Les obsèques de Jacques Le Goff ont lieu en ce moment même à Meudon et notre directeur général est allé exprimer à sa famille combien nous partageons sa douleur.

Trois personnes innocentes, victimes d'assassinats incompréhensibles, des employés exemplaires qui avaient

partagé depuis longtemps les joies et les peines de notre difficile métier.

Nous ne savons pas pourquoi ils sont morts. Mais il est de notre devoir à tous de prendre des mesures pour que cela n'arrive plus.

Un certain nombre de mesures élémentaires d'abord... A ce moment de son discours, Archambault regardait l'assemblée. Son discours s'arrêta net. On entendit un petit plop, on vit un petit trou noir en plein milieu du front d'Archambault et il s'effondra sur le pupitre.

La suite est difficilement descriptible. Hystérie ? Non. Panique? Non plus. Pandémonium? certainement. Le ministre se pencha vers Archambault, le chef de cabinet et trois personnalités se cachèrent sous la table.

Maréchal se mit à gémir.

- C'est de ma faute.

Le Scouarec'h se leva et regarda la salle. Trois ou quatre journalistes s'étaient précipités pour aller téléphoner l'information. Il cherchait d'où était parti le coup. Tout en regardant, en essayant de ne perdre aucun élément de la scène, il vociféra à l'intention de ses inspecteurs :

- Brunet, tu demandes un médecin à la réception et tu fais venir l'ambulance en quatrième vitesse. Thomas et Prévost

vous vous précipitez vers la porte et vous empêchez qui que ce soit de sortir. Vous laissez entrer le médecin qui doit arriver et, évidemment les journalistes qui sont allés passer un coup de fil. Vite.

Ceci avait duré vingt secondes. Le moment de stupeur passé, la plupart des regards se tournaient vers le fond de la salle d'où était parti le coup de feu.

Le Scouarec'h bondit sur l'estrade où Archambault s'était écroulé. Il poussa deux ou trois personnes, en disant par réflexe " police " et vit Archambault allongé, le sang coulant sur le sol.

- Je crois que c'est fini pour lui, dit le ministre.

- On ne sait jamais, le médecin arrive et l'ambulance suit.

Le Scouarec'h arrangea la position d'Archambault et laissa passer le médecin qui arrivait ; celui-ci fit tout de suite écarter toutes les personnes à proximité. Des photographes mitraillaient la scène. Le médecin fit une intervention rapide et s'inquiéta de l'ambulance.

- S'il n'est pas transporté dans les cinq minutes à l'hôpital, je ne réponds de rien...

Un brancard était poussé au même moment et les ambulanciers travaillèrent vite ; ils continuèrent à s'occuper d'Archambault pendant qu'ils déplaçaient le brancard à

travers la pièce, le médecin à leurs côtés. Le Scouarec'h suivit le brancard. A la porte, il eut du mal à empêcher un certain nombre de journalistes de suivre le brancard. Il fut obligé de crier :

- Personne ne sort.

Et s'adressant à Rousseau et Prévost suffisamment fort :

- Si quelqu'un essaye de sortir, tirez dans les jambes !

- S'il vous plaît, un peu de calme, hurla Le Scouarec'h, en se dirigeant vers la tribune, où le ministre et les personnalités étaient rassemblés.

Le Scouarec'h prit le procureur à part :

- Vous me laissez carte blanche, je vais prendre le micro et calmer un peu tout ce monde.

Le Scouarec'h essaya un micro puis le lâcha. Il avait la voix suffisamment puissante pour s'en passer.

- Messieurs, s'il vous plaît !

- Et alors, la liberté de presse ? Nous avons le droit de sortir...

- Non, messieurs, car l'assassin est parmi vous...

La stupeur fit taire immédiatement les récalcitrants.

- Nous venons d'assister à un assassinat en direct, et je suis sûr que ces messieurs de la presse sauront mettre cette phrase sur cinq colonnes à la une; pourtant, vous qui avez été témoins tout autant que moi, pouvez-vous me dire qui a tiré et d'où ?

Le Scouarec'h fixa bien en face tous ces visages interloqués et le plus grand silence se fit.

- Bon, maintenant, j'aimerais bien que l'on m'écoute cinq minutes, La situation est difficile, le PDG d'Air Patair est entre la vie et la mort et d'après ce que j'ai vu de près, il a reçu une balle de carabine en pleine tête, du calibre 22 d'après moi. Je sais que les médias ne font, en général, pas de cadeau à la police, néanmoins vous allez être obligés de me faire cadeau immédiatement de vos cassettes vidéo et enregistrements qui vont être copiés dans l'heure qui suit. Ce qui est incroyable, c'est que personne n'a vu l'assassin et pourtant, il était dans cette salle... peut-être les cassettes vidéo pourront nous donner une indication, en fait elles vont obligatoirement nous donner une indication. Il s'autorisa une petite pique vengeresse :

- Voyez-vous, le travail de la police, il n'est pas évident! Ils doivent retrouver un assassin alors que cinquante journalistes qui ont vu le meurtre en direct sont incapables

d'avoir une idée...

Quelqu'un osa :

- Il a peut-être tiré de l'extérieur ?

- Dans cet hôtel, si proche d'Orly, on ne peut pas ouvrir les fenêtres qui sont antibruit, et je n'ai pas entendu de vitre cassée.

- Il a peut-être tiré depuis la porte d'entrée ?

- Cette porte d'entrée était fermée à ce moment

-là et il y avait deux
couteaux, les autres ulcérés.

Le procureur tira Le Scouarec'h par la manche :

- Vous allez trop loin...

- Ne vous inquiétez pas !

Le brouhaha commença à enfler.

- Attention, j'ai dit que c'était un cameraman, je n'ai pas dit que c'était un des cameramen ici présents. Je m'explique : juste après le coup de feu, j'ai vu sortir des journalistes qui allaient téléphoner et l'un d'entre eux avait une caméra vidéo. Il n'est pas revenu. Si cet homme avait bricolé sa

caméra pour y mettre un calibre 22 à l'intérieur avec un silencieux, qui l'aura remarqué? C'est pourquoi l'analyse de cassettes vidéo va nous permettre de confirmer ou non mon hypothèse; avec le ralenti et la technique, on saura au centimètre près d'où venait la balle

Donc je vous demande de coopérer avec nous. Nous allons prendre vos dépositions de témoins car c'est la loi, vous allez nous prêter votre matériel car c'est la loi et si vous en doutez, Monsieur le Procureur à mes côtés, pourra vous indiquer les articles du code pénal relatifs à notre cas. Comme il y a beaucoup de monde, je vous demande cinq minutes pour pouvoir organiser avec mon équipe et avec la direction de l'hôtel, le déroulement des opérations.

Le Scouarec'h se pencha vers le procureur et lui dit :

- Pour les personnalités de la tribune, doit-on prendre leur déposition immédiatement ou devons-nous les relâcher ?
- Commissaire, n'exagérez pas !
- Dura lex sed lex.
- Venez plutôt avec moi leur parler.

Le ministre et les personnalités de moindre importance étaient sous le choc. La mort d'Archambault n'était pas encore certaine, quoique fort probable.

- Monsieur le ministre, je ne vois pas beaucoup l'utilité d'une déposition de votre part...

- Monsieur le procureur, je suis abattu par la mort de mon ami Archambault, mais un ministre et les serviteurs de l'Etat doivent montrer l'exemple. Nous ferons parvenir nos dépositions écrites au commissaire avant demain midi. Et je vous assure que ce n'est rien à côté de ce qui nous attend !

Pendant ce temps, Le Scouarec'h appelait Brunet, Thomas et Prévost.

- Brunet, tu réclames six inspecteurs pour les dépositions dare-dare. Au commissariat d'Orly, par exemple. Prévost, tu vas demander à la direction de l'hôtel une demi-douzaine de petites salles, ou à défaut des chambres. Thomas, tu ramasses toutes les bandes et cassettes vidéo, tu vas en faire faire des copies, tu rapportes les copies ici et tu envoies les originaux au Quai pour analyse. L'affaire était déjà prioritaire, maintenant, avec l'attentat d'Archambault, c'est une affaire d'état; si on vous met des bâtons dans les roues, vous menacez avec toute la persuasion que je vous connais.

Et puis il y avait le groupe des cadres d'Air Patair. Déjà assommés par les trois assassinats précédents, le meurtre de leur PDG était de trop. Maréchal gémissait des paroles incohérentes. Le Scouarec'h se rappela l'enveloppe qu'il

lui avait donnée juste avant le discours. Il l'avait mise dans la poche de sa veste. Enveloppe ordinaire, expédiée de Paris samedi matin, adressée à Monsieur Archambault, Président Directeur Général, compagnie Air Patair, 36, Boulevard de l'Amitié Franco-Russe, Orly Cedex 94317. Adresse tapée à la machine. Il regarda dans l'enveloppe. Il y avait seulement un bulletin de loto. Les numéros, il les connaissait... Deux nouveautés. Le numéro 1 était entouré de rouge, et il y avait un message manuscrit en travers du bulletin :

- " Il va falloir faire des sacrifices !"

- Merde alors !

Il se tourna vers Maréchal...

- Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

- Vous ne m'en avez pas laissé le temps !

- Qui est au courant de cette enveloppe ?

- Une dizaine de personnes à Air Patair, plus trois ou quatre journalistes à qui je viens d'en parler...

- Quel con! Excusez-moi, cela m'a échappé.

Evidemment, pendant que le commissaire allait et venait d'un bout de la pièce à l'autre, plusieurs groupes à

dimension variable s'étaient formés, le réflexe automatique d'un journaliste étant de chercher à glaner le maximum d'informations.

Le Scouarec'h regarda sa montre, 11 heures 27; moins d'une demi-heure auparavant, Archambault commençait son discours : dans les romans, il y a des secondes qui durent des siècles, et Le Scouarec'h se disait que cette dernière demi-heure avait duré à la fois dix secondes et dix heures.

Les personnalités avaient quitté la salle de conférences, les séances de déposition commençaient à s'organiser, l'équipe des experts du laboratoire était arrivée.

Le Scouarec'h chargea Brunet et Prévost de s'occuper uniquement des dépositions du groupe de prises de vue : - Si mon hypothèse est exacte, il faut savoir s'ils n'ont pas remarqué quelqu'un qu'ils n'avaient pas l'habitude de voir. Dans ce métier, ils se connaissent tous plus ou moins.

Il se tourna vers le procureur.

- Vous êtes au courant de cette enveloppe ?

- Maréchal m'en a vaguement parlé.

- Et vous savez ce qu'il y a dedans ?

- Le bulletin de loto habituel...

- Pas tout à fait, il y a un message manuscrit et le numéro 1 est entouré de rouge. Et Archambault était le numéro 1 d'Air Patair...

- Pourquoi donc a-t-il fait cela ?...

- Pour les empreintes digitales, je crois que c'est fichu; par contre le message manuscrit, en dehors de son texte explosif au niveau des médias, pourrait nous donner des indications sur la personnalité de l'auteur.

Le procureur réfléchissait :

- Que dit le message ?

Le Scouarec'h lui montra le bulletin de loto, sans y toucher, en entrouvrant l'enveloppe.

- Pour être explosif, il est explosif! Pour la suite, comment allons-nous procéder ?

- Qu'entendez-vous par là? Sur le plan recherche, enquête, légal, judiciaire, organisation ?

- En tant que procureur, je requiers l'application de la loi. Pour le moment, il n'y a pas l'ombre d'un suspect, et même si vous avez cru entrevoir l'assassin, nous n'avons que des victimes. D'ici peu, on va vous demander des résultats. Ou plutôt une tête...

- Ils peuvent avoir la mienne, s'ils la veulent. Et voilà, on discute, on papote. Archambault vient de se faire zigouiller devant nos yeux et nous ne sommes pas plus avancés qu'avant !

Ils furent interrompus par Brunet.

- Commissaire, on vient d'avoir deux dépositions concordantes qui peuvent être intéressantes, vous pouvez venir ?

Brunet l'emmena dans une petite salle de réunion à deux pas de la salle de conférences.

- Yann Spartakis qui bosse à TF1 et John Bromwich qui travaille à CNN.

- Même les Américains s'intéressent à cette affaire ! Alors ?

Yann Spartakis, un petit brun à lunettes, tout excité, se mit à parler avec volubilité :

- Y avait un mec juste à côté de moi, un Anglais avec une casquette Sky Télévision, plutôt grand, avec une moustache et des lunettes avec des verres fumés, je ne l'avais encore jamais vu. Pas très causant, mais comme je ne parle pas l'anglais et qu'il avait un français pas très facile à comprendre, on ne pouvait pas beaucoup discuter.

Dis-lui, John.

John Bromwich parlait couramment le français avec un fort accent américain :

- Yeah, il a dit qu'il travaillait pour Sky Télévision, et c'est la première fois que je le voyais. Je ne crois pas qu'il était anglais, plutôt écossais d'après l'accent. Et c'est vrai, juste après que Monsieur Archambault il a eu son balle dans la tête, il est parti, alors que nous, on a tous continué à filmer... le métier, vous savez...

- Quel genre de caméra il avait ?

- C'était plutôt un caméscope, intervint Spartakis, du genre professionnel, un Sony je crois, avec une perche micro assez longue...

- Comment était-il habillé ?

-... une veste sport et un jean, je crois : en fait, je n'en suis pas certain.

- Si vous le revoyez dans la rue, vous pourriez le reconnaître ?

- Je ne crois pas... j'essaie de me rappeler... on n'a pas fait beaucoup attention à lui.

- C'est quoi Sky Télévision ?

- C'est un groupe anglais, télévision par satellite, avec une chaîne d'information 24 heures sur 24, Sky News, un peu comme CNN, mais anglaise, pas, John ?

- Vraiment. C'est le concurrent anglais de CNN.

- Bon. Merci Messieurs. Brunet, tu vérifies avec les autres cameramen s'ils se souviennent de ce type. Je vais essayer de savoir si Sky Télévision a envoyé quelqu'un pour la conférence de presse. Monsieur Bromwich, vous connaissez quelqu'un chez eux?

- Oui, ils ont un correspondant à Paris... What's his name? wait ! Alan Ledbetter. Je téléphone à mon bureau et je vous donne son numéro.

- Merci beaucoup. A tout de suite.

Dans la salle de conférence, l'atmosphère était pesante. Un des inspecteurs d'Orly lui annonça qu'Archambault n'avait pu être sauvé. Le Scouarec'h s'en doutait.

- Quel calibre ?

- 22 long rifle !

- La balle a été envoyée à notre labo ?

- Affirmatif, commissaire.

Le commissaire erra dans la salle, faisant un petit signe aux journalistes qu'il avait rencontrés lors de précédentes affaires, essayant sans succès de reconforter Maréchal.

- Vous n'y êtes pour rien, même si j'avais vu ce bulletin avant, je n'aurais jamais pu imaginer que le meurtrier oserait frapper dans des circonstances pareilles. Même à présent, je n'arrive pas à imaginer qu'il ait pu avoir un tel sang-froid !

- Je sais, j'aurais dû me douter que c'était un avertissement.

- Personne ne pouvait savoir ce que cela voulait dire. Remettez-vous. Comme directeur du personnel, vous allez devoir reconforter beaucoup de gens.

- Je sais. Et Archambault qui n'est plus là ! Qui va nous diriger ?

- Ce n'est pas votre problème. Votre mission, c'est de faire front. Secouez-vous...

Brunet et Bromwich accouraient vers lui :

- Commissaire, Bromwich a eu Ledbetter au téléphone. Ledbetter est tombé des nues !

- Yes, commissaire. Alan m'a dit que s'il y avait eu

quelqu'un de Sky à la conférence, il le saurait. Et que s'ils avaient eu besoin d'images, il y avait des accords avec TF1 et France Télévision.

Le Scouarec'h murmura :

- Pour une fois dans cette affaire, une de mes hypothèses semble se vérifier. Merci, Monsieur Bromwich pour votre collaboration. Elle nous a été fort utile. Brunet, confiez le reste des dépositions aux autres inspecteurs. Vous prenez cette enveloppe, attention mettez-la dans un sachet en plastique; dans l'enveloppe il y a un bulletin de loto. Vous foncez au Quai et je veux qu'ils analysent en détail le message manuscrit sur le bulletin. Tout, l'encre, l'écriture, tous les tests graphologiques. Qu'ils n'oublient pas non plus l'enveloppe. Par contre, ils peuvent oublier les empreintes digitales, à moins qu'ils ne veuillent prouver que le coupable c'est moi.

Le procureur avait assisté à la conversation et sourit à la dernière remarque de Le Scouarec'h, qui se rendit compte de sa présence.

- Monsieur le procureur, je pense qu'il est temps de faire une petite intervention et d'informer les journalistes, puisque nous les avons sous la main. Vous ou moi ?

- Je préférerais que ce soit vous, commissaire, vous en savez beaucoup plus.

Le Scouarec'h et le procureur Soufflot montèrent à nouveau sur la tribune. Il ne fut pas nécessaire de demander le silence.

- Monsieur Archambault est mort malgré les soins intensifs. Je pense que vous êtes tous au courant. Suite à vos dépositions et aux éléments nouveaux que nous venons d'apprendre, voici la situation.

Le Scouarec'h fit un résumé rapide des informations en sa possession, énuméra les pistes qu'il avait suivies et celles qu'il continuerait à suivre et conclut :

- Je suis prêt à répondre à vos questions.

- Quand allons-nous récupérer nos bandes vidéo ?

- Je pense qu'elles sont de retour...

Il chercha des yeux Thomas dans la pièce, qui lui fit un signe d'acquiescement.

- Elles sont de retour.

- Comment voyez-vous la suite ?

- Comme vous. Je suis dans le noir. A chaque fois, nous savons comment il a tué, et si l'un d'entre vous sait pourquoi, je lui cède ma place avec plaisir. Aujourd'hui,

vous avez côtoyé l'assassin comme moi, probablement plus que moi. A l'heure qu'il est, il est certainement loin d'ici.

- Alors, comment allez-vous le retrouver ?

- En recoupant des milliers et des milliers de petites informations et en espérant qu'une des traces qu'il a laissées, nous mènera à lui.

Il n'y avait plus de questions.

- Je vous remercie d'avoir accepté les contraintes que je vous ai imposées, dans ces circonstances dramatiques. J'ose espérer que lorsque vous parlerez du travail des policiers, vous aurez ces heures pénibles en mémoire. Merci d'avance.

Les journalistes sortirent de la salle. Fleury et Maréchal s'approchèrent du commissaire :

- Si vous avez besoin de nous, n'hésitez pas à nous appeler. Nous allons directement au siège.

Restaient dans la salle les inspecteurs d'Orly qui avaient aidé à prendre les dépositions, Thomas et Prévost qu'il avait déjà remarqués, ainsi que Colin et Rousseau qui étaient revenus de Meudon après l'enterrement de Le Goff.

- J'ai une faim de loup...

- Commissaire, c'est un peu tard pour déjeuner et un peu tôt pour dîner.

Il regarda sa montre. Cinq heures. Bon.

- Dans un hôtel comme celui-là, on peut manger à toute heure. Donc, nous allons discuter de tout cela dans un salon. Je mangerai un morceau et vous parlerez. Procureur, vous êtes des nôtres ?

- Non, il faut que je retourne au Palais. J'ai des dossiers en retard...

- Et demain, les remous vont prendre de l'ampleur...

En sortant dans le hall, Le Scouarec'h acheta la dernière édition du Monde. La nouvelle faisait la une : " Le PDG d'Air Patair assassiné en direct " et en plus petit : "Les syndicats d'Air Patair appellent à une grève illimitée à partir de demain matin ". Le directeur de l'hôtel leur trouva un petit salon et Le Scouarec'h dut se contenter de quelques croque-monsieur. Ses inspecteurs étaient assommés. Le manque de sommeil et les événements de la journée s'ajoutaient pour donner à leur conversation un air irréel.

- Comment c'était Le Goff ?

- Bof, tu sais, les enterrements, les discours et tout le

tintouin !

- Et l'assassinat d'Archambault, comment ça se fait que vous n'avez rien vu ?

- A propos, commissaire, on a vu Julie Rivaud à l'enterrement de Le Goff.

- Et alors ?

- Un mec se fait tuer devant cent personnes dans une pièce fermée, et personne ne voit l'assassin !

- Puisque je te dis qu'il était déguisé en cameraman et que son flingue, il était caché dans sa caméra vidéo! Enfin, on pense que c'est ça. Enfin le commissaire a prouvé que c'était ça, n'est-ce pas, commissaire ?

- Pas mauvais ce croque-monsieur !

- Et t'as dragué Julie Rivaud à un enterrement ?

- Non, je n'ai pas le ticket. Demande au commissaire.

Le Scouarec'h intervint :

- Le commissaire avait dit : on discute de l'affaire, il n'a pas dit, vous faites les potins de la commère ! Vous profitez de ce que j'ai la bouche pleine pour envoyer des vannes. Assez. Parlons sérieusement, car demain non

seulement sera un autre jour, mais il sera encore plus dur qu'aujourd'hui. Donc, pas de pistes ou d'éléments à tirer de Meudon aujourd'hui, Colin ?

- Non, patron, Le Goff avait une grande famille, il y avait du monde et rien à noter.

- Bon, c'est noté. Tout le monde au Quai à neuf heures. Qui me ramène au Quai ? Brunet a ma voiture.

Colin se dévoua. Arrivé à son bureau, Le Scouarec'h eut un moment de découragement à la vue des rapports entassés sur son bureau. Quant au nombre de messages urgents affichés sur son tableau, il suffisait à l'inciter à n'en lire aucun !

Il alluma la petite télévision qu'il avait dans son bureau. Il se demandait comment les différentes chaînes allaient présenter l'événement. Car pour les télés, c'était du pain bénit...

* le directeur d'Air Patair est tué.

* il est tué en direct, en présence des caméras de télé, pendant une conférence de presse.

* il est tué par l'assassin au bulletin de loto.

* il y avait un ministre assis à côté de la victime.

* il y avait déjà eu trois victimes auparavant, les implications étaient nombreuses.

* panique dans les hautes sphères (évidente).

- * panique à Air Patair.
- * panique potentielle des clients d'Air Patair.
- * panique syndicale.

Oui, un sujet en or pour les chaînes de télévision, un sujet à faire grimper l'audimat si l'accroche était réussie.

Le Scouarec'h prit son zappeur, alias télécommande. Il fut servi. 95 % de tous les journaux télévisés étaient consacrés à l'événement. Il se dit que Le Goff n'avait eu droit de cité dans un journal télévisé qu'après le deuxième meurtre. Les bandes vidéo furent passées et repassées à l'écran en vitesse normale, au ralenti, image par image et en accéléré.

Toutes les chaînes montraient et expliquaient avec l'aide d'experts en balistique, la trajectoire de la balle, et annonçaient leur conclusion évidente : la balle avait été tirée depuis le groupe des cameramen. Toutefois, aucune ne pouvait montrer ce groupe en action. Et Le Scouarec'h réalisa dans toute son ampleur la simplicité diabolique du plan de l'assassin : les caméras sont pointées sur un objectif et on ne voit jamais ceux qui filment un événement.

Et la lettre volée d'Edgar Poe lui revint en mémoire : pour cacher quelque chose aux yeux de tout le monde, il faut la mettre en évidence d'une manière détournée. Au bout de dix minutes de zapping, il arrêta la télévision et essaya de rassembler ses idées. Un assassin, plutôt anglais d'après

un Français qui ne comprenait pas la langue de Shakespeare, plutôt écossais d'après un Américain et les Américains ne comprennent pas très bien les Anglais. Le Scouarec'h repensa à l'Angleterre et à l'Ecosse : les Anglais trouvent que les Ecossais ont un très fort accent, pourtant lui, il comprenait mieux les Ecossais que les Anglais. Un Français qui parle bien l'anglais peut être pris pour un Ecossais par un Américain, surtout s'il parle couramment l'anglais.

Attention si les médias commencent à raconter que l'assassin est écossais, je plains les touristes anglo-saxons ! D'autant plus que, moi je le sens français...

A propos, Dubois avait-il une moustache ? A vérifier. A vérifier aussi, avec nos experts armuriers s'il est possible d'intégrer une carabine 22 long rifle dans un caméscope, Sony ou autre.

Et cette histoire de message manuscrit sur le bulletin de loto... Il ne croyait pas beaucoup à la graphologie comme science. Pourtant le meurtrier donnait avec son écriture des indices... bizarre.

Et ce numéro 1 entouré de rouge... Evidemment le numéro 1 à Air Patair était Archambault ; les numéros 8, 17, 34, 39, 45 et 48 avaient-ils une importance hiérarchique ? un sens quelconque ?

La fatigue prit le dessus. Le Scouarec'h s'endormit dans son fauteuil.

Chapitre 12

Mardi matin, 9 heures. Hôtel Matignon. Cellule de crise dans le bureau du premier ministre qui a réuni le ministre de l'Intérieur, le ministre des Transports, le ministre de la Justice et le porte-parole du gouvernement.

- L'heure est grave; un assassin en liberté ridiculise la police et le gouvernement. Vous avez lu les journaux, entendu les radios et vu les journaux télévisés. J'imagine facilement les piques et calembours de mauvais goût de Rien à cirer, des Guignols et du Bébête Show aujourd'hui. En fait, ce n'est pas là que réside le problème. Il faut rassurer les Français, montrer que nous n'hésitons pas à prendre des mesures drastiques et le faire savoir. Monsieur le Ministre de l'Intérieur, que fait votre police ?

- Beaucoup et pas grand-chose. Enormément en termes de travail et d'implication, sans grand résultat pour le moment.

- Virer le directeur de la police criminelle ou confier l'affaire à un autre commissaire aurait-il un impact au niveau de l'opinion publique ?

- J'en doute, d'autant que leur compétence est reconnue et

appréciée. Une telle mesure pourrait même retarder la capture du criminel.

- Quelles mesures proposez-vous dans l'immédiat ?

- Contrôles d'identité renforcés dans tous les aéroports, protection rapprochée de tous les cadres d'Air Patair !

- Vous croyez à l'efficacité de ces mesures, compte tenu de la grève illimitée d'Air Patair ?

- Non, je considère l'impact sur l'opinion publique ! Le ministre des Transports prit la parole :

- Pensez-vous que ma démission pourrait être utile ?

- Nous y avons pensé. C'est une éventualité à envisager sérieusement. Pour le moment, j'y vois plus d'inconvénients que d'avantages. Du côté de la Justice y a-t-il une faille ?

- Il y a quatre victimes et pas un seul suspect ou plutôt quelques millions de suspects. Aussi bien pour le procureur que pour le juge, il est encore trop tôt pour envisager une avancée significative ; de plus, les crimes ont été commis dans trois départements différents, ce qui ne simplifie pas la tâche de la justice.

- Autrement dit, il est urgent d'attendre le prochain assassinat ?

Le premier ministre avait un humour propre à refroidir le plus hardi des ministres.

- Il va falloir remplacer Archambault. Dans les circonstances présentes, je ne pense pas qu'il y ait une foultitude de candidats. Que proposez-vous, monsieur le ministre des Transports ?

- Le directeur général, Monsieur Etchegaray, a accepté d'effectuer l'intérim dans un premier temps; la solution m'a semblé s'imposer d'elle-même.

- En effet. Monsieur le porte-parole du gouvernement, je vous prie de préparer un communiqué destiné à la presse et aux autres médias, de toute urgence, pour annoncer les mesures que nous venons d'esquisser. Veuillez venir me présenter ce communiqué avant midi. Messieurs, je vous remercie. Soyez prudents dans votre communication.

Mardi matin, 9 heures. Siège d'Air Patair à Orly.

La sinistrose est évidente.

- Les circonstances sont difficiles. Le ministre des Transports m'a demandé d'assurer la continuité. Les syndicats ayant déclaré une grève illimitée, il serait mal vu d'essayer d'assurer ne serait-ce qu'un service minimum, aujourd'hui, déclara monsieur Etchegaray. Les clients et l'opinion comprendront. C'est la survie d'Air Patair qui est en cause. Je vais recevoir les syndicats en début d'après-

midi et je vais leur proposer de transformer cette grève en une période de trois jours de deuil : un mouvement de solidarité et de deuil pendant ces trois jours ! qu'en pensez-vous ?

L'état-major était assommé.

- D'ici trois jours, la situation pourrait se décanter. Ou alors la psychose peut s'installer ! Qui sait ?

- Avec Monsieur Maréchal et Monsieur Krasnowiak, nous allons préparer la réunion avec les syndicats; si vous avez une idée, vos suggestions sont les bienvenues.

Serge Krasnowiak était le directeur de la Communication à Air Patair.

Mardi matin, 9 heures. Orly.

Une salle de réunion à Air Patair, à Orly. Assemblée générale informelle des syndicats d'Air Patair. L'atmosphère est houleuse.

- Pour la première fois, la grève est suivie à 100 %. Aucun vol ne sera assuré.

- Le mot de grève a été mal choisi !

- D'autant plus qu'on a attendu le meurtre du PDG pour faire grève !

- Camarades ! un peu de décence !

- On va pas se laisser trucider comme des agneaux !

Pierre Simonet, délégué du SNPAC (Syndicat National du Personnel de l'Aviation Commerciale) prit la parole : - Du calme... je vous signale que les trois premières victimes étaient membres du SNPAC et que si nous avons demandé une grève illimitée, c'est pour protéger nos membres.

- A quoi ça sert ?

- A montrer notre détermination et à placer les pouvoirs publics devant leurs responsabilités. Quatre membres du personnel d'Air Patair ont été victimes d'un assassinat. Parmi eux, trois syndicalistes. Il fallait réagir !

- Et que fait-on si la police ne trouve pas rapidement le coupable ?

- La grève est-elle le meilleur moyen? Notre image dans l'opinion est déjà au plus bas !

- Nous devons rencontrer la direction en début d'après-midi. Je propose que nous votions sur la motion suivante :

"Les syndicats d'Air Patair demandent aux pouvoirs publics de prendre toutes les mesures pour protéger le

personnel d'Air Patair, suite aux quatre meurtres perpétrés contre les membres de son personnel. La reprise du travail ne pourra intervenir que si des mesures concrètes sont prises d'urgence."

Après quelques discussions orageuses, la motion fut votée à main levée.

Mardi matin, 9 heures.

Quai du Point du jour, Boulogne-Billancourt, un bureau de la rédaction de TF1, l'atmosphère est électrique :

- On tient un sacré scoop ! J'ai réussi à obtenir d'une des secrétaires d'Air Patair une photocopie du bulletin envoyé à Archambault par la poste. L'écriture manuscrite est celle du premier ministre !

- C'est pas possible !

- C'est invraisemblable !

- D'accord, c'est une imitation de l'écriture du premier ministre, mais c'est bien fait et cela montre le culot de l'assassin. Nous avons simplement comparé avec des notes manuscrites qui se trouvaient aux archives et il n'y a pas de doute.

- Qu'est-ce qu'on fait de cette information ?

- On la passe en priorité au journal de treize heures. Vous passez un coup de fil à l'hôtel Matignon pour prévenir : d'ailleurs vous pouvez être certains que cela se saura tôt ou tard, avec ou sans nous. Donc il vaut mieux être les premiers à l'annoncer.

On va repasser la bande vidéo d'hier, et comme CNN nous a prêté la sienne, on a fait un montage avec les experts en balistique, avec graphiques et super ralentis où on voit la balle qui semble presque venir de la caméra. Evidemment, Yann, tu raconteras tes impressions. Tu ne crois pas que tu pourrais faire un portrait robot? T'as pas un petit détail supplémentaire à nous donner ?

- Tu sais, un gars plutôt grand avec une moustache, des verres fumés et une casquette de base-ball avec le logo de Sky Télévision, c'est pas évident! Si c'est lui le meurtrier, sa moustache était probablement postiche. Une chose qui est vraie, c'est que son caméscope avait une perche micro qui pouvait bien être une carabine à canon scié et le silencieux dissimulé dans la mousse qui enveloppe normalement le microphone. Et ni moi, ni John, on ne peut dire qu'on a entendu le coup de feu quand la balle est partie. Je dirais que c'est normal, avec la sono et les bruits habituels des flashes et des caméras.

- Il doit y avoir un communiqué de l'hôtel Matignon vers midi. Et puis il nous faut un portrait de Le Scouarec'h pour ce soir ou pour demain. On a suffisamment dans les

archives ou il faut mettre une équipe pour le pister ?

- Y a-t-il un moyen ou un autre de le faire venir sur le plateau? N'y a-t-il personne de la rédaction ou un ami capable de le faire venir ?

- J'en doute. Avec toute la pression qu'il est en train de subir sur cette affaire, il ne doit pas en avoir envie. Sans parler du temps.

- Il faut essayer d'avoir le procureur ou le juge... le procureur s'appelle Soufflot... le juge Raffy... qui s'en occupe ?

- Dès que vous avez le communiqué de Matignon, vous me l'apportez. Je vais essayer d'avoir le directeur de cabinet entre temps.

Mardi matin, 9 heures. Quai des Orfèvres, bureau de Le Scouarec'h. Ce n'était pas la première fois que le commissaire passait la nuit dans son bureau. Il avait donc une trousse de toilette dans le tiroir du bureau et quelques chemises propres dans son armoire. Il était frais comme un gardon.

Devant lui, l'équipe s'était élargie, et il avait fallu apporter des chaises supplémentaires du bureau voisin. Outre Prévost, Colin, Rousseau, Thomas et Brunet, il y avait trois nouvelles têtes.

- Messieurs, pardon, Madame et Messieurs, tout va très

vite. Depuis hier, ce qui était l'affaire Le Goff, puis Mercier, puis Houel est devenue la priorité des priorités. Notre équipe s'élargit. Deux inspecteurs, Madame Véronique Tissier et Monsieur Marc Leleu se joignent à notre équipe. Quant à Bernard Quinel, il n'est pas inspecteur, c'est Brunet qui est allé le soustraire au service informatique pour nous aider de ses lumières. Bienvenue donc à tous.

Le Scouarec'h les dévisagea un à un.

- Voyons d'abord les faits nouveaux. Premièrement le laboratoire a confirmé que les balles qui ont tué Le Goff et Archambault provenaient de la même arme. Et puis, Brunet, cette histoire d'écriture invraisemblable...

- Oui, le message sur le bulletin " Il va falloir faire des sacrifices " est manuscrit. Et c'est l'écriture du premier ministre !

La stupeur et l'incompréhension se lisaient sur le visage des inspecteurs.

- Oui, le laboratoire l'a analysé, cela ressemble à de l'écriture manuscrite, mais ce texte a été imprimé avec une imprimante laser; j'ai l'explication de cette contradiction apparente car j'ai un logiciel à la maison qui permet de transcrire sur l'ordinateur sa propre écriture. Donc ça ressemble à un texte écrit, alors qu'en réalité, il est imprimé. L'assassin, qui doit s'y connaître un peu en

informatique, a utilisé un scanner pour entrer dans son ordinateur l'écriture du premier ministre...

.- Pardon, Brunet, vous devriez préciser, car je crois que pour les inspecteurs, un scanner est un appareil de détection ou un appareil médical.

- C'est aussi un appareil que l'on branche sur l'ordinateur. Il restitue sur l'ordinateur l'image du document placé dans le scanner. Il lui a suffi de trouver une page manuscrite du premier ministre et de construire une police de caractères spéciale.

- Une police ?

- En typographie et en informatique, c'est un ensemble de caractères. Par exemple, avec une lettre de vous, je peux créer la police Le Scouarec'h qui ressemble comme deux gouttes d'eau à votre écriture.

- Merci Brunet. Le criminel n'est donc pas un analphabète. Et, en plus, il a du sang-froid et du culot.

Véronique Tissier intervint :

- Est-ce que nous sommes les seuls à le savoir ?

- J'en doute. Le document a circulé à Air Patair et Maréchal l'a montré à des journalistes. Et puis, avec un message pareil, bien des gens vont faire le lien. Le

problème n'est pas là. Comme pour le loto, le meurtrier lance de fausses pistes. Voici les nouveaux développements et les faits avérés concernant les différentes pistes que nous suivons :

D'abord on a retrouvé une 205 grise près de Marseille, dans un bois. Les plaques d'immatriculation avaient été enlevées pour retarder l'identification. D'après le commissaire Lamy de Nice, comme c'était une voiture de location, il y avait pléthore d'empreintes digitales et notre assassin était du genre à porter des gants.

Deuxièmement : le coupable présumé. Sky Télévision n'avait envoyé personne à la conférence de presse, donc on peut supposer que l'assassin est le pseudo-cameraman décrit par les gens de TF1 et de CNN, plutôt grand, une moustache. Ce qui ne veut pas dire grand-chose. Age présumé 35-45 ans, pour être sûr de ne pas se planter, disons 30-50 ans.

- On pourrait essayer de faire un portrait robot ?

- C'est prévu, quoique je doute des résultats. Ce n'est pas pour rien qu'il portait des lunettes de soleil, une casquette et probablement une fausse moustache. J'en viens au troisième point.

Troisièmement : les employés virés : comme ils sont tous identifiés, leur emploi du temps est passé au peigne fin. A

moins d'une entente entre deux ou trois d'entre eux, la piste est sans issue. Aucun d'entre eux n'a pu commettre tous les crimes et s'il y avait des doutes pour quatre d'entre eux, l'assassinat d'Archambault les met hors de cause. Dans tous les cas si l'un d'eux a pu tremper dans un des assassinats, nous le saurons dans les heures qui viennent.

Quatrièmement : la piste d'un proche d'une victime de l'accident de 1992. Parmi les parents proches, les enquêtes des dernières vingt-quatre heures ont conduit à une impasse totale. Restent les parents éloignés ou un ami d'une victime. Je n'y crois guère mais les enquêtes continuent.

Cinquième remarque : Le Goff, Mercier, Houel, Archambault ont comme point commun d'appartenir à Air Patair. En dehors de cela, ils n'ont pas beaucoup de points communs, d'amis communs, d'ennemis supposés communs.

Prévost se lança :

- Qu'est-ce qui prouve que ce n'est pas un employé actuel d'Air Patair ?

- Rien, mais rien ne prouve le contraire non plus; et si c'est un employé d'Air Patair, cela nous fait dix mille suspects! A quoi ou à qui penses-tu ?

- Je ne sais pas, un employé aigri, par exemple.

- C'est dans le domaine du possible, et pourtant le degré de préméditation et le nombre de meurtres me semble exclure cette possibilité. Je ne vois pas un employé aigri ni même un employé viré en arriver à une telle solution; tuer le PDG ou un cadre contre lequel il a une dent, d'accord, mais pourquoi les autres? C'est une hypothèse qu'il ne faut pas exclure ; pour le moment, je ne dirais pas que c'est une piste valable, juste une des possibilités.

- Et le loto ?

- Ah, la piste du bulletin de loto. Je crois que c'est à la fois une fausse piste et une piste qui nous conduira à l'assassin. Que savons-nous de ce bulletin de loto ?

- C'est toujours le même...

- C'est toujours les mêmes numéros...

- Les numéros du tirage du 8 juin...

- Et le 8 juin, il y avait grève à Air Patair...

- Il y a eu deux gagnants...

- Tout le monde est d'accord ?

Ils se regardèrent, cherchant le piège.

- C'est vrai pour les trois premiers. Le bulletin était avec le cadavre. Pour le dernier, il arrive par la poste, il y a un message manuscrit et en plus il y a un petit détail significatif...

Brunet se précipita sur la photocopie du bulletin qu'il avait dans son dossier :

- Je ne vois pas...

- Peut-être qu'à la photocopie, c'est moins visible... montre-moi... Oui, c'est moins visible que sur l'original, mais on le voit quand même : le chiffre 1 a été entouré d'un trait de stylo... rouge sur l'original, c'est gris clair sur ta photocopie.

- C'est vrai, et alors ?

- Donc l'assassin se permet de mettre un message manuscrit qui va titiller les médias et de donner une indication. Le numéro 1, c'est évidemment le PDG d'Air Patair... et il est certainement en tête de liste dans beaucoup de fichiers du personnel d'Air Patair. Donc, je veux qu'on trouve les fichiers ou les extraits de fichiers où Archambault est en 1 (facile), avec en plus, soit Le Goff, soit Mercier, soit Houel dans la position 8, 17, 34, 39, 45, ou 48... vous me comprenez, Brunet et Quinel ?

- Certainement, commissaire, c'est évident !

- Non, ce n'est qu'une piste comme une autre, la piste informatique... et si ça nous permet de coincer l'assassin, il faut fouiller dans ce sens. Je peux vous faire confiance, Brunet ?

- Bien sûr, commissaire !

- Ce n'est qu'une piste à envisager et il ne faut pas pour autant négliger les autres pistes dont j'ai parlé et les pistes inconnues...

- Les pistes inconnues ?

- Les pistes à découvrir, terra incognita...

Le silence se fit pendant que le commissaire regardait le plafond...

- La psychanalyse par exemple... passons plutôt aux choses concrètes. Les médias vont nous harceler.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- Vous êtes gentils, aimables, et s'ils veulent des informations, vous les envoyez au service de presse. Qui va chercher un café pour tout le monde ?

Colin se dévoua. Trois cafés noirs sans sucre, deux cafés au lait sucrés, un café noir sucré et deux cocos.

Après la pause, Le Scouarec'h reprit la parole :

- Programme pour la journée : Brunet et Quinel s'amuse avec les ordinateurs, Prévost met au courant Madame Tissier et Leleu tout en suivant la piste des employés virés, Colin et Rousseau vérifient et collationnent les témoignages des personnes présentes hier matin à la conférence de presse, Thomas s'occupe des témoignages relatifs à l'accident de 1992, et vous avez tous le devoir de regarder les nouvelles à la télévision. Si vous avez besoin d'aide et de personnel pour vous assister, venez me voir. Questions ?

- On se revoit quand ?

- Ce soir cinq heures. D'ici là, j'aurai vu le grand patron, les médias auront mis leur grain de sel, les autorités auront pris des mesures aussi médiatiques qu'inutiles. OK ?

La séance était finie.

Mardi matin, 11 heures. Hôtel Matignon

Bureau du Directeur de Cabinet du Premier Ministre.

- Allô, Monsieur le Ministre des Transports, cher ami, voici le texte du communiqué qui va être publié à midi; pour la partie qui vous concerne, je vous la lis : " Le premier Ministre a accepté la démission du Ministre de l'Équipement, des Transports et du Tourisme pour des

raisons personnelles. Le Premier Ministre l'a remercié pour son travail incessant et l'avancée indéniable des dossiers qui lui avaient été confiés. "

- J'aimerais bien qu'on m'explique, il y a à peine deux heures, le Premier Ministre a refusé ma démission !

- Je sais, le Premier Ministre est désolé, mais la situation est critique. Je vous envoie par télécopie le texte de votre lettre de démission que vous me ferez parvenir par courrier ministériel.

Le directeur de cabinet raccrocha.

- Les salauds !

Mardi matin, 11 heures.

Bureau du directeur de la Police Judiciaire, Quai des Orfèvres.

- Jean, on est dans la merde la plus totale !

- N'exagérons pas ! Vous avez vécu des moments encore plus critiques et plus éprouvants.

- Je n'en suis pas certain. Matignon, l'Intérieur toutes les cinq minutes et maintenant l'Elysée qui s'en mêle...

- L'Elysée ?

- Si Matignon est dans la mouise, tu peux être certain que l'Élysée se délecte et cherche à enfoncer le Premier Ministre.

- Je vois...

- Tu ne vois pas grand-chose! Ils sont en train de virer le ministre des Transports, comme s'il y était pour quelque chose. Moi, je suis plus difficile à virer, vu que je les tiens par la barbichette. Par contre, toi, tu es le prochain dans le collimateur : "S'il n'y a pas de résultat, vous devriez confier l'enquête à un autre commissaire... "qu'ils me disent", d'ailleurs Le Scouarec'h, il ne serait pas un peu mouillé à gauche?... ", ils me font rigoler... enfin, pas tellement. Honnêtement, où en es-tu ?

- Pas beaucoup plus avancé qu'hier et peut-être moins que demain... on dirait du Rosemonde Gérard...

Le Scouarec'h regarda son patron dans les yeux :

- Cet assassin, il est vraiment machiavélique -- MA-CHIA-VE-LIQUE! Vous voyez ce que je veux dire ?

- Oui, Nicolas.

Le Scouarec'h mit quelques secondes à comprendre la réplique.

- De toute façon, je m'en fous d'être viré et je souhaite bien du plaisir à mon remplaçant...

- Tu n'es pas encore dessaisi du dossier mais il faut que tu me donnes des billes pour te défendre...

- Je n'ai qu'une seule bille, je connais le dossier depuis le début et je commence à sentir l'assassin... Enfin, vous avez lu tous mes rapports ?

- Que vaut une impression ou un rapport pour un Premier Ministre ?

- Je perds mon temps. Il a fallu vingt ans pour attraper Carlos et vous voulez que je trouve cet assassin en trois jours ?

- Pas moi ! Les princes qui nous gouvernent !

- OK ! Qui va me remplacer ?

- Tout de suite les grands mots ! Ton remplaçant me sera imposé. - D'après vous, il me reste combien de temps ?

- Trois-quatre jours. Au plus. - Salut.

Mardi matin, 11 heures, Maison de la Radio

Une émission sur France Inter en direct du studio Charles Trenet. Petite ritournelle allègre, Laurent Ruquier et sa fine

équipe s'en donnent à coeur joie ; c'est :

RIEN A CIRER

Quatrième victime à Air Patair. Cette fois c'est le PDG qui a été tué par balle. Qu'en pensez-vous, Monsieur le Premier Ministre?

- Il va falloir faire des sacrifices... (rires... évidemment !)

Le plus drôle, façon de parler, c'est qu'un bulletin de loto avec ce message a été reçu lundi matin par Air Patair. Qu'en ditesvous, Monsieur Chirac ?

- Je voudrais dire à mon ami de trente ans qu'il pousse un peu loin la notion de sacrifice. S'il continue à tirer sur tout ce qui bouge, il n'y aura bientôt plus d'électeurs... et je tiens à lui signaler que je ne fais pas partie du personnel d'Air Patair. (rires à gogo...)

- C'est un point de vue, Monsieur Chirac. Qu'allez-vous faire, Monsieur Pasqua ?

- Nous allons assassiner les assassins... euh, terroriser les terroristes... nous allons contrôler tous les voyageurs, tous les avions devront montrer patte blanche... enfin la police fera son devoir !

- Bien sûr. Les syndicats d'Air Patair ont annoncé une grève illimitée, qu'en pensez-vous, Monsieur Krasuki ?

- Eh bé... Qu'est-ce qui se passe? Y se passe que les travailleurs, on leur tire dessus comme des lapins et y z'aiment pas ça les travailleurs... et les travailleurs d'Air Patair, y transportent dix cent mille millions de voyageurs, je veux dire dix milliards de millions, enfin, ça fait beaucoup de voyageurs.

Les oreilles attentives des ministères et du Quai des Orfèvres ont dû apprécier.

Chapitre 13

Dix-neuf heures, ce même mardi, Boulevard Auguste Blanqui, à deux pas de la Porte d'Italie. Premier étage. Les bureaux du SNPAC, Syndicat National du Personnel de l'Aviation Commerciale.

Dans le bureau de Pierre Simonet, cinq personnes. Pierre Simonet au téléphone : -" Je sais bien que la grève ne va pas résoudre tous les problèmes. Mais il fallait marquer le coup. D'ailleurs, cet après-midi, nous avons accepté de transformer cette grève illimitée en mouvement de trois jours en mémoire des victimes. Tu sais, ils sont aussi emmerdés que nous à la direction d'Air Patair. Et d'accord, légalement, on a tort ; il n'y a pas eu de préavis. Vu les circonstances, c'est un cas de force majeure..."

Pierre Simonet avait 49 ans ; le visage avenant, l'accueil sympa. Il avait débuté comme steward dans une petite compagnie du Sud-Ouest; il était entré par la petite porte à Air Patair et était devenu un des responsables du service réclamations à Orly. Ce boulot n'était pas une sinécure, surtout pour un syndicaliste militant comme lui. Ce travail le mettait en contact des clients mécontents et lui permettait de tempérer les ardeurs des employés insatisfaits :

- "Après tout, s'il n'y avait pas les clients, on serait tous au chômage! "

En raccrochant le téléphone, il s'adressa aux personnes présentes :

- Encore un journaliste qui trouve que la grève d'Air Patair est une ineptie !

- C'est la première fois qu'une grève est suivie à 100 %. C'est malheureux. Façon de parler. Si on avait fait grève à partir de samedi, cela voulait dire quelque chose. Aujourd'hui, on a l'air de faire grève parce que Archambault a été tué ! Un comble !

- Tu dis des conneries !

- Non, je suis réaliste. Trois employés, trois camarades se font flinguer... Ça fait un peu de bruit. Notre PDG se fait flinguer, alors tout le monde s'affole et c'est l'hystérie dans les médias. J'ai rien contre Archambault, enfin j'avais rien contre lui, c'est le système qui m'écoeure.

Un silence. Simonet reprit la parole :

- D'après la police, c'est la même arme qui a tué Le Goff et Archambault. Enfin les services balistiques sont certains que les deux balles viennent de la même arme.

- Et alors ?

- Alors je me suis posé les mêmes questions que vous, les mêmes questions que la plupart des gens. Quel est l'objectif de l'assassin ? Il en veut à Air Patair pour une raison ou pour une autre ; il veut ruiner Air Patair, par exemple. Notre grève, toute cessation d'activité ne peut que lui faire plaisir. Et j'avoue que j'ai changé d'avis : je suis partisan de cesser le mouvement, de reprendre le travail à 100 % pour montrer que nous ne nous laisserons pas intimider.

- Tu rigoles ?

- Non, je suis sérieux. Pour plusieurs raisons. Notre image dans le public est au plus bas. Une interruption de service n'arrangera pas les finances d'Air Patair. Et surtout je ne vois pas du tout ce que nous avons à y gagner.

- Et si un de tes camarades se fait tuer demain ? - Et si dix mille camarades sont au chômage demain? Crois-tu que la grève empêchera l'assassin de frapper? Il a tué Le Goff chez lui, il a tué Archambault devant cent personnes, si tu trouves un moyen de le neutraliser avant qu'il frappe à nouveau, tu le dis! S'il frappe pendant qu'on fait grève, on aura l'air de quoi ?

- Si on arrête la grève, cela ressemblera à une reculade.

- Reculade, reculade, c'est vite dit. Dis-moi, quel est l'objectif de ce mouvement de grève? C'est pas le patronat

ou le gouvernement qui va satisfaire ce genre de revendication, il n'y peut rien.

- D'accord, ce n'est pas une grève, c'est un mouvement de solidarité et de compassion pour les familles des victimes et de réprobation contre les assassinats.

- Alors, il faut trouver un moyen différent de manifester et de lutter, éviter la confusion des genres : je propose une assemblée générale des délégués du personnel et des délégués syndicaux demain matin à Orly. Comme on est en grève, qu'elle est suivie à 100 %, ça ne devrait pas être trop difficile de rassembler la plupart d'entre eux. Etes-vous d'accord ?

- Pas d'objection pour moi.

- Pourquoi pas ?

Les trois autres délégués acquiescèrent en ronchonnant.

- Tu t'en occupes, Michel? Je dois recevoir vers huit heures trente, deux journalistes de Libération, dont un ancien copain. Je vais essayer de faire comprendre notre point de vue.

Pierre Simonet reprit son téléphone.

- Allô, Louis, tu vas bien ?

- Pas mal. Alors, comment cela se passe, cette grève ? J'ai cru entendre qu'elle était suivie à 100 %. C'est bon signe.

- Justement, on vient d'avoir une réunion du bureau et on est d'avis de cesser la grève. Enfin, je suis partisan d'un arrêt de la grève, j'ai réussi à convaincre les collègues et on se réunit demain à Orly.

- Je ne comprends pas très bien. Vous faites une grève illimitée, puis vous changez, ça devient trois jours de grève, puis vous reprenez le travail. Y a quelque chose qui cloche. Tu dois avoir de bonnes raisons.

- J'ai un argument central : le gouvernement ou un patron, tu peux le faire plier avec une bonne grève bien motivée. Je doute que l'assassin soit arrêté par un tel mouvement : si toutes les victimes avaient été tuées sur leur lieu de travail, je dis pas ! Donc ce n'est pas la grève qui arrêtera l'assassin.

- L'objectif de la grève est de montrer notre solidarité et de pousser le gouvernement à prendre des mesures et la police à se dépêcher de trouver l'assassin.

- D'accord, d'accord. Peux-tu me dire dans ce cas quelle sera notre réaction si l'un de nous est tué aujourd'hui ou demain ? On démissionne tous d'Air Patair ?

- Ton point de vue est valable... attends que je réfléchisse...

- A mon avis, il faut résister. Pas la peine de te faire un dessin sur notre image dans l'opinion publique. Les humoristes et satiristes de tout poil ne nous ratent jamais. Moi je dis que quand on est attaqué, il faut se battre. Et quand il s'agit d'assassinats, nous devrions montrer notre force autrement qu'avec une grève, dire que nous nous battons pour la survie d'Air Patair, tout en demandant que le gouvernement et la police fassent leur travail. Atout non négligeable, cette attitude combattante pourra améliorer notre image qui en aurait bien besoin.

Pierre Simonet salua de la main ses collègues qui quittaient un à un les locaux du SNPAC.

- C'est cela à demain matin... non, je ne te parle pas à toi, Louis, je fais mes civilités. Alors que penses-tu de mon argumentation ?

- C'est vrai qu'il y a des éléments convaincants... dans tous les cas, si vous vous réunissez demain à Orly, il va y avoir discussion. Je vais y réfléchir et si j'ai des idées ou des conclusions valables, je te rappelle à ton bureau d'Orly demain dans la matinée vers les 8 h 30. D'accord ?

- Pas de problème. Je vais quand même téléphoner au nouveau directeur, tu le connais, c'est Etchegaray, pour l'informer de la situation. Si jamais on décide de reprendre le boulot, il faut qu'il soit prévenu, afin de remettre la

machine en marche le plus tôt possible si la reprise du travail se concrétise.

- Et à part cela, pas trop fatigué avec tous ces problèmes ?

- J'ai certainement besoin de sommeil. Je ne sais pas si aujourd'hui je vais pouvoir récupérer car j'ai deux journalistes de Libération qui viennent dans une demi-heure et je ne sais pas jusqu'à quelle heure cela nous mènera...

- Je les connais ?

- Au moins un, Marc Kassel, tu te rappelles, il a été président de l'UNEF dans les années 1965-1966, avant 68 en tout cas, c'est un bon copain; l'autre, je ne crois pas que je le connais, un certain Jean Dupuis...

- De toute façon, ils ne peuvent pas faire paraître leur interview demain... ils pourront réagir en fonction de ce qui sera décidé demain.

- C'est exactement ce que j'avais pensé. - Bon, je te laisse, merci d'avoir appelé et à demain.

- A demain.

Au moment où il raccrochait le combiné, la secrétaire entra dans le bureau :

- Monsieur Simonet, il ne reste plus que vous... n'oubliez

pas d'éteindre les lumières et de fermer la porte en partant.
On vous voit demain ?

- Peut-être en fin de soirée, je vous le dirai par téléphone vers les deux-trois heures... Bonne soirée à vous, Jacqueline.

- Je ne sais pas si vous allez avoir une bonne soirée...

- On verra bien, vous savez les journalistes peuvent être des compagnons charmants et gais.

Et Simonet se retrouva seul. Son esprit vagabonda. 1964, il avait adhéré à l'UNEF, Union Nationale des Etudiants de France... à l'époque c'était pratiquement le seul syndicat étudiant, même les fachos de la Fac de Droit faisaient partie de l'UNEF. Il était devenu militant et sa première année en Fac de Lettres, il l'avait passée beaucoup plus en réunions enfumées et passionnées que dans les amphithéâtres mornes de la faculté, mornes à part deux ou trois exceptions. L'inconvénient, c'est que les cours sur Stendhal, la littérature du XV^{ème} siècle et l'influence de Plaute sur Jean de la Fontaine étaient bondés et qu'il fallait arriver de bonne heure pour avoir une bonne place et de plus l'un des sujets n'avait rien à voir avec son examen. Un syndicat étudiant... quel potentiel de contradictions ! A peu près comme un syndicat de chômeurs aujourd'hui. Pour exister un syndicat a besoin de durer. Quoi de plus éphémère qu'un étudiant qui sait qu'il ne sera plus étudiant,

qu'un chômeur qui espère qu'il ne sera plus chômeur... C'était donc à l'UNEF qu'il avait connu Marc Kassel; celui-ci présidait alors la Fédération des Lettres qui faisait et défaisait les dirigeants de l'UNEF. Il se rappelait ces assemblées générales qui duraient parfois trois jours et trois nuits où les alliances entre les différentes factions se nouaient et se dénouaient dix fois dans la même journée, les fédérations de province ne possédant pas l'habileté manœuvrière des fédérations parisiennes, elles-mêmes partagées entre les courants trotskistes, communistes et socialistes. Pierre Simonet était plutôt trotskiste, Marc Kassel était aussi président de l'UEC, Union des Etudiants Communistes et ils avaient sympathisé. Leurs chemins s'étaient croisés plusieurs fois depuis et ils se voyaient assez régulièrement. Pierre Simonet avait attrapé le virus de l'aviation en faisant son service de coopération au Cambodge, Marc Kassel avait atterri à Libération dans les années 70 et il était devenu grand reporter, ce qui signifiait des voyages incessants sur toute la planète. Ils s'étaient donc vus de nombreuses fois alors que Pierre Simonet était steward sur la Pan Am, une compagnie internationale qui a fait faillite depuis. Son esprit était retourné au Cambodge quand il fut interrompu par la sonnerie de la porte d'entrée.

- Ah, les voilà enfin...

En ouvrant la porte, il ne vit qu'un seul homme qu'il ne connaissait pas.

- Jean Dupuis, de Libé, désolé, votre ami Marc n'a pas pu venir, il a été envoyé d'urgence à Cuba... vous connaissez les aléas du métier !

- Oui, Marc m'en a déjà parlé... entrez donc.

Bon, il était un peu déçu de ne pas voir son ami Marc, mais il fit contre mauvaise fortune bon coeur; après tout, l'objectif était de pouvoir exprimer la position des employés d'Air Patair et qu'elle soit publiée dans Libération, sans être trop déformée.

- Cela fait longtemps que vous êtes à Libé? Je ne me souviens pas que Marc m'ait parlé de vous ?

- Cela fait deux ans que je suis à Libé et je ne suis pas dans le même service que Marc. Moi je travaille à la rubrique société, alors que Marc, c'est une vedette. Il devait m'accompagner parce qu'il vous connaît bien.

- Je vois. Comment voulez-vous que nous procédions ?

- J'ai noté quelques questions. Si vous voulez, je vous les pose toutes d'un coup et puis on les reprend une à une.

* 1 -- Quelle est l'atmosphère actuelle à Air Patair ?

* 2 — Avez-vous une idée de la personnalité de l'assassin ?

* 3 — Pourquoi faites-vous grève et croyez-vous qu'elle ait

une efficacité quelconque ?

* 4 — Qu'attendez-vous du gouvernement ?

* 5 — Quelle sera la réaction des syndicats si les assassinats continuent ?

Je crois que cela couvre l'éventail des problèmes, n'est-ce pas ?

- Probablement.

Pierre Simonet regarda par la fenêtre les lumières de la ville, tritura son stylo à bille, rangea quelques papiers sur son bureau, regarda Jean Dupuis et se lança dans un long monologue.

Jean Dupuis prenait des notes, interrompant deux ou trois fois Pierre Simonet. A la fin, Simonet demanda :

- Qu'est-ce que vous en pensez? Avez-vous là matière à un article qui se tient ?

- Une question : vous dites que l'assassin est un fou psychopathe. Ne pensez-vous pas qu'il a simplement voulu se venger d'une de vos grèves stupides? Après tout, vous êtes aussi coupable de la mort de Dominique, Monsieur Simonet.

En disant cela, le soi-disant Dupuis avait mis la main dans le sac qu'il tenait sur ses genoux; il en sortit un pistolet et tira; Pierre Simonet atteint en plein coeur s'effondra sur le

bureau

Dupuis prit alors un bulletin de loto dans son sac, souleva la main gauche de Simonet qui reposait sur le bureau et glissa le bulletin en dessous. Il jeta un coup d'oeil à la mise en scène, rassembla soigneusement ses affaires en murmurant :

- Responsable et coupable !

Puis il éteignit les lumières à l'intérieur du bureau et dans le couloir, prit la clé de la porte d'entrée qui était à l'intérieur et sortit en fermant la porte à clé. Il ne rencontra âme qui vive en descendant le grand escalier qui menait au rez-de-chaussée. Il était près de vingt-deux heures trente.

Chapitre 14

Mercredi matin, bureau de Le Scouarec'h, neuf heures. - Et alors, quoi de neuf de votre côté ?

- Pas grand-chose, répondit Colin, la routine. Plein de renseignements, 99 % n'ont rien à voir avec notre affaire, les 1 % restant, on les suit de près.

- La piste de l'accident de 1992 se rétrécit. Parmi les parents directs, nous sommes certains qu'aucun n'est impliqué de près ou de loin. Il nous reste les cousins et les amis, aussi éloignés que la motivation.

- Nous, on croise tous les fichiers informatiques possibles et imaginables. On travaille avec le service informatique de la P.J., Monsieur Fleury d'Air Patair nous a présenté un des spécialistes de son service qui nous aide beaucoup et nous a mis en contact avec un conseil expert en informatique qui a travaillé pour Air Patair pendant l'été. Il est basé à Montpellier, et je crois qu'il en connaît un rayon. C'est même lui qui nous a fait remarquer que les quatre victimes étaient nées un 27 juillet.

Le Scouarec'h blêmit, il se souvint d'une remarque de Julie, "on avait le même anniversaire"

- Vous êtes sûr, Brunet ?

- Absolument certain, commissaire.

- Alors, vous êtes un imbécile !

Le Scouarec'h prit son téléphone :

- Allô, Fleury? ici Le Scouarec'h à l'appareil, je viens d'apprendre une chose invraisemblable, les quatre victimes étaient nées un 27 juillet...

- Et alors, moi aussi je suis né un 27 juillet !

- Merde! et excusez-moi. Il me faut la liste de tous les employés d'Air Patair nés un 27 juillet, et dans les cinq minutes! Vous arrêtez tous vos autres traitements informatiques bidons et vous m'envoyez cette liste par télécopie fissa. Et méfiez-vous, vous êtes sur la liste des victimes potentielles...

- Voyons, commissaire...

- Il n'y a rien à voir, pas à discuter, tous les employés d'Air Patair nés un 27 juillet sont menacés. Je vous en supplie, envoyez-moi cette liste d'urgence! Et nous vous envoyons une protection tout de suite. Je peux avoir cette liste dans combien de temps ?

- Dans les cinq minutes. Rappelez-moi votre numéro de télécopie.

- Je vous donne mon numéro de télécopie perso...

- Dites-moi, Brunet, cet expert informatique qui vous a trouvé cet anniversaire évident, vous pouvez le contacter rapidement ?

- Il doit venir au Quai ce matin... vous voulez le voir ?

- Evidemment! Un gars qui nous trouve une piste évidente que vous n'avez pas trouvée pendant quatre jours, il doit pas être trop con. Le Scouarec'h s'enfonça dans son fauteuil et regarda toute son équipe; il était furieux contre lui-même, et il voulait aussi marquer le coup :

- Bon, les quatre victimes sont nées un 27 juillet, et il n'y a personne dans votre équipe qui a été capable de trouver cet élément fondamental! D'accord, j'aurais pu le trouver avant vous, d'accord, Brunet aurait pu s'attribuer la découverte. Mais voilà, c'est un étranger à la maison qui nous met sur la voie! Il va falloir se secouer! Dès que Fleury nous aura fait parvenir la liste des victimes potentielles, il va falloir réagir un max !

Le Scouarec'h eut une intuition :

- Dites-moi, Quinel, combien pourrait-il y avoir de gens nés un 27 juillet à Air Patair ?

- A vue de nez, commissaire, entre quarante et quatre-vingts personnes, vu qu'il y a plus de dix mille employés à Air Patair...

- Donc il va falloir qu'on protège une centaine de personnes. Très compliqué, mais faisable.

Le Scouarec'h fut interrompu par le bip-bip du télécopieur. Il se jeta sur la feuille qui arrivait. Il y avait cinquante-trois noms sur la liste, dont Archambault, Houel, Le Goff et Mercier. Il y avait aussi Julie Rivaud et Gabriel Fleury.

- Zut de zut! je ne sais pas ce que cela veut dire mais cela veut dire quelque chose.

Il appela le directeur de la P.J. sur une ligne prioritaire et le mit au courant :

- Apparemment, l'assassin en veut particulièrement aux employés d'Air Patair nés un 27 juillet. Il faut que nous protégions les cinquante-trois, pardon, les quarante-neuf personnes qui restent sur la liste ; vous me donnez carte blanche ?

- Bien sûr. Vous avez tous les moyens disponibles et imaginables à votre disposition. Passez me voir dès que vous aurez un moment...

- Merci.

Au moment où il raccrocha, Prévost était sur une autre ligne :

- Commissaire, c'est le commissariat du treizième arrondissement, ils auraient trouvé une victime dans les bureaux du SNPAC, boulevard Auguste Blanqui...

- Comment s'appelle-t-il ? Si jamais ils le savent...

- Pierre Simonet.

Le Scouarec'h regarda la liste qu'il avait à la main. Pierre Simonet était né un 27 juillet et figurait dans sa liste.

- Merde. Quel genre de mort ?

- Une balle en plein coeur.

- Bon. Pas de panique. Prévost et Rousseau, vous y allez tout de suite. Brunet, tu rappelles Fleury à Air Patair pour avoir les adresses et les téléphones de toutes les personnes de cette liste. Non, appelle Fleury et passe le moi dès que tu l'as.

Il appela Julie sur sa ligne directe, et poussa un ouf de soulagement quand elle répondit.

- Oui, Jean, qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est difficile à t'expliquer, je crois que tu es sur la liste de l'assassin car, apparemment, il en veut à ceux qui sont nés un 27 juillet... je sais que ça peut paraître complètement con, mais c'est comme ça. Alors, tu ne bouges pas de ton appartement, tu ne passes pas devant les fenêtres et tu n'ouvres à personne sauf aux deux inspecteurs qui vont venir te chercher.

Brunet lui fit signe.

- Tu comprends, s'il y a une seule personne, tu n'ouvres pas ! Seulement s'il y a deux inspecteurs, enfin, un inspecteur et une inspectrice. A tout de suite. Love.

Il prit le téléphone que lui tendait Brunet et écrivit une adresse sur un papier qu'il tendit à Brunet

- Tu vas me chercher Julie Rivaud avec Tissier. Avec une voiture banalisée. Puis il reprit le combiné :

- Allô, Monsieur Fleury? Je suis content que vous soyez toujours vivant. Non, ce n'est pas un trait d'esprit... Pierre Simonet, un des employés d'Air Patair, secrétaire du SNPAC était né un 27 juillet et il est mort hier soir. Oui. D'une balle en plein coeur. Alors il me faut les adresses et les numéros de téléphone de toutes les personnes de la liste que vous venez de m'envoyer. Oui, y compris votre adresse et votre numéro de téléphone. A partir de maintenant, vous aurez deux gardes du corps et votre

maison va être protégée. Oui, je ne sais pas pourquoi il en veut à ceux qui sont nés un 27 juillet, mais je sais que toutes les victimes étaient nées un 27 juillet. Je sais, Monsieur Fleury, ce n'est pas toujours agréable d'avoir des policiers sur le dos, mais il n'y a pas à discuter. Il me faut ces adresses et ces téléphones pour avant-hier. Je reste à côté de mon télécopieur et je vous rappelle dès que possible.

Il y avait maintenant une douzaine d'inspecteurs dans le bureau de Le Scouarec'h, qui éleva la voix :

- Du calme, messieurs-dames, nous n'en sommes pas encore à attraper l'assassin, seulement à essayer de protéger les futures victimes potentielles. Bon, Colin, dès que le fax avec les adresses et numéros de téléphone arrive, vous vous répartissez les noms et vous appelez les commissariats les plus proches des domiciles de ces gens. Je veux une protection vingt-quatre heures sur vingtquatre de ces gens et de leur domicile. Je veux que si quelqu'un pète à moins de cinq cents mètres de ce domicile, il soit arrêté. On s'excusera après. Compris ?

- Et qu'est-ce qu'on fait si l'un d'entre eux ne veut pas être protégé ou renâcle ?

- Vous leur montrez les photos des victimes, vous leur dites qu'eux aussi étaient nés un 27 juillet et qu'on ne sait pas pourquoi ils sont morts et que s'ils sont assez cons pour

vouloir mourir idiots, qu'ils vous signent un papier en 4732 exemplaires numérotés. Autre question idiote ?

Personne n'osa répliquer.

- Bon, je suis là dans cinq minutes. Je vais voir le Patron.

Lequel Patron, directeur de la police criminelle, avait le sourire des grands jours quand Le Scouarec'h entra dans son bureau.

- Mon cher Jean, je viens d'avoir le Ministre de l'Intérieur et il tient à te féliciter.

- Pas si vite, on n'a pas encore pris l'assassin et il y a eu une victime hier soir. C'est un peu tôt pour les félicitations. Et puis quand vous commencez à me tutoyer, ça sent le roussi...

- Cela a failli sentir le roussi, mon cher Jean, si tu n'avais pas trouvé cet indice qui change tout, je dois t'avouer que j'aurais dû te faire coiffer par le commissaire Troussard, de l'antigang...

- Et vous croyez que j'aurais pu supporter ce con ?

- Je t'ai déjà dit qu'il aurait été imposé par les autorités supérieures... Enfin, passons. D'ici peu de temps, grâce aux médias, tous ceux qui sont nés un 27 juillet vont avoir un frisson dans le dos... ne parlons pas des gens d'Air

Patair... je t'ai rajouté huit inspecteurs; bientôt toute la P.J. sera à ton service... bon, trouve-moi l'assassin et tu auras la légion d'honneur que tu ne veux pas et tu pourras dire merde à Troussard, ce qui te plairait beaucoup plus que la légion d'honneur. A plus tard.

- Merci, patron, pour les encouragements. Vraiment.

De retour dans son bureau, Le Scouarec'h trouva Brunet, Tissier, Julie et un inconnu, que Brunet lui présenta :

- Jean-Christophe Lartigue, l'expert en informatique dont je vous ai parlé tout à l'heure...

- Enchanté. Merci pour le coup de pouce que vous avez donné à Brunet. Une minute, s'il vous plaît.

Le Scouarec'h prit Julie par le bras et se dirigea avec Brunet vers le bureau des inspecteurs.

- Julie Rivaud, hôtesse à Air Patair et victime potentielle, et en plus elle m'est très chère... compris? Alors, Brunet, tu me trouves une autre voiture banalisée avec deux inspecteurs qui vont emmener Julie chez mon copain Le Flohic. Je lui passerai un coup de fil entre temps. L'assassin, s'il en veut à Julie a étudié son cas; il connaît donc ses parents et amis, mais il ne connaît pas Le Flohic. as tes coordonnées... trouve une histoire bidon ! Je t'appelle ce soir ou cette nuit, promis.

Le Scouarec'h revint dans son bureau avec Brunet.

- Vous avez travaillé pour Air Patair cet été, Monsieur Lartigue ?

- Oui, les grandes sociétés font souvent appel à mes services pendant les vacances pour donner un coup de main ou faire un audit de leur service informatique.

Lartigue ne pouvait pas cacher ses origines du Sud-Ouest, son accent amadoua le commissaire :

- Vous êtes originaire de Montpellier ?

- Non, mes parents étaient de la région de Marmande, ils étaient maraîchers...

- La fameuse tomate de Marmande...

- Je vois que vous êtes un connaisseur...

- Dites-moi, comment avez-vous découvert cette histoire de date anniversaire ?

- J'ai trouvé parce que je n'ai pas cherché...

- Tiens donc ? !!

- Je veux dire que vous, les policiers, vous cherchez quelque chose. Vous vous posez des questions, quel est le

pourquoi du comment. La date de naissance des victimes n'avait pas d'importance pour vous. Pour moi non plus, d'ailleurs ; l'ordinateur l'a trouvé sans chercher, parce qu'il l'avait en mémoire. Il suffisait de poser la seule question valable à l'ordinateur : " Qu'y a-t-il de commun entre Le Goff, Mercier, Houel et Archambault? " Il a trouvé la date de naissance, il aurait pu trouver qu'ils étaient ensemble à un séminaire à Tahiti en décembre 1993 si, je dis bien si, c'était dans la mémoire de l'ordinateur. C'est ce que j'ai expliqué à Brunet : l'important ce n'est pas de chercher, c'est de poser la bonne question.

- Alors, avez-vous une réponse à ma bonne question : savez-vous qui sera la prochaine victime ?

- Pierre Simonet ! Le commissaire Le Scouarec'h écarquilla les yeux...

- Excusez-moi, commissaire, c'est une mauvaise plaisanterie; c'est l'inspecteur Brunet m'a informé du décès de Monsieur Simonet. Non, si j'étais un ordinateur, je vous dirais que la prochaine victime est née un 27 juillet. Et vous pensez la même chose que moi puisque vous avez la liste sur votre bureau... excusez-moi encore, j'ai une excellente vue.

- En tous cas, merci de votre aide. Si vous pouviez voir avec Brunet, Quinel et avec Monsieur Fleury d'Air Patair vous pourriez peut-être trouver quelque chose d'autre, sans

le chercher... je plaisante, mais vraiment, toutes les pistes sont à étudier.

- Je vais faire de mon mieux, commissaire. N'oubliez pas, quand même, que j'ai des clients importants qui me font confiance et que je ne peux pas vous consacrer 100 % de mon temps.

- Merci d'avance pour votre aide, Monsieur Lartigue.

Chapitre 15

Le Scouarec'h se leva après leur départ. Cette conversation lui ouvrait des horizons insoupçonnés. Il appela Le Flohic : - Désolé, Loïc, tu vas être très content. Je t'envoie Julie pour que tu la gardes bien au chaud. Elle aurait bien pu être une des prochaines victimes.

Et il raconta la saga des anniversaires.

- Tu sais que cela ne me dérange pas. Et c'est sûr que l'assassin ne connaît pas mon existence. Dis-moi, mon petit Jean, tu as fait rechercher toutes les morts non naturelles du 8 juin ?

- Oui, à quoi penses-tu ?

- Tu devrais étendre ta recherche aux trois ou quatre jours qui ont suivi, on ne sait jamais...

-... c'est une bonne idée... même si je ne vois pas où tu veux en venir. Je te rappelle ce soir, d'accord ?

- Tu veux dire que tu rappelles Julie, escroc !

Le Scouarec'h raccrocha en riant puis appela Prévost, Boulevard Blanqui, lança un avis pour les décès autour du

8 juin et vérifia les mesures de protection prises pour toutes les personnes susceptibles d'être une cible prochaine. Puis il repassa dans le bureau des inspecteurs.

- Colin et Tissier, vous venez avec moi boulevard Blanqui... Qui prendra le volant? Pas moi, c'est certain! Tissier, Colin? Va pour Colin, vous montez devant, je vais faire semblant de dormir à l'arrière. Et vous mettez le gyrophare. On est pressé.

- Cela vous fera au maximum dix minutes de sommeil, commissaire !

- Pas faux, Colin !

Dans la voiture, Véronique Tissier demanda au commissaire :

- Cette nuit, entre deux périodes de sommeil, j'ai pensé à une piste que personne n'avait mentionnée, je me suis dit qu'une agence de voyages en faillite, qui avait fait faillite après le 8 juin, eh bien, le propriétaire de l'agence, gros client ou fournisseur d'Air Patair, je ne sais pas exactement, il aurait pu imputer sa faillite aux grèves à répétition d'Air Patair...

- C'est pas bête ce que vous dites là! Comme quoi les insomnies, quelquefois, ça a du bon. Mais bien sûr que vous avez raison. Passez-moi le téléphone, Véronique.

Le Scouarec'h appela le Quai et tomba sur Rousseau.

- Allô, je suis dans la voiture en route pour le siège du SNPAC, Boulevard Blanqui. Message prioritaire. Tu fais rechercher dans tous les greffes des tribunaux de commerce de France et de Navarre, les faillites d'agences de voyages depuis le 8 juin de cette année, coordonnées, gérants et mandataires.

- Pardon, commissaire, qu'est-ce que c'est la Navarre ? Le Scouarec'h soupira.

- La Navarre est une province française qui nous a valu quelques guerres. Oublie cela. Les agences de voyages en faillite depuis début juin. France et pourquoi pas Dom-Tom. Et que cela saute ! Compris ?

- Compris, commissaire.

Le Scouarec'h raccrocha et s'autorisa une petite leçon.

- Voyez-vous, Madame Tissier, votre idée, elle est géniale. Vous avez oublié un élément fondamental. Une idée comme celle-là, même si vous n'avez pas confiance en vous-même, il faut en parler tout de suite. Si vous pensez que je vais vous envoyer paître avec cette idée, testez-la avec vos collègues. Une idée pareille, ou même n'importe quelle idée, ne la gardez pas pour vous. J'accepterais d'être réveillé à trois heures du matin pour ce genre d'idée. Et je vous rassure tout de suite, je ne vous en voudrais pas

si l'idée est un peu farfelue. Je vous traiterais de tous les noms, mais je ne vous en voudrais pas. Le seul moyen de cerner un criminel, c'est de penser différemment ou de penser comme lui. Vous, vous pouvez, vous devez nous apporter une vision différente. Vous devez, Véronique, et cela vaut pour vous aussi Philippe. Ils eurent le malheur de répondre à l'unisson :

- Oui, commissaire !

- Non, et non, vous n'avez rien compris. Ce n'est pas oui, commissaire, qu'il faut dire, c'est réfléchir à ce que cet imbécile de Le Scouarec'h a pu oublier dans son raisonnement. Allez, la leçon est finie, on est dans le Boulevard Blanqui. Quel numéro ? Pas besoin de se poser la question, à voir la concentration de véhicules aux couleurs de la maison, on y est.

Le Scouarec'h sortit de la voiture.

- Merci quand même, inspecteur Tissier, soyez plus ferme dans vos assertions la prochaine fois.

L'entrée du 233 Boulevard Blanqui fourmillait de policiers et de journalistes. Véronique Tissier eut droit aux sifflets des journalistes, Le Scouarec'h eut droit au respect marqué des policiers ; Colin eut même droit à quelques miettes de ce même respect.

En entrant, Le Scouarec'h prit Véronique Tissier par le

bras :

- Désolé, j'ai été un peu dur avec vous, mais c'est un peu parce que j'ai honte de n'avoir pas envisagé le problème sous cet angle ; espérons que nous allons découvrir des éléments positifs, ici même...

- Ne vous faites pas de souci pour moi, commissaire, j'apprends vite...

Véronique Tissier était une femme enjouée, qui ne s'en laissait pas conter; grande, les cheveux courts, dynamique, elle était célèbre au Quai à cause de ses fous rires communicatifs et de son esprit de répartie.

Au premier étage, les experts du laboratoire de police criminelle avaient pratiquement terminé leur collecte d'indices. Le corps avait déjà été envoyé à l'autopsie. Prévost lui montra le bulletin de loto, enveloppé dans un sachet plastique. En travers du bulletin, il y avait un message imprimé : "La grève tue aussi...".

- Tu peux me résumer les premières constatations ?

- La mort remonte à dix heures hier soir. Peut-être onze heures. Il n'y avait personne d'autre dans les bureaux que Simonet... et l'assassin. Il n'y avait personne non plus dans les autres bureaux de l'immeuble. Donc aucun témoin. Une balle de revolver, probablement un magnum avec silencieux. Maintenant, les éléments troublants : c'est la

secrétaire qui a pris le rendez-vous de Simonet avec deux journalistes de Libération. Marc Kassel travaille bien à Libération comme grand reporter, mais cela fait deux jours qu'il est à Cuba. On essaie de le joindre, mais avec le décalage horaire, on n'a pas encore pu le contacter. L'autre, un certain Jean Dupuis est inconnu à Libération. Il y a bien deux Dupuis ou Dupuy, ni l'un ni l'autre n'est journaliste et aucun ne se prénomme Jean. D'après les gens d'ici, les permanents du syndicat, Pierre Simonet connaissait bien Marc Kassel, alors que Dupuis est inconnu. Dernier détail, sur l'agenda de Simonet, il y avait à 20h30 noté : *RV MK & XX. Et puis ce bulletin de loto avec le message. En gros caractères d'imprimerie; d'après le labo, le message a été imprimé sur une imprimante laser.

- Ton opinion ?

- L'assassin savait que Simonet connaissait bien Marc Kassel. Comme d'habitude, il n'y a pas d'indice, tout est préparé. Je trouve qu'il est vraiment très au courant des gens et de leurs habitudes, de la manière dont fonctionne Air Patair. Vraiment bizarre.

- Qui l'a vu en dernier ?

- La secrétaire du SNPAC, Jacqueline Martin, elle est encore là, si vous voulez lui parler. De vous à moi je ne pense pas que cela soit bien utile. Elle est effondrée et n'arrête pas de dire que si elle était restée, cela ne serait

pas arrivé. Elle est partie un peu après vingt heures, et quand elle est arrivée ce matin, la porte était fermée à clé et la clé n'était pas à l'intérieur. L'assassin doit se balader avec la clé du SNPAC dans la poche, à moins qu'il ne l'ait déjà jetée dans la Seine.

Le Scouarec'h regarda le bureau de Simonet. Un bureau ordinaire de syndicaliste, dans des locaux ordinaires, un papier peint à fleurs qui devait dater des années soixante, avec une photocopieuse dans un coin de la pièce, un téléphone et un télécopieur sur le bureau de Simonet. Quelques armoires pour les dossiers, quelques chaises. Le fauteuil dans lequel était mort Simonet devait avoir coûté 399 francs à Ikéa et c'était le seul luxe de la pièce.

Le téléphone sonna...

- C'est Marc Kassel à la Havane, commissaire ! - Allô, oui ?

- Le journal vient de m'apprendre la mort de Pierre et m'a dit de vous appeler à ce numéro. Je n'arrive pas à comprendre. Cela fait plus de vingt ans que je le connaissais... non, je n'avais pas pris de rendez-vous avec lui... non, je ne connais pas de Jean Dupuis, journaliste à Libé ou ailleurs ; j'avais appelé Pierre dimanche dernier pour parler de l'affaire, mais rien de plus. Et puis on m'a envoyé à la Havane...

- Si vous avez une idée, vous m'envoyez un fax, je vous donne mon numéro au Quai. Merci d'avance.

Le Scouarec'h s'assit dans le fauteuil de Simonet et se tourna vers Prévost et Rousseau.

- Est-ce que vous avez noté une expression particulière sur le visage de la victime quand vous l'avez vue ?

- Difficile. Sa tête était retombée sur le bureau et avec la rigidité cadavérique, les gens du labo ont eu du mal à le déplacer.

Le Scouarec'h regarda tous ses inspecteurs, Prévost, Rousseau, Colin et Véronique Tissier.

- Bizarre, ce message sur la grève qui tue. L'inspecteur Tissier a émis tout à l'heure l'hypothèse d'un directeur d'agence de voyages en faillite qui se vengerait ainsi des grèves à répétition d'Air Patair. Et ce message, c'est quoi exactement ?

- La grève tue aussi... avec des points de suspension.

- A chaque fois qu'il y a une nouvelle victime, on se dit que le champ des investigations va se rétrécir. Pas du tout. On pense à des accidents, des victimes, cette histoire de bulletin de loto avec des messages de plus en plus précis... La grève tue aussi... Quel rapport avec le loto ?

- Vous savez, commissaire, l'assassin est certainement intelligent, mais il est quand même dingue. Peut-être que c'est un dingue des chiffres.

- Un dingue des chiffres d'après vous, Colin ?

- Enfin, un dingue, quoi! Au lieu de mettre des épingles dans des poupées comme chez les Vaudous, lui, il fait cela avec des numéros.

- Colin, je ne vois pas le rapport, bien que je comprenne votre raisonnement... de toute façon, par quelque bout qu'on le prenne, on est sur un problème de vengeance; et pourquoi les victimes sont-elles toutes nées un 27 juillet ?

Prévost intervint :

- Maintenant que les cinquante personnes d'Air Patair susceptibles d'être victimes sont protégées, l'assassin va peut-être renoncer.

Rousseau répondit du tac au tac

- Les protections, on sait ce que cela veut dire. Rappelle-toi la manière dont il a tué Archambault, au contraire, un tel défi risque fort de l'intéresser.

- Rousseau n'a pas tort... et j'ai une vision de la réaction de s médias s'il arrive à tuer quelqu'un que nous protégeons. Si on allait se manger un morceau ? Quelle

heure est-il ?

- C'est l'heure de manger quelque chose.

Le téléphone sonna. C'était Brunet, excité comme une puce, qui voulait parler au commissaire.

- Ça y est, commissaire, j'ai trouvé. Enfin on a trouvé, Quinel et moi!

- Vous avez trouvé l'assassin ?

- Non, mais on a trouvé les quarante-neuf du loto et les numéros...

- Brunet, ça va bien? Respirez un bon coup et expliquez-moi ça calmement.

- Eh bien, on a suivi les conseils de Monsieur Lartigue. Il faut poser les bonnes questions, qu'il avait dit. Et après qu'il fut parti, on a étudié la liste. Et on a posé la bonne question : qu'est-ce qu'il faudrait pour qu'il n'y ait plus que quarante-neuf personnes sur la liste ? Vous savez, il y a quarante-neuf numéros au loto !

- Oui, il y a quarante-neuf numéros au loto, et alors ?

- Et alors, en regardant la liste, on a vu qu'il y avait quatre personnes qui avaient été recrutées par Air Patair après le huit juin. Donc, on avait la liste des gens nés un 27 juillet et

qui travaillaient à Air Patair le huit juin. Et il y en avait quarante-neuf. Et si on faisait la liste alphabétique, on trouvait que le premier dans la liste, c'était Archambault. Vous me suivez ?

- Presque, continuez

- 1 Archambault, 17 Caroline Houel, 34 Le Goff, 39 Mercier et 48 Simonet, c'est-à-dire les numéros qu'on retrouve sur tous les bulletins du loto...

- Tu as cette liste sous la main, Brunet ?

- Oui, commissaire, bien sûr.

- Tu me l'envoies par fax tout de suite, au numéro suivant 45 27 37 11. Et les deux autres numéros, attends, -- Le Scouarec'h consulta son carnet-, le 8 et le 45, ils correspondent à quels noms ?

- Le 8 c'est Gabriel Fleury et le 45 c'est Julie Rivaud.

Le Scouarec'h eut un frisson dans le dos. Heureusement que j'ai mis Julie à l'abri... pensa-t-il. Tu m'envoies la liste tout de suite. Bravo, je te rappelle.

Le Scouarec'h appela Fleury à Air Patair.

- Monsieur Fleury, Le Scouarec'h à l'appareil, content de vous savoir en vie... oui, vraiment. D'après les éléments

que nous avons découverts, il y a une bonne chance que vous soyez la prochaine cible de l'assassin. Je vous expliquerai plus tard. Si je me souviens bien, vous habitez du côté d'Evry ?

- C'est cela, commissaire, une charmante maison dans le village d'Etiolles.

- Oui, la gendarmerie d'Etiolles a mis votre domicile sous surveillance et cette surveillance va être renforcée. Je préférerais que vous restiez chez vous les trois-quatre prochains jours...

- N'exagérons pas, commissaire, je suis sur mes gardes !

- S'il ne tenait qu'à moi, Monsieur Fleury, je vous offrirais des vacances à Tahiti ou à la Martinique avec une nouvelle identité. Je ne peux pas vous forcer. Néanmoins, je pense que pendant trois ou quatre jours, vous pouvez rester chez vous, vous aurez le même genre de protection discrète que le Président à Latche. Nous avons fait étudier les approches de votre village et ce sera beaucoup plus facile que de faire des allers et venues entre chez vous et Orly.

- Je crois comprendre votre point de vue...

- D'autant plus qu'avec les téléphones et les télécopieurs, vous serez en relation avec votre bureau sans problème.

- Si vous pensez que ce sera terminé dans quatre jours, je

suis obligé de m'incliner.

- Je vous envoie de suite deux de mes adjoints pour superviser les opérations. Nous ferons le maximum pour rester discrets, mais toutes les personnes qui s'approcheront à moins de trois cents mètres de votre domicile seront contrôlées. Je pense passer vous voir demain ou après-demain chez vous.

- Vous serez le bienvenu, commissaire.

Le Scouarec'h prit la télécopie que lui tendait Prévost. C'était bien cela, la liste contenait quarante-neuf noms. Étaient soulignés les noms qui correspondaient aux numéros 1, 8, 17, 34, 39, 45, 48. Cinq victimes, seuls Fleury et Julie Rivaud étaient encore vivants. Il appela Loïc à Cravant.

- Il semble bien que l'assassin veut s'en prendre à Julie. Elle est arrivée ?

- Sans problème... tu veux lui parler? Je crois qu'elle fait la sieste...

- Non, laisse-la tranquille. Je vous rappelle ce soir. Et si tu remarques quelque chose de bizarre, fais gaffe... avec ce genre de psychopathe, je ne suis pas tranquille.

- Ne t'inquiète pas... comment l'assassin pourrait-il savoir que Julie est ici ?

- L'assassin savait bien que Pierre Simonet avait un copain à Libération... On n'est jamais trop prudent. Je te rappelle de toute façon.

- Alors, Prévost et Rousseau, foncez à Orly et occupez-vous de Fleury. En route, contactez les gendarmes d'Etiolles pour vérifier le dispositif. Dois-je vous rappeler que s'il arrive quelque chose à Fleury, vous aurez mauvaise conscience pour le restant de vos jours ? Non ? Allez-y.

Restaient Philippe Colin et Véronique Tissier.

- Je crois qu'on avait parlé de manger un morceau. J'ai la dalle. Pas vous ?

En sortant de l'immeuble, ils furent harponnés par les journalistes, les micros et les caméras.

- Alors, commissaire, quoi de neuf ?

- Etes-vous proche d'une arrestation ?

- Est-ce vrai que le ticket de loto portait l'inscription " la grève tue aussi... "

- Il paraît que les syndicats d'Air Patair ont décidé de reprendre le travail ?

- Je peux parler? Ce que nous savons, c'est que Pierre Simonet, délégué d'Air Patair et membre du SNPAC a été tué hier soir vers dix heures par un inconnu d'un coup de pistolet. Sur le bulletin laissé par l'assassin, il y avait bien le message " la grève tue aussi... " Et il s'avère que Pierre Simonet était bien né un 27 juillet. Tous les membres du personnel d'Air Patair nés un 27 juillet sont d'ores et déjà sous la protection de la police; d'autres éléments, en notre possession et que nous sommes en train de vérifier, semblent indiquer que l'assassin vise deux personnes d'Air Patair que nous avons identifiées et dont nous ne pouvons ni ne voulons vous donner les noms aujourd'hui. En outre, nous avons découvert deux autres pistes intéressantes quant à l'identité possible de l'assassin, pistes que nous suivons avec beaucoup de soin. Quant à la reprise du travail des membres du personnel d'Air Patair, elle a été décidée par eux aujourd'hui à Orly, par respect pour Pierre Simonet qui avait réussi à convaincre ses collègues d'agir de la sorte. En fait pour ce qui est de cette information, il vaut mieux demander leurs explications aux dirigeants du SNPAC. Autres questions?

- On dit que l'assassin serait un employé d'Air Patair ?

- Je ne vois pas comment ON a pu vous faire penser cela? Pour le moment, nous pensons que l'assassin est un homme, la quarantaine, plutôt grand, qu'il veut se venger d'Air Patair d'une manière qui le range dans la catégorie des psychopathes. Je vous ferai remarquer que l'on a

aussi dit que l'assassin était un cameraman ou un journaliste. Il est certain qu'il sait se déguiser et se fondre dans la foule. Messieurs, je ne peux pas vous en dire plus et je vais aller manger un morceau. Je n'ai rien pris depuis hier soir, à part mon café noir de ce matin. A plus tard.

Colin, Tissier et Le Scouarec'h s'engouffrèrent dans la 405 du commissaire

- Tu t'arrêtes à la Brasserie du Réveil Matin, plus haut dans l'avenue des Gobelins... Pas besoin du gyrophare.

Il s'empara du téléphone et appela le Directeur qu'il mit brièvement au courant des développements de l'enquête. Colin trouva à se garer dans la rue Véronèse. Il faisait beau, l'été indien se poursuivait.

- Ça me fait du bien de marcher un peu, pas vous ?

Dans la brasserie, ils allèrent s'installer à une table à l'écart. Ils commandèrent des croque-monsieur, des sandwiches et des boissons. En attendant sa commande, Le Scouarec'h observa la faune particulière des attablés du comptoir : deux représentants, un livreur, un retraité et un pochard du genre solitaire.

Ils commencèrent à manger en silence. Véronique Tissier demanda :

- Commissaire, vous avez parlé de deux pistes

intéressantes. A quoi faisiez-vous allusion ?

- D'abord à votre idée d'agence de voyages. Ensuite au fait que l'assassin me semble connaître beaucoup de choses sur les gens d'Air Patair. L'objectif principal d'une telle annonce est de la voir publiée dans les médias. A ce moment-là, de voir une telle information dans un journal ou à la télé, l'assassin se demande s'il n'aurait pas laissé un indice ou si la police est sur sa trace. Et c'est à ce moment qu'il commet une connerie. A un moment ou à un autre, il y a toujours un grain de sable qui se glisse, un indice apparemment sans importance qui nous fait remonter jusqu'à l'assassin. Le problème, c'est que celui-ci m'a l'air froid et calculateur et il a longuement préparé ses assassinats, tout en improvisant le moment venu : par exemple, il ne pouvait pas prévoir à l'avance la conférence de presse d'Archambault... mais il a sauté sur l'occasion et il en a profité pour nous narguer : vous voyez, vous étiez là et je l'ai fait quand même !... il est certainement dérangé, il est aussi certainement très intelligent...

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- Vous allez suivre la piste agences de voyages. Au Quai, vous trouverez certainement à notre retour pas mal de rapports sur les agences qui ont fait faillite. Vous vous partagez les rapports et vous les emmenez chez vous ce soir. Et vous y cherchez cet indice, ce grain de sable qui pourra nous mener à l'assassin. D'autant plus que le

message retrouvé avec Simonet collerait bien avec votre scénario.

Le juke-box se mit à jouer de la musique techno et le coin des flippers et des machines vidéo s'anima. Une dizaine de lycéens étaient entrés dans la brasserie et le niveau sonore s'en ressentit tout de suite. Le Scouarec'h regarda sa montre... six heures vingt.

- Bon, on y va, on a du pain sur la planche !

Dehors la nuit tombait, et il ne se baissa pas pour la ramasser. Qui donc avait écrit cela? Alphonse Allais ou Tristan Bernard ?

Sur son bureau du Quai, des rapports sur les agences de voyages et sur les morts accidentelles du 9 au 12 juin. Il fit rapidement le tri et donna les rapports sur les agences à Colin et Tissier :

- Voilà de quoi vous occuper un bon moment. Si vous trouvez quelque chose qui cloche, un truc bizarre, n'hésitez pas à m'appeler.

Brunet entra.

- Commissaire, je rentre chez moi. J'ai sur cette disquette toutes les informations que j'ai pu trouver depuis le début de l'affaire. Je vais essayer de triturer ces fichiers sur mon ordinateur à la maison. Je serai plus au calme qu'ici.

- D'accord, Brunet. A demain.

Et il s'attaqua à la pile de rapports sur les décès entre le 9 et le 12 juin. Beaucoup d'accidents de voiture, quelques meurtres, quelques accidents du travail et une douzaine de morts suspects. Il commença par celles-ci. Suspectes d'un certain point de vue, mais rien pour les rattacher à l'affaire... l'empoisonnement d'un retraité à Lille qui pouvait être criminel, un incendie à Bordeaux où trois personnes d'une même famille avaient péri... plusieurs affaires du même acabit. Les accidents du travail... ouvriers du bâtiment principalement, et un accident spectaculaire dans une verrerie. Voyons les meurtres, les habituelles scènes d'ivrognerie ayant dégénéré, quelques règlements de comptes qui relevaient du grand banditisme, aucun lien avec Air Patair, de près ou de loin.

Le Scouarec'h soupira... est-ce que ça vaut le coup de regarder les accidents de voiture... quel pouvait être le rapport avec la série de meurtres à Air Patair... enfin, il n'y en avait qu'une trentaine...

Arrivé aux alentours du vingtième rapport, il sursauta : un accident de la route entre Marvejols et Millau, dans l'Aveyron. Jeudi 9 juin entre deux et trois heures du matin. La voiture, une Renault Clio avait percuté un arbre dans un virage, la fatigue probablement...

Elle s'appelait Dominique... ainsi donc c'était sa fille! Vingt rois ans, étudiante à Orsay... dans son sac à main, on avait découvert un billet d'avion inutilisé, pour le vol Air Patair 211 du 8 juin ; il commença à avoir une idée des motivations et du processus de pensée de l'assassin, si c'était vraiment lui. Et ce pouvait être lui. Ce devait être lui. Il se précipita vers le bureau des inspecteurs et alla fourrager dans les papiers de Brunet... et il trouva ce qu'il cherchait... deux numéros de téléphone. Du calme, je me trompe peut-être. Il fit le premier numéro.

- Allô, ici agence Intersis Paris...

- Ici le commissaire Le Scouarec'h. Vous êtes...

- Madame Lesueur, secrétaire de Monsieur...

Le Scouarec'h la coupa :

- Vous savez où je peux le joindre ?

- Non, il ne m'a pas laissé ses coordonnées; quand il est parti vers trois heures, il m'a dit qu'il allait dîner chez un ami... il m'a simplement dit qu'il serait au bureau demain vers midi. Pourquoi, c'est urgent ? Voulez-vous que je lui transmette un message ?

- Pas vraiment... vous n'avez pas une idée du nom de cet ami ?

- Attendez, à la réflexion, je suis passé dans son bureau à un moment où il était sorti pour acheter des cigarettes... il y avait quelque chose sur son Minitel... un nom comme Le Flouzec... et l'adresse c'était un village comme Cramant les quelque chose... je ne me souviens pas exactement...

Le Scouarec'h eut du mal à se retenir :

- Merci, Madame, je le rappelle dans tous les cas en début d'après-midi. Bonne soirée à vous.

En raccrochant, Le Scouarec'h ne put s'empêcher de dire à haute voix :

- Putain de bordel de vérole de moinillon !...

Un bon juron n'apporte pas grand-chose, il permet néanmoins une bonne décharge d'adrénaline et de se calmer les nerfs. Il appela Le Flohic.

- Allô, Loïc, l'assassin a réussi à retrouver la trace de Julie et la tienne Et je crois savoir qui est l'assassin. Et il ne doit pas être loin de chez toi à l'heure qu'il est.

Et Le Scouarec'h lui expliqua sa découverte (" Grâce à toi, mon ami "), les raisons qui pointaient sur l'assassin et les mesures qu'il fallait prendre d'urgence.

- Je serai chez toi dans deux-trois heures. En attendant, tu te barricades dans ta ferme, il faut que Julie évite de

passer devant une fenêtre, si on te téléphone vérifie que le téléphone n'est pas dans une ligne de mire. Tu ferais peut-être bien de fermer les volets dans les pièces où vous êtes. Comme ça, de manière naturelle. En prenant des précautions. Attention, pas toutes les fenêtres... histoire de l'appâter... En ce qui me concerne, je vais prendre une carabine à lunette infrarouge et des jumelles infrarouges.

- Et comment tu arrives sans te faire remarquer ?

- Trois kilomètres avant la ferme, j'éteindrai mes phares et mes lumières et je m'approcherai tout doucement tous feux éteints jusqu'à un kilomètre. D'après moi, il sera dans le petit bois audessus de ta ferme pour vous observer. Mais cette fois, j'ai un avantage sur lui : je sais qu'il est là, et il ne sait pas que je sais qu'il est dans les parages. Le chasseur chassé !

- O.K. Il me reste quelques pistolets. Il trouvera à qui parler s'il s'approche de trop près. Comment tu me signaleras ta présence ?

- Tu te rappelles mon fameux cri du hibou? Je le ferai deux fois et j'irai à la petite porte d'entrée de la cave, on ne peut pas me voir de l'extérieur. A tout de suite !

- Sois quand même prudent sur la route.

Il téléphona au service en charge des armes et du matériel. Il précisa ses desiderata et demanda qu'on lui monte le

tout le plus rapidement possible dans son bureau. Puis il appela le service des véhicules.

- Dites-moi, Picard, qu'est-ce qu'on a comme véhicule rapide en stock?

- On a une 405 Mi 16, commissaire, c'est assez rapide.

- Vous n'avez pas mieux ?

- Attendez que je regarde... Suis-je bête, on vient de recevoir une Safrane Bi-turbo pour la tester. D'habitude, elle est bridée à 250 km/h par Renault dans la version client. Pour nous, ils ont enlevé le limiteur. Pourquoi, vous vous lancez dans la Formule 1, commissaire ?

- Je veux qu'elle soit prête dans cinq minutes et ça, ce n'est pas une plaisanterie.

La manière dont Le Scouarec'h raccrocha le téléphone en disant plus long que tous les discours.

Les armes et les jumelles arrivèrent et Le Scouarec'h signa les papiers à décharge. Il écouta les conseils de l'inspecteur sur les précautions à prendre et lui demanda de l'accompagner jusqu'à la voiture.

En voyant Picard, il eut un grand sourire.

- Voyez-vous, Picard, n'ayez aucune crainte pour votre

Safrane Biturbo. Il y a huit ans, j'ai fait les vingt-quatre heures du Mans et j'ai terminé septième. Alors, sachez que 300 km/h ne me font pas peur, sur circuit, bien sûr.

- Une précision, commissaire. Sur cette voiture, vous avez le téléphone mains libres. Voilà le numéro au cas où on voudrait vous appeler. Le plein a été fait. Vous voulez bien me signer la prise en charge ? - Bien sûr.

Le Scouarec'h avait pris une demi-douzaine de cartes, au cas où. Il avait même réussi à retrouver la carte IGN au 1/25000 ème de la région de Cravant-les-Côteaux.

Il était huit heures et la soirée était belle. Le Scouarec'h se dirigea vers l'autoroute A10, en passant par Palaiseau, il murmura :

- A nous deux, monsieur l'assassin !

Chapitre 16

Ce pouvait être une chouette hulotte : pas d'aigrette, une taille de 30 centimètres.

À la réflexion, c'était plutôt une effraie, car son plumage paraissait vraiment clair, pour autant qu'il puisse en juger avec ses jumelles infrarouges; et puis les effraies nichent dans les granges et autres bâtiments du même style, et cet oiseau était perché sur un linteau d'une grange de la ferme Le Flohic.

Il ne s'y connaissait pas beaucoup en oiseaux nocturnes : chouette ou hibou, il savait que le hibou avait des aigrettes qui auraient pu passer pour des oreilles, alors que les vraies oreilles sont cachées; de toute façon, chouette, effraie, chevêche, hibou, moyen duc ou grand duc, c'étaient des rapaces nocturnes, des oiseaux de proie.

Comme lui. Il guettait sa proie. Il avait vu arriver sa proie en voiture, accompagnée de deux personnes dont la dégaine trahissait l'appartenance à la police malgré l'absence d'uniforme. Ils étaient repartis dix minutes plus tard, ne respectant ni la mécanique ni les règles élémentaires du code de la route. Ensuite, il avait vu sa proie se déplacer de pièce en pièce, parfois accompagné d'un homme

mince qui devait être ce Le Flohic.

- Quel couillon, ce Le Scouarec'h, imaginer qu'il va pouvoir mettre sa petite Julie à l'abri aussi facilement !

Il pesta. On était en train de fermer les volets. Enfin, pas tous. Les volets de la pièce où se trouvait la télévision ne furent pas fermés et il vérifia dans sa mire qu'il pouvait viser les fauteuils sans problème.

- A tous les coups, ils vont vouloir regarder les nouvelles de vingt heures... patientons.

Il patienta. À huit heures et quart, il se mit à allumer une cigarette. Puis une autre.

- S'ils ne regardent pas les nouvelles et qu'ils ont laissé le poste allumé, c'est qu'ils vont venir voir un des films de ce soir.

Il entendit neuf heures sonner à l'église de Cravant-les-Côteaux.

- Il va falloir que je pense à utiliser le plan numéro deux... si rien ne se produit avant dix heures.

Sept cigarettes plus tard, il passa à l'exécution du plan numéro deux.

La circulation fut plutôt fluide jusqu'à Palaiseau Sur

l'autoroute A10, elle était plus que fluide. Entre la jonction des Ulis et le péage de Saint-Arnoult, il monta à 220 km/h au compteur. Vaudrait mieux que je ne me fasse pas gauler par les gendarmes, pensa-t-il, ça la foutrait mal !

Il appela Le Flohic :

- Tu as un problème ?

- Non, je viens de passer le péage de Saint-Arnoult et la voiture est équipée du téléphone mains libres. Alors, j'en profite. Tout va bien?

- Pas de problème. J'ai déplacé le téléphone qui donnait sur la grande baie vitrée et je l'ai changé de pièce. Dorénavant, on passe par le couloir. J'ai réussi à fermer trois volets stratégiques et il y a une pièce qui donne sur le bois avec la télévision allumée. Là, on n'a pas fermé le volet. J'ai ressorti mon Magnum et mon Police Python. T'inquiète pas. Tout va bien. Je te passe Julie.

- Allô, Julie, je t'aime bien. J'arrive.

- A tout de suite, Jean. Pas de folies !

- Bisous.

Le Scouarec'h se concentra sur la conduite. Le limiteur de vitesse enlevé, il estima que la vitesse chrono devait être proche de 290 km/h. Heureusement que c'était sec et que

c'était une belle nuit. Il se fit deux frayeurs en dépassant des camions. Il dut piler une fois les freins en catastrophe, un véhicule tractant une caravane ayant entrepris de doubler un camion malgré ses appels de phare. C'est vrai qu'à 240 km/h, il faut quinze secondes pour faire un kilomètre. De plus, c'est interdit par la loi. Il se rappela la ligne droite des Hunaudières, sur le circuit des 24 heures du Mans, avant l'introduction d'une chicane pour des raisons de sécurité. Il avait été chronométré à 343 km/h pendant les essais. Mais comme les suspensions étaient dures, l'impression de vitesse était encore plus grande. Rien à voir avec le confort de la Safrane. Ce devait être difficile de se limiter à 130 avec un tel engin.

Il essaya de se mettre dans la peau de l'assassin. Il a tué cinq fois. Cinq scénarios différents, chaque fois une façon différente de procéder. Avec une petite préférence pour les armes à feu. Si tu étais à la place de l'assassin, que tu devais tuer quelqu'un dans la ferme de Le Flohic, prendrais-tu la solution à distance, une balle tirée de deux ou trois cents mètres, ou une astuce nouvelle? Le Scouarec'h pensait avoir paré à la solution à distance : n'y avait-il pas d'autres possibilités pour le criminel ? Pour le moment il n'avait tué que du personnel d'Air Patair suivant un plan prédéterminé. Attaquerait-il Le Flohic à défaut de Julie? J'en doute. Espère-t-il que Julie va se trouver dans sa ligne de mire par hasard ? Peut-être... avec Le Goff ou Archambault, il a forcé les événements. Avec Le Goff, il l'a fait sortir de son pavillon, pour Archambault il s'est fondu

dans le groupe des cameramen. Que pourrait-il bien inventer cette fois-ci ?

Evidemment, il pourrait bien téléphoner à Loïc pour lui dire que sa vieille mère est malade ou qu'on le demande à la Gendarmerie de Tours. Avec le culot qu'il a, il pourrait même lui dire que le commissaire Le Scouarec'h veut le retrouver à la Gendarmerie de Tours... Heureusement, il ne connaît pas Loïc et il ne sait pas que je suis en route. Il ne sait pas non plus que je sais qu'il est l'assassin. Est-ce qu'il a un plan pour attirer Julie en dehors de la ferme, ou bien attirer Loïc dehors et entrer dans la ferme, ou encore s'introduire dans les locaux pendant la nuit en attendant que toutes les lumières soient éteintes... après tout, il avait probablement lui aussi des lunettes infrarouges.

Dix kilomètres avant le péage de Tours, il ralentit un peu. Il avait mis un peu plus d'une heure pour faire Paris-Tours. Il quitta l'autoroute à trente kilomètres au sud de Tours, à Sainte-Maure-de-Touraine et se dirigea vers l'Île-Bouchard puis vers le village de Panzoult situé juste avant Cravant-les-Côteaux, en respectant les limites de vitesse. Puis il s'arrêta sur le bord du chemin et appela Le Flohic.

- Je suis juste après Panzoult...

- Et on t'a enlevé combien de points sur ton permis?... Il y a à peine plus d'une heure, tu étais à Paris !

- Et alors, c'est la nuit, il fait sec, la Safrane est une voiture très sûre, (il va falloir que je demande une contribution à Renault). Je vais me pointer, je m'arrête avant le bosquet qui est sur la droite du chemin, et je vais dans le bosquet en passant en bas des talus. Là, je vais essayer de le repérer sans me faire voir, car il est bien possible qu'il ait un système de visée infrarouge. La nuit est assez claire car il n'y a pas de nuages; comme la lune n'est pas encore levée, je pense qu'il me faudra bien une demi-heure pour faire le dernier kilomètre.

- Tu veux dire qu'à pied, tu ne fais pas d'excès de vitesse comme en voiture ?

- Disons, si tu ne m'as pas vu dans les deux heures qui viennent, tu alertes les gendarmes. Ça m'étonnerait, mais on ne sait jamais.

Il prit la carabine et les deux paires de jumelles sur le siège arrière et se dirigea vers le bosquet situé à deux cents mètres à l'est de la ferme; celle-ci avait la forme d'un U, les deux barres du U étant orientées est-ouest, la partie nord du U étant occupée par les chais, la partie ouest et sud par les ateliers et l'habitation principale. Le petit bois, où il était persuadé de déceler une présence, était situé à trois cents mètres au nord-est de la partie habitation.

Il pointa ses jumelles et les régla. Pendant cinq minutes, il ne remarqua rien de particulier. Il eut alors l'impression de

voir un homme debout à côté d'un trépied sur lequel était posée une camera.

- Est-ce de l'autosuggestion, se demanda-t-il.

Il continua d'observer, se demandant si ce n'était pas la forme des arbres qui lui suggérait cela... Et puis, l'impression de mouvement n'était-elle pas due à la petite brise qu'il sentait autour de lui ? Il envisagea de s'avancer un peu plus près, lorsque l'homme alluma une cigarette. Discrètement. La faible lueur suffit à confirmer ses impressions antérieures. Il était là et il observait la ferme de Le Flohic avec son appareil. Le Scouarec'h supposa qu'il avait équipé sa camera vidéo déjà utilisée pour tuer Archambault, avec des systèmes de visée sophistiqués.

Puis il ne remarqua plus que le point rouge de l'extrémité de la cigarette qui se déplaçait d'une manière mécanique lorsque l'homme voulait secouer la cendre.

Le Scouarec'h se dit que c'était le moment. Il fit le tour parderrière les talus et au sud de la ferme. Il se rendit à la petite porte du chai, sur le côté nord-ouest, et il vérifia que cet accès n'était pas visible du petit bois. Alors, il poussa son cri du hibou. Deux fois. Loïc Le Flohic lui ouvrit la porte.

- Si je n'avais pas su que tu étais dans les parages, j'aurais vraiment cru à un hibou.

- Ça va. Il est là dans le petit bois. Tout va bien? Je boirais

bien un coup.

En passant, il alluma la lumière dans le couloir. Le Flohic faillit s'étonner ; Le Scouarec'h le rassura :

- Il faut qu'il soit persuadé qu'il y a du mouvement dans la maison, que tout soit naturel.

Dans la pièce principale dont les volets avaient été fermés, il retrouva Julie. Ils s'étreignirent longuement.

- Alors, tu la veux, ta bière ?

- Merci, Loïc. Je fais le point : il est dans le petit bois d'à côté et il attend. Soit que Julie passe devant une fenêtre encore éclairée mais j'en doute, soit il va tenter une diversion et essayer de t'attirer ou d'attirer Julie dehors, soit il a décidé de se glisser dans la maison après l'extinction des feux; enfin, dernière possibilité, un coup tordu comme il a montré qu'il savait les faire. À ton avis ?

- Il va essayer de s'introduire dans la maison vers onze heures ou minuit...

- Moi, je pense à un coup tordu, dit Julie.

- À quel genre de coup tordu? Première solution, maintenant que je suis sûr qu'il est là, on appelle la cavalerie, les gendarmes cernent le bois et il se rend.

- Et tu sais comme moi qu'avec ses lunettes et son équipement, il aura disparu avant que le premier gendarme soit en place...

- Tout à fait d'accord, il fallait bien que je mentionne la solution légale et acceptable par tous. Deuxième solution, on se rapproche du bois et on l'immobilise par une balle dans le genou ou la cuisse, là où ça fait mal, mais il sera vivant et je préférerais le prendre vivant.

- Et la troisième solution ?

- On l'attend ici de pied ferme : ce sera beaucoup plus difficile de le prendre vivant et beaucoup plus dur pour les nerfs.

Le Flohic réfléchit un moment.

- Dans la cave, de ce côté, il y a des vasistas qui donnent sur le petit bois. Il y a une grille, donc il ne peut pas entrer par là, mais on peut l'observer sans se faire voir. Allons-y avec tes jumelles.

Ils descendirent à la cave. Le Scouarec'h pointa ses jumelles et Le Flohic fit de même.

- Là-bas, à vingt mètres à droite du grand conifère, tu vois quelque chose.

- Oui, c'est vrai qu'il ne bouge pas beaucoup; de temps en

temps il regarde dans ce qui ressemble à une camera qui est pointée vers nous.

Le Scouarec'h passa les jumelles à Julie et pointa vers la bonne direction.

- C'est flou !

- Tourne cette mollette pour accommoder ta vision... tu vois mieux ?

- Oui, très nettement, et j'ai même l'impression qu'il est en train de plier bagage.

- Oui, dit Le Flohic, je crois que c'est raté pour la première et deuxième solution. Reste à savoir s'il part vraiment ou s'il veut venir par ici. Voyons voir...

Le Scouarec'h reprit les jumelles à Julie :

- Il n'a pas l'air de s'affoler. Y a-t-il un moyen de contourner le bois sans se faire voir ?

- C'est difficile, entre l'habitation et le bois, c'est une parcelle de vigne comme tu peux voir. À cette période de l'année, c'est un peu dénudé comme végétation.

- Tant pis, je vais essayer de voir où il se dirige. S'il est en train de déménager son matériel, il ne peut pas regarder en même temps.

Et il remonta les escaliers sans se soucier des récriminations. Il sortit dans la cour de la ferme, où il ne risquait rien dans tous les cas. Il avait la carabine à la main et les jumelles en bandoulière. Il s'installa dans le renforcement de la porte d'une remise et observa, d'abord en direction du bois, puis la parcelle de vigne.

L'autre avait disparu. C'était vrai qu'on ne pouvait pas se diriger vers la ferme en traversant la vigne sans se faire voir... il doit être allé remettre sa caméra vidéo et son trépied dans sa voiture... et probablement prendre une autre arme... à moins que Julie n'ait raison et qu'il ne prépare un coup tordu. Le commissaire murmura : " ma doué benniget...", preuve que dans les moments difficiles, ses origines celtes remontaient à la surface. Il attendit encore cinq minutes. Toujours aucun signe.

- Il est sûrement passé par l'autre côté... vaut mieux revenir avec les autres, ils pourraient s'inquiéter...

Il regagna l'aile d'habitation et rejoignit Le Flohic et Julie dans la pièce principale. Ils étaient visiblement anxieux.

- Alors ?

- Aucun signe. Soit il a décidé d'abandonner, ce qui m'étonnerait, soit il prépare la troisième solution. À sa place, tu essaierais de te glisser dans la ferme par quel endroit ?

- Par l'entrée principale, c'est la plus improbable pour un assassin, la plus naturelle pour quelqu'un qui veut passer pour un randonneur égaré. N'oublie pas qu'il ne sait pas que nous savons et que tu es ici, en plus. Et il a certainement examiné la ferme sous toutes ses coutures avant que tu n'arrives.

- Et il n'y a pas d'autres petites portes comme celle de la cave, par où je suis entré tout à l'heure ?

- Oh si, il y en a cinq ou six, mais il faut d'abord entrer dans la cour.

- Je vois. Enfin, je verrais encore mieux si tu ressortais le plan de la ferme qu'on avait utilisé quand on a transformé ta grange en un garage-musée...

Le Flohic se dirigea vers un buffet, ouvrit un tiroir supérieur et revint avec un plan qu'il étala sur la grande table en chêne massif ; ils étudièrent le plan pendant une bonne minute. Le Scouarec'h avait sorti son stylo et marquait toutes les voies d'accès avec une croix. Il y avait beaucoup d'ouvertures sur l'intérieur de la cour ; par contre, si l'on voulait entrer de l'extérieur, c'était beaucoup moins facile... quoique...

- Est-ce qu'il a pu repérer la chambre où était Julie avant mon arrivée ?

- Oui, avant ton coup de téléphone, il a pu l'apercevoir. Depuis les volets sont fermés.

- D'accord, mais il sait dans quelle pièce la trouver; par où peut-il passer ? Par l'extérieur avec une échelle, ou bien par la cour ?

- Ça dépend de son équipement. Il ne doit pas trimballer une échelle... Ni une pince monseigneur. On peut supposer par contre qu'il a fait le tour de la ferme en fin d'après-midi pour établir ses plans d'attaque. Et au-dessus des chais, il y a de vieilles fenêtres et par le grenier, il peut arriver à une échelle de meunier qui descend dans la remise à côté de la grange, celle où tu ranges tes ailes cabossées et tes vieux moteurs...

Ils entendirent le cri d'une chouette.

- Il y en a plusieurs qui nichent au-dessus des chais... peut-être les a-t-il dérangées...

Ils écoutaient attentivement tout en regardant dans la cour.

- Le plus simple c'est d'éteindre les pièces une à une et de l'attendre dans la pièce principale, tous les trois, avec notre arsenal orienté vers les deux portes d'accès.

- Attendre, je n'aime pas beaucoup...

- Ecoute, on va d'abord éteindre les pièces qui mènent à la

chambre de Julie et les couloirs. On va laisser cette pièce et ma chambre allumées dans un premier temps.

- OK. J'y vais.

Une minute plus tard, il était de retour.

- Je crois qu'on peut éteindre ici, aussi. On y voit assez avec le feu de cheminée. Il alla observer l'intérieur de la cour.

- Tu es sûr qu'il ne peut pas entrer par un autre endroit ?

- Certainement pas dans la partie habitation. Pour accéder à la maison, il doit passer par la cour ou bien par la remise, la grange et l'atelier d'à côté.

Le Scouarec'h dirigea ses jumelles vers les chais, puis vers le grenier au-dessus des chais ; aucun signe de vie. Pendant dix minutes, rien ne se passa. On sentait la tension monter dans la pièce. Puis ils entendirent un bruit sec qui les fit sursauter : une porte ou une fenêtre qu'on ouvrait d'un coup : ce qui était certain, c'est que ce bruit ne venait pas de la cour.

- Eh bien, m'est avis qu'il a choisi d'entrer par le grenier. Regarde, la troisième fenêtre en haut à gauche, il est en train de balader un pinceau lumineux genre Magnalite.

- Oui, je vois.

- Et pour arriver ici, il doit passer par la remise, la grange avec mes vieilles voitures et l'atelier ?

- Obligatoirement !

- Eh bien, on va l'attendre à la porte de la grange, de ce côté-ci. Quand il entre dans la grange par la porte qui vient de la remise, tu allumes toutes les lumières...

- Depuis l'atelier, je ne peux allumer que deux néons.

- Ça fera l'affaire. Julie, tu restes ici.

Il ouvrit la porte qui donnait sur l'atelier. Par la fenêtre, il suivit la progression du pinceau lumineux :

- Loïc, tiens-toi prêt, il devrait ouvrir l'autre porte dans moins d'une minute...

Ils attendirent dans un silence oppressant. Puis Le Scouarec'h vit le pinceau lumineux qui signalait l'entrée dans la grange.

- Vas-y, dit-il à Loïc.

Et au moment où Le Flohic allumait, il ouvrit la porte de la grange de son côté, dirigea sa carabine en criant :

- La plaisanterie est terminée, Monsieur...

Au même moment, l'adversaire avait roulé entre deux voitures et tiré sur les deux lampes au néon, qu'il réussit à atteindre en quatre balles. Le Scouarec'h avait tiré deux balles au jugé. -- Merde, alors !

Le Scouarec'h s'enleva prestement de devant la porte et se rapprocha de Le Flohic.

- Qu'est-ce que tu as comme flingue ?

- Mon Magnum.

- Bon, tu te charges de ce côté et je vais essayer de le coincer par l'autre côté... Il ne peut plus s'échapper.

- Fais gaffe, t'as vu qu'il sait tirer, le bougre !

Le Scouarec'h sortit dans la cour et se dirigea vers l'autre côté de la grange en rasant les murs. Il rentra par la remise et par l'autre porte entrouverte, il chercha à repérer une présence : par deux fois, il vit une ombre se faufiler entre les voitures, mais c'était trop furtif pour qu'il puisse viser. Il reprit ses jumelles et entreprit de localiser l'assassin ; il semblait s'être évanoui.

- Il n'a pas pu s'envoler comme ça !

Il écouta, essayant de se guider aux bruits... il doit être planqué derrière une voiture. Le Scouarec'h se baissa

cherchant s'il pouvait repérer les jambes. Un énorme bruit le fit sursauter et attira son attention vers le fond de la grange... un outil venait d'atterrir sur un gros bidon d'huile, vide. Le temps qu'il reprenne ses esprits, il entendit Le Flohic hurler :

- Jean, il est en train de monter dans la Simca 1000...

Le Flohic tira. Le Scouarec'h visa un mollet par-dessous la voiture. On entendit un cri, puis la porte d'une voiture qui claquait. La Simca 1000 démarra et le moteur rugit. Puis la voiture bondit, les pneumatiques fumèrent en cirant et la grande porte double fut pulvérisée. Chacun de leur côté, le Flohic et Le Scouarec'h tirèrent dans les pneus. Avec deux pneus crevés, la voiture alla s'écraser sur le mur du chai, endommageant l'aile droite. Cinq secondes plus tard, ils entendirent un coup de feu venant de l'intérieur de la voiture.

Le Scouarec'h alluma les lumières de la grange de son côté et cria :

- Loïc, attention, je crois qu'il est touché, mais fais gaffe ! Rien ne bougeait dans la voiture. Le Flohic alluma les lumières de la cour; le spectacle était dantesque : les morceaux des deux battants de la porte de la grange étaient éparpillés dans la cour, les traces de roues dessinaient une sinusoïde sur le sol et le capot avant de la Simca était grand ouvert. Ils se dirigèrent lentement vers

celle-ci, l'un couvrant l'autre. Arrivé près de la portière gauche, Le Scouarec'h murmura :

- Je crois bien qu'il s'est fait sauter le caisson !

Il ouvrit la portière ; le spectacle n'était pas réjouissant ; l'assassin avait son pistolet à la main, son visage était ensanglanté et méconnaissable : la balle avait traversé le crâne de bas en haut et le sang avait giclé dans toutes les directions.

- C'était bien lui...

- Tu ne devrais pas laisser les clés comme ça sur tes voitures, Jean, c'est ce qu'on appelle une incitation au vol...

- Ce que j'aime bien avec toi, Loïc, c'est que tu as toujours le mot pour rire dans les circonstances les plus tragiques...

Julie arrivait. Le Scouarec'h l'empêcha d'aller plus loin et lui

dit :

- Il vaut mieux que tu ne vois pas cela. C'était trop tard ; elle avait déjà vu le visage éclaté et ensanglanté ; elle se détourna avec répulsion.

- Allons, viens, Loïc, maintenant on peut appeler la gendarmerie.

Auparavant, il fouilla soigneusement pour savoir ce qu'il y avait dans les poches du mort. Quelques menus outils, une lampe torche, des clés de voiture, et un agenda. Il prit soigneusement les clés et l'agenda.

Le Scouarec'h regarda les clés de voiture.

- Ce doit donc être une Toyota. Probablement un 4x4 qui doit être planqué ou tout simplement garé à proximité du petit bois. Nous enverrons les gendarmes à sa recherche lorsqu'ils arriveront.

Et Julie qui disait :

- Je suis sûre que je l'ai déjà vu, ce monsieur ! Et elle se mit à pleurer, pendant que Le Scouarec'h et Le Flohic la ramenaient dans le salon où ils allumèrent toutes les lumières.

Le Scouarec'h sentit que toutes les fatigues accumulées lui tombaient sur les épaules... tout ça pour ça...

- J'ai besoin d'un remontant... un café fort avec un fort cognac.

- Pour moi, un coca suffira, dit Julie.

- Et moi, je vais prendre la même chose que Jean !

Le Flohic s'affaira, Le Scouarec'h prit Julie sur ses genoux, dans le grand canapé qui datait du XIXème siècle, avec des fleurs et des couleurs passées de mode depuis au moins trois générations.

Le Scouarec'h regarda sa montre. Onze heures trente. Et puis, zut! d'abord le remontant, on pourra toujours téléphoner après.

Le café était bon, le cognac excellent.

- Et quand je pense que tout cela a démarré il y a tout juste une semaine. Ça me paraît un siècle !

- Tu ne rajeunis pas. Comment s'appelait-il donc, l'assassin ?

- J'ai l'impression de l'avoir vu hier !

Le Scouarec'h regarda de nouveau sa montre :

- En fait, tu l'as vu aujourd'hui même vers midi, dans mon bureau du Quai; je crois que je vous dois quelques explications, au sujet de l'assassin et du concours de circonstances qui lui a permis de te retrouver ici... et qui m'a permis à moi d'arriver à temps. Cet homme qui s'est suicidé dans ma Simca 1000, ce meurtrier qui a tué cinq personnes à Air Patair, s'appelle Jean-Christophe Lartigue; c'est un expert informatique et pas plus tard que ce midi, il était dans mon bureau : c'est là que Julie l'a

aperçu, quelques secondes...

- Il avait l'air très gentil...

- Et pourquoi a-t-il tué tous ces gens ?

- Pas si vite... laissez-moi raconter dans l'ordre de mes pensées. Donc ce Lartigue, qui a une boîte de conseil informatique basée à Montpellier, a été dirigé sur Brunet par Fleury pour aider Brunet sur le plan informatique : en effet, Fleury a été très satisfait du travail de Lartigue qui a fait une sorte d'audit à Air Patair en juillet et août... et c'est comme ça que Lartigue a dû savoir que je t'envoyais ici pour te protéger... la porte de communication avec le bureau des inspecteurs est probablement restée ouverte. Bon, ça, c'est pour vous expliquer comment il a découvert la trace de Julie... maintenant, ce qui m'a mis sur la trace de Lartigue : sur tes conseils, mon cher Loïc, j'avais demandé les rapports sur les morts accidentelles ou suspectes après le huit juin (j'avais pensé à celles du huit juin, mais ça n'avait rien donné); en les consultant, vers sept heures, je tombe sur un rapport d'accident de voiture, survenu le neuf juin vers trois heures du matin ; la victime, étudiante à Paris et domiciliée à Montpellier, s'appelait Dominique Lartigue, et dans son sac à main on avait retrouvé un billet d'avion Orly-Montpellier...

- Je commence à comprendre, murmura Loïc... - Par chance, Brunet avait laissé les coordonnées du bureau de

Lartigue à Paris; j'ai eu sa secrétaire qui m'a dit que Lartigue avait cherché tes coordonnées sur le Minitel. La suite, vous l'avez vécu autant que moi...

- Et tu veux dire que Lartigue a tué cinq personnes d'Air Patair uniquement parce que sa fille était morte dans un accident de voiture!

Loïc intervint :

- C'est vrai que ça peut paraître invraisemblable, Julie; je suppose que Lartigue était très attaché à sa fille, et je ne serais pas surpris si on découvre que c'était sa fille unique; quand elle est morte, tout s'est effondré pour lui, et il a probablement décidé que la cause de la mort était cette grève à Air Patair.

- Je suis assez d'accord avec Loïc... il a voulu venger la mort de sa fille et il lui fallait un coupable ; le reste, la manière dont il a organisé sa vengeance macabre et son obsession pour les nombres relèvent de la psychiatrie.

- Il n'avait pourtant pas l'air d'un fou !

- Tu sais, en général, ce genre de folie ne se porte pas sur la figure... Un silence fait de méditation emplît la pièce. La semaine écoulée repassait devant eux, avec son cortège de meurtres, de frayeurs, mais aussi avec le souvenir des bons moments qu'ils avaient passé ensemble.

Chapitre 17

Ils ne dirent rien pendant cinq bonnes minutes. Puis Le Scouarec'h se leva et annonça : - Pour une fois que je peux réveiller le directeur de la police criminelle à minuit avec une bonne raison, je ne vais pas me priver. Ce genre de satisfaction fait supporter les couleuvres qu'il faut parfois avaler...

- Monsieur le directeur, Le Scouarec'h à l'appareil. Je vous a i réveillé. Je suis désolé, mais la nouvelle est d'importance.

- Vous avez arrêté l'assassin d'Air Patair ?

- Pas exactement. Il est mort. En fait, il s'est suicidé après avoir raté sa sixième victime.

- Pas possible ! Qui est-ce donc ?

- J'aurais tendance à dire que c'était un homme malheureux. Il s'appelle, enfin il s'appelait Jean-Christophe Lartigue; je ne crois pas que vous le connaissiez ; il n'était mentionné dans aucun rapport de police se reportant à l'affaire.

- Vous êtes bien certain que c'est lui l'assassin ? - Aucun

doute là-dessus, j'ai les preuves dans ma poche.

- Comment cela ?

Le Scouarec'h crut qu'il s'avavançait un peu trop... il eut une hésitation puis plongea : - J'ai son agenda dans ma poche et d'autres éléments irréfutables. Surtout, son suicide sur le lieu d'un sixième crime qu'il allait commettre.

- Incroyable. Et ça s'est passé dans quel coin de Paris? Où êtes-vous que je vous rejoigne ?

- Oh non, ce n'est pas à Paris, c'est près de Tours. Exactement chez Le Flohic, vous voyez ?

- Tiens donc, qu'est-ce que Le Flohic vient faire dans cette histoire ?

- Rien, monsieur le directeur, je lui ai envoyé une victime potentielle, hôtesse de l'air à Air Patair. Et cela a failli mal tourner. - Toujours chevalier au grand coeur, Le Scouarec'h ?

- On ne se refait pas.

- Bon, je veux des informations un peu plus détaillées sur mon bureau à neuf heures demain matin. Et vous êtes sûr que c'était l'assassin ?

- Evidemment, Monsieur le directeur, aurais-je osé vous

appeler à minuit si ce n'était pas le cas ?

- C'est vrai, Le Scouarec'h, tu n'oserais pas.

Et il raccrocha. Pendant toute la conversation téléphonique, Le Flohic et Julie avaient murmuré et ri deux ou trois fois.

- Tu m'avais l'air dans tes petits souliers...

- J'aurais bien voulu t'y voir. Et si tu veux parler d'emmerdements, attends que j'aie appelé les gendarmes de l'Île-Bouchard, le commissariat de Tours, le procureur, le parquet et le juge, sans oublier les gars du labo. Ça va fourmiller d'ici peu. Il n'y a qu'un avantage, c'est que pour le moment les médias ne sont pas au courant. Plus tard, quand les télévisions viendront te supplier pour une interview, tu ne me remercieras même pas pour la publicité gratuite!

Le Scouarec'h appela le commissariat de Tours, la gendarmerie de l'Île-Bouchard, le procureur, le juge, le laboratoire d'expertise. Il réveilla Prévost et Rousseau pour leur annoncer que Fleury n'avait plus rien à craindre et leur expliqua brièvement le dénouement de l'affaire.

Puis il ouvrit l'agenda de Jean-Christophe Lartigue. C'était un agenda Quo-Vadis, relié cuir. Il commença par le feuilletter au hasard : surtout des rendez-vous, des adresses et des numéros de téléphone, quelques informations et notes visiblement du domaine de

l'informatique; vers la fin de l'agenda, il y avait un carnet de feuilles quadrillées avec des dessins d'oiseaux, détails de plumes et de pattes, assortis de commentaires sur les localisations, la nidification et les moeurs des différentes espèces... Lartigue était certainement un ornithologue amateur averti... à vérifier. Puis il pensa à regarder ce que Lartigue avait pu écrire au cours de la semaine précédente; il chercha à la date du mercredi précédent. Il y avait, en style télégraphique

- RV 34 JLG XXX

Donc, numéro 34 du loto, Jacques Le Goff. Le jeudi, même genre de message, pour Lionel Mercier :

- RV 39 LM XXX

Le vendredi :

- RV 17 CH XXX

Rien de particulier le samedi et le dimanche. Lundi, rebelote pour Wilfrid Archambault.

- RV 1 WA XXX

Le mardi :

- RV 48 PS XXX

Le Scouarec'h tourna la page. Le mercredi, il y avait

- RV 45 JR XX

Deux croix seulement. Donc Lartigue mettait la troisième croix lorsqu'il avait accompli son forfait. Les deux

premières croix devaient mentionner un certain degré de préparation. La troisième voulait dire kaput.

Puis Le Scouarec'h tourna la page. Et il sursauta. Il y avait de quoi. À la date du lendemain, il y avait :

- RV 8 GF XXX

Trois croix pour Gabriel Fleury. Pas possible. Ou alors les trois croix avaient une autre signification... Peut-être la troisième croix indiquait-elle que l'assassin avait finalisé son plan... ce qu'il n'avait pu faire pour Julie. Le Scouarec'h sauta sur le téléphone et appela le domicile de Fleury. Gabriel Fleury lui répondit :

- Oui, je suis là, commissaire. Vos deux inspecteurs m'ont appelé pour me dire que vous aviez coincé l'assassin. Quelle histoire ! Il faudra que vous m'expliquiez pourquoi il a fait cela. J'ai du mal à comprendre... il avait l'air si gentil... il y a un problème?

- Non, pas exactement, je ne savais pas si mes adjoints vous avaient averti. Bonne nuit !

- Bonne nuit à vous aussi, commissaire !

En raccrochant, Le Scouarec'h lança à la cantonade :

- Me dire bonne nuit à moi? Il se fout de moi ou quoi? Dis-moi, Loïc, c'est quand même inquiétant ; viens voir cet agenda.

Il lui montra les pages. Et il lui expliqua le problème. Julie écoutait à ses côtés.

- Qu'en penses-tu ?

- Bizarre... Etrange... est-ce que les croix auraient une autre signification ? y a-t-il d'autres éléments importants dans cet agenda ?

- Non, un carnet de notes sur les oiseaux avec de jolis dessins, et puis des rendez-vous, mais ceux-là, je suppose que ce sont des vrais. D'ailleurs, il y a toujours des numéros de téléphone en face de chaque rendez-vous.

- Et qu'est-ce qu'il y a au 8 juin ? Le Scouarec'h feuilleta l'agenda.

- Un nom. Enfin, un prénom. Dominique. Evidemment. - Et le 9 juin ?

- Rien. Et rien pendant quinze jours. Et le 27 juin RV Air Patair G. Fleury et probablement un numéro d'Air Patair. Et puis je crois que tu devrais remettre les lumières dans la cour. La maréchaussée débarque.

Le Flohic ne put s'empêcher de maudire Le Scouarec'h et les complications qu'il lui apportait. On ne peut pas dire qu'ils faisaient dans la discrétion : gyrophares, pleins phares, Klaxon, dérapages plus ou moins contrôlés façon

Starsky et Hutch, on se serait cru dans une série télévisée.

Le Scouarec'h accueillit le commissaire principal de Tours.

- Le Scouarec'h, de la police criminelle de Paris.

- Ah c'est vous! Alors vous avez réussi à chopper votre assassin!... Commissaire Urselle de Tours.

- Enchanté ; vous avez réussi à régler les problèmes de compétence entre le parquet de Tours et celui de Paris ?

- M'en parlez pas, avec une affaire aussi médiatique, les gens de robe de la région veulent se pousser du col.

- Bon, je vous laisse prendre cette affaire en mains; le corps est dans la Simca 1000, devant vous. Si vous allez dans la grange, faites attention, n'abîmez pas mes belles voitures, même si ce sont des ancêtres. Et voici les clés d'une Toyota, elle doit être dans les parages, probablement le petit bois à trois cents mètres au nord de la ferme. Quand vous voudrez ma déposition, je suis dans le salon de Le Flohic, je crois que vous vous connaissez ?

- Oui, oui, on se connaît.

Le Scouarec'h retourna dans le salon et demanda à Le Flohic :

- Dis-moi, tu ne veux pas aller voir dans la grange ce qu'ils

fabriquent avec mes voitures? Et puis ton commissaire Urselle de Tours, il me paraît un peu sûr de lui.

- M'en parle pas, c'est un raseur qui ne m'apprécie qu'au nombre de bouteilles de Chinon que je lui offre. Mais ne t'inquiète pas, j'y vais de ce pas.

Après quelques tendresses avec Julie, Le Scouarec'h lui dit :

- Je crois qu'il vaudrait mieux que tu te retires dans tes appartements. Avec tous ces gendarmes et leurs questions oiseuses, tu risques d'en avoir vite ras le bol.

- Pourquoi ? Tu crains les jolis gendarmes ?

- Non, je ne suis pas d'un naturel très jaloux. Tu fais comme tu veux. Julie lui fit une bise sur le front au moment où Le Flohic revenait. - Gros jaloux, va ! Bonne nuit, quand même !

- Dis donc, Jean, il faut que tu viennes aussi. Le procureur de Tours voudrait te voir sur les lieux de, comment dirais-je, l'événement.

Le Scouarec'h se leva de son fauteuil à contrecœur.

- L'affaire est terminée et il faut qu'ils m'emmerdent. Allons-y qu'on puisse aller se coucher.

Dans la grange, Le Flohic fit les présentations. Le procureur de Tours tenait à ses prérogatives, Le Scouarec'h n'était pas à prendre avec des pincettes.

- Monsieur le commissaire Le Scouarec'h, pour le moment, rien ne prouve qu'il y a eu suicide...

- Ça y est, ça commence...

- Monsieur Le Scouarec'h, dans la juridiction de Tours, c'est moi le responsable. Il y a eu mort d'homme et il faut que justice soit faite...

- Ecoutez, Monsieur le procureur, sauf votre respect, vous me cassez les couilles.

Le procureur eut un haut le coeur.

- Oui, et si vous faites votre travail, vous organisez les constatations, vous cherchez les éléments à charge et à décharge, vous laissez la police et le laboratoire criminel faire leur travail et vous ne sautez pas aux conclusions. Moi, je vous dis que le corps qui est là devant vous, est celui d'un assassin qui a tué cinq personnes et qui venait pour en tuer une sixième. Si vraiment, vous voulez m'emmerder, je n'ai qu'un conseil à vous donner : avant de faire une connerie, vous contactez le procureur Soufflot à Paris et votre hiérarchie. Sur ce, je vais me coucher; vous ne le savez peut-être pas, mais à cause de cette personne qui s'est défigurée elle-même et qui est là dans ma Simca

1000 toute cassée, ça fait une semaine que je n'ai pas dormi. J'en ai ma claque. Bonne nuit. Tu viens, Loïc ?

- Non, va te coucher. Je comprends. Je m'occupe de ces messieurs.

- Tiens, voilà les clés de la Safrane... vu le nombre de gendarmes, on peut en envoyer un, récupérer ma voiture, pas la peine de se la faire piquer pendant la nuit...

Le Scouarec'h alla se coucher. Le Flohic essaya de mettre de l'huile et d'amadouer le procureur qui n'arrêtait pas de dire : - Pour qui il se prend, ce Le Scouarec'h ?

Puis les gens du laboratoire criminel arrivèrent de Paris, et la routine d'investigation prit le dessus. Le Flohic expliqua les circonstances en long, en large et en travers. Au milieu de ses explications, il fut interrompu par un gendarme qui apportait au commissaire les papiers de la Toyota retrouvée dans un chemin vicinal.

- Une voiture de location, louée à Paris chez Hertz, sous le nom de Renaud. Sur le siège arrière, il y avait un imperméable et un caméscope...

- Très important, vous les confiez tout de suite aux experts du labo.

- Que devons-nous faire de la voiture ? - Vous la ramenez à Tours et vous la faites mettre sous scellés avec les papiers

et les clés.

Le Flohic invita le procureur, le commissaire principal Urselle, le lieutenant de gendarmerie de l'Ile-Bouchard et le médecin légiste local à prendre un café dans son salon.

- À trois heures du matin, il est un peu tôt pour s'offrir une bonne bouteille de Chinon... dit-il, avec un clin d'oeil à Urselle.

Puis le procureur Soufflot arriva de Paris. Il eut avec son confrère de Tours un petit aparté plutôt animé, le représentant de la justice tourangelle devant s'incliner devant la puissance des arguments de la capitale.

- Il n'empêche, ce Le Scouarec'h est un malotru.

Soufflot demanda à Le Flohic :

- Vous ne croyez pas qu'on pourrait réveiller Le Scouarec'h pour qu'il fasse une déposition dans les formes ?

- Si vous voulez, Monsieur Soufflot, c'est la troisième porte à droite... attention, il n'est pas tout seul, et à votre place, j'hésiterais... il est très fatigué...

- Bon, je pense que cela pourra attendre demain matin. D'ailleurs nous avons la déposition circonstanciée de Monsieur Le Flohic. Cela suffira pour le moment.

Le Flohic se dit à mi-voix :

-... je rêve... et dire que j'étais dans la police! Maintenant ce sont les procureurs qui font la loi... les nouveaux shérifs...

Soufflot reprit le cours de sa pensée,

- Dites-moi, Le Flohic, quand donc Le Scouarec'h a-t-il découvert que Lartigue était l'assassin que nous cherchions ?

- Hier, vers dix-neuf heures trente, à Paris dans son bureau.
- Et, il était là, une heure et demie plus tard ?

- Oui, pourquoi? Ne me dites pas que vous voulez lui coller un excès de vitesse ?

- Il est quand même bizarre, ce Le Scouarec'h, vous ne trouvez pas ? Honnêtement ?

- Non, je dirais plutôt qu'il est bizarrement très honnête. C'est rare dans ce métier. Enfin, à ce point là. Et je parle évidemment sur un plan intellectuel. Dites-moi, Monsieur Soufflot, vers quelle heure pensez-vous revenir ce matin? Le commissaire m'a dit que vous aviez retenu une chambre à Tours.

- Je pense revenir vers neuf heures. Il y aura dans tous les cas trois gendarmes pour veiller sur les locaux. Je ne pense pas que les médias arrivent si tôt, mais on ne sait

jamais. La presse et les radios locales seront au courant les premières. Je ne sais pas si la conférence de presse d'explication générale se fera ici, à Tours, à Paris ou à Orly. Il y aura même probablement plusieurs conférences de presse, dit-il, voyant le procureur du parquet du Tours qui tiquait...

- En tous cas, merci pour votre accueil, Monsieur Le Flohic. A tout à l'heure.

Le Flohic accompagna ses invités dans la cour et assista à leur départ. Urselle le présenta à l'adjudant Perrier de la gendarmerie de l'Ile-Bouchard.

- Perrier est chargé de protéger les locaux et votre ferme, surtout contre les visiteurs importuns...

- Adjudant Perrier, voulez-vous que je vous prépare une Thermos de café pour la nuit. Vous ne devez pas avoir eu le temps de préparer grand-chose, vu la manière précipitée dont les choses se sont déroulées...

- Ce n'est pas de refus.

Il alla faire le café et le porta à l'adjudant :

- S'il y a urgence, n'hésitez pas à sonner. De toute façon, je ne sais pas si je vais arriver à dormir...

Chapitre 18

Sur le coup de sept heures, Le Scouarec'h vint dans la grande pièce pour se faire un café. Le Flohic était là.

- Alors, pas trop pénible ce retour à la civilisation? Tu sais que je suis emmerdé comme pas possible de t'avoir amené tous ces ennuis. Je n'imaginai pas...

- Arrête, Jean, tu sais bien que je n'ai rien à te reprocher. Si on ne pouvait pas compter sur ses amis dans les circonstances difficiles, ce ne seraient plus des amis...

- N'empêche... j'ai perturbé ta petite vie de vigneron à l'aise dans ses baskets.

- Et alors, tu l'as voulu ?

- Evidemment, non. Et oui, en même temps.

- Alors, n'en parlons plus.

- Je tiens absolument à t'offrir une nouvelle porte pour la grange !

- On verra bien. La réparation de ta cacahuète jaune tout abîmée par Lartigue va te coûter bonbon...

Le Scouarec'h s'affaira à préparer du café.

- Tu as une photocopieuse ?

- Oui, et aussi un télécopieur.

- À la pointe du progrès, je vois! Nous allons photocopier l'agenda de Lartigue, et je me souviendrai fort à propos que je l'ai retrouvé dans ma poche ce matin; je l'avais pris par réflexe automatique...

Le Scouarec'h donna l'agenda à Le Flohic :

- Pendant que tu photocopies, je vais envoyer mon rapport au patron par fax.

Le Flohic revint dix minutes plus tard avec les photocopies et l'agenda.

- Dis-moi, Jean, pourquoi as-tu besoin de cela? Tu as vu et lu l'agenda, qu'est-ce que les photocopies peuvent t'apporter ?

- J'ai besoin d'une trace à cause de ce problème des trois croix accolées au nom de Fleury. Tous ceux qui ont été tués par Lartigue, ont trois croix après leur nom, Julie n'en a que deux, grâce à toi et à moi. Par contre, à côté du nom de Fleury, il y a trois croix. Et Fleury est toujours vivant. Si j'en parle, on va avoir des emmerdeurs sur le dos. Je

voudrais pouvoir y penser tranquillement sans la pression des médias et sans mettre la puce à l'oreille de certains procureurs et certains juges qui se laissent tenter par la médiatisation.

- Et la déontologie, là-dedans? Tu as soustrait pendant un certain temps un élément important aux représentants de la justice. Je ne parle pas du commissaire Urselle qui aurait transformé cet agenda en pièce à conviction à mettre sous scellés...

- Tu parles d'or. Pour beaucoup de gens de justice dont je suis en tant qu'officier de police judiciaire, je tiens à te le rappeler, cet agenda est une pièce à conviction, un élément du dossier. Pour moi, il pose une question. Et je n'ai pas la réponse. Ce qui me gêne beaucoup. Et il faut que je fasse quelque chose.

Il appela Prévost.

- Contrordre. Il faut remettre Gabriel Fleury sous protection, discrète, cette fois-ci. Un dispositif de surveillance de sa maison, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans qu'il le sache. Même chose pour ses trajets, une protection discrète et efficace.

- Pourquoi, commissaire, je croyais que l'assassin était mort cette nuit ? Et que tout était terminé.

- Je le croyais aussi, mais il y a quelque chose de suspect.

Je vous expliquerai ça plus tard. En attendant, il faut que Fleury soit protégé. C'est un ordre.

- D'accord, d'accord, commissaire !

- Je vous rappelle dans la journée.

En raccrochant, Le Scouarec'h se demanda l'utilité d'une telle mesure. Jean-Christophe Lartigue était mort. Donc, en principe, l'affaire était close. Pourtant, ces trois croix en face du nom de Fleury... cela pouvait-il signifier que Lartigue avait confié la tâche à un comparse ? Difficile à imaginer, vu la mentalité et les motivations qu'il prêtait à Lartigue. Dans tous les cas, il valait mieux être trop prudent que pas assez.

Il appela le commissaire de Montpellier et lui expliqua l'affaire.

- En un mot, il me faut le portrait de Jean-Christophe Lartigue, ses habitudes, l'avis de ses proches et amis, une enquête de voisinage et une enquête dans son milieu professionnel. Quand vous avez ces éléments, vous les télécopiez au Quai directement.

Julie entra dans la salle commune pendant que Le Scouarec'h était au téléphone, toute fraîche et ne laissant rien paraître des affres de la nuit. Elle déposa une bise sur le front dégarni de Le Flohic

- Bonjour, Loïc, pour moi ce sera un grand café.
- Bonjour Julie, tu as l'air reposée. Tout en raccrochant Le Scouarec'h demanda :
- Au fait, comment il s'appelle ce procureur de Tours que je ne peux pas sentir ?
- Godin. Erik avec un k. Et il était un peu remonté contre toi cette nuit... je crois qu'il n'a pas beaucoup apprécié l'expression "casser les couilles"... dit-il en faisant un large sourire à Julie.
- C'est vrai qu'on ne doit pas parler en utilisant ce genre de mots... est-ce que ça rentre dans la catégorie outrage à magistrat, d'après toi, Loïc ?
- Certainement, justement, on pourrait lui demander son avis à ce Godin, je crois que les huiles rappiquent.

Ils sortirent tous les trois dans la cour et virent arriver en procession, commissaire, procureurs, gendarmes... Les gendarmes en charge de la garde de nuit avaient ouvert les portes de la cour de la ferme et la scène avait un aspect protocolaire quasi élyséen, des personnalités accueillant d'autres personnalités aux marches d'un palais, à la différence près que ce palais n'était qu'une modeste ferme du Chinonais.

Le Flohic présenta Julie, la seule à n'avoir pas été

présente aux discussions nocturnes et tout le monde se salua.

- On se réunit dans la grange ou dans ma maison? Dans ma salle commune, au moins nous pourrions nous asseoir.

- Va pour la salle commune.

Lorsque tout le monde fut installé, Julie décréta :

- Je suppose que c'est café pour tout le monde...

Le ton était à la fois gentil et péremptoire. Le Scouarec'h prit l'agenda dans la poche de sa veste et le tendit à Urselle :

- Commissaire, la nuit dernière, j'avais gardé par inadvertance cet agenda dans ma poche. Je l'avais oublié au milieu des événements et des discussions...

Urselle lui fit un clin d'oeil.

- Merci. Vous l'avez feuilleté ?

- Evidemment, il corrobore la plupart des éléments que nous avons évoqués hier.

- A propos de confirmation, Jean-Christophe Lartigue s'est bien suicidé avec le même modèle de pistolet que celui qui a tué Pierre Simonet ; qui plus est, les premiers

rapprochements avec les rapports d'analyse de Paris sur l'arme et la balle qui ont tué le syndicaliste font pencher vers la même arme. Cela sera confirmé, ou infirmé, dans les heures ou les minutes qui viennent. Le pistolet est maintenant au laboratoire de la police criminelle à Paris. Autre point important, notre médecin légiste est formel, si la balle qui a fracassé le mollet de Lartigue provenait bien de l'arme de service du commissaire Le Scouarec'h, Jean-Christophe Lartigue s'est suicidé avec le pistolet qu'il avait dans la main et cela ne peut faire aucun doute pour qui que ce soit.

En disant cela, le commissaire Urselle regardait avec malice le procureur Godin, qui essaya de prendre un air dégagé.

- Nous avons décidé avec le procureur Soufflot et après consultation de nos hiérarchies respectives, de faire deux conférences de presse. Une au palais de justice de Tours pour présenter la conclusion de cette douloureuse affaire et les événements qui se sont passés ici même cette nuit. Elle aura lieu à midi.

- Pour la deuxième conférence, elle aura lieu à Orly dans les locaux d'Air Patair, demain dans la matinée et elle retracera l'historique et la totalité de l'affaire. Il est évident que la présence du commissaire Le Scouarec'h est indispensable à ces deux conférences de presse, malgré le peu de goût du commissaire pour ce genre d'exercice.

Ne soyez pas trop modeste, commissaire, vous avez droit à un peu de vedettariat... sans vous, qui sait où serait Jean-Christophe Lartigue à l'heure actuelle. Sans parler de mademoiselle Rivaud... et d'autres.

Il y eut un silence gêné, que Le Scouarec'h se résolut à couper :

- Pas de fleurs, s'il vous plaît, je n'ai fait que mon travail et il n'est pas terminé... expliquer comment Lartigue a pu passer à travers les mailles du filet, par exemple. Les médias mettront en avant la découverte de l'assassin et c'est normal. Pour ma part, je sais qu'il y a eu cinq victimes, c'est déjà cinq de trop. Et il y a un certain nombre de choses que je n'arrive pas à comprendre...

- Quoi, par exemple ?

- Deux ou trois petits détails : comment Lartigue a-t-il pu savoir que Simonet avait un ami journaliste à Libération, comment a-t-il réussi à s'introduire à la conférence de presse d'Archambault, quel est le sens de certaines inscriptions dans son agenda ?... Etrange !

- Excusez-moi, il faut que je téléphone à Paris.

Le Scouarec'h appela Prévost et Rousseau et leur expliqua les raisons de son inquiétude au sujet de l'agenda de Lartigue :

- À la réflexion, je formulerai quatre hypothèses : un, Lartigue avait finalisé son plan, il savait comment il allait procéder, il a donc mis une troisième croix ; deuxième hypothèse, il a chargé un comparse de l'exécution, ce qui ne correspond pas du tout au personnage ; troisième possibilité, il a mis une bombe à retardement chez Fleury ; quatrième solution, qui est une variante de la précédente, il a envoyé à Fleury une lettre ou un colis piégé. Il faut donc prévenir dans tous les cas de figure. Donc, toute lettre ou envoi destiné à Fleury, que ce soit directement chez lui, à Etiolles, ou à son bureau d'Air Patair doit être passée au détecteur et vérifiée par les services de sécurité. Vous envoyez aussi les services de désamorçage au domicile de Fleury pour qu'ils ratissent la maison avec leur matériel de détection, sans oublier les deux véhicules de Fleury. Enfin, vous réservez une chambre pour Fleury dans un hôtel d'Orly et vous lui servez de nounou jusqu'à demain matin.

- Et si Fleury râle encore ?

- Vous lui dites de m'appeler. Il faut absolument que sa maison soit passée au peigne fin et qu'il soit protégé bon gré, mal gré...

- On vous revoit quand, commissaire ?

- Dans le courant de l'après-midi. Demain matin à dix heures, grande conférence de presse à Orly dans les locaux d'Air Patair. J'espère que tout sera réglé à ce

moment-là et que nous aurons une explication. Entre-temps, il ne faudrait pas qu'il arrive quelque chose à Monsieur Fleury.

Les conversations s'étaient faites rares pendant le coup de téléphone de Le Scouarec'h. Soufflot s'étonna :

- Je croyais que l'affaire était terminée...

- Elle est peut-être terminée, mais je ne voudrais pas triompher trop tôt ; alors je prends quelques précautions élémentaires. Lartigue a montré qu'il avait de la ressource. La seule chose qui pourrait me rassurer, c'est que lorsque Lartigue a noté ses petites croix dans son agenda, il ne pouvait pas savoir qu'il finirait sa vie dans le hangar d'à côté. En tout état de cause, s'il arrivait quelque chose à Fleury, nous aurions l'air malins, tout mort que soit Lartigue.

- Vous avez entièrement raison. Bon, on se retrouve au palais de justice de Tours un peu avant midi ?

- Pas de problème.

- Merci pour le café, Mademoiselle Rivaud... Monsieur Le Flohic, merci de votre accueil; je pense qu'il serait souhaitable de vous laisser deux ou trois gendarmes de garde pendant la journée, jusqu'à lundi, pour canaliser les médias et les curieux qui ne vont pas manquer de venir.

Tout ce beau monde quitta la ferme. Les gendarmes

avaient déjà maille à partir avec des journalistes et des photographes qui tenaient absolument à entrer dans la grange. Le Flohic s'entendit avec le lieutenant de gendarmerie pour les procédures de visite et de photographie de la grange et de la cour : des photos, d'accord, mais pas question de toucher à quoi que ce soit :

- Imaginez que l'un d'entre eux fasse une rayure à une des vieilleries de Le Scouarec'h, ce sera un drame.

Le Scouarec'h avait rappelé le commissaire principal de Montpellier pour avoir des nouvelles de l'enquête sur Lartigue; on n'avait encore rien trouvé dans le pavillon de Lartigue qui expliquât vraiment son geste, pas de lettre, rien qui ressemble à un journal intime; le seul espoir était de trouver quelque chose sur son ordinateur, ce qui prendrait du temps.

- A part ça, tous les témoignages confirment qu'il a complètement changé après le 9 juin, après la mort de sa fille. Il est resté plus d'une semaine sans s'occuper de sa boîte d'informatique. Et même quand il a repris son travail, ses proches collaborateurs ont eu l'impression qu'un ressort était cassé. Il a retrouvé un peu d'énergie après s'être occupé d'Air Patair en juillet.

- Autrement dit, rien qui laissait prévoir ce qu'il méditait ?

- Exactement, et les deux réactions que nous avons à nos

interrogatoires, c'est la négation ou l'incompréhension, c'est pas possible que lui, il ait fait ça ou bien on ne comprend pas qu'il en soit arrivé là...

- Merci, commissaire, si vous avez du nouveau, n'hésitez pas à me joindre.

Le Flohic et Julie Rivaud étaient en grande conversation devant un bon feu de cheminée. Il faisait beau, mais le fond de l'air était plutôt frais.

- Je me propose d'aller à cette simagrée de conférence de presse à Tours, puis de revenir te prendre ici et de retourner ensuite à Paris. Je crois que j'irai moins vite qu'à l'aller !

- Tu as intérêt !

- Tu as un plan de Tours, pour que je ne perde pas trop de temps à trouver le palais de justice ?

- C'est en plein centre, place Jean Jaurès, le bâtiment à côté de la poste et en plus, il y aura de l'animation, pense à tous les journalistes qui viennent exprès pour toi !

- Tu parles ! Faux frère ! je vais tous les envoyer ici...

- Allez, vas-y, Jean, tu vas être en retard.

Le Scouarec'h partit à contre coeur.

Chapitre 19

Au palais de justice de Tours, c'était l'effervescence. La Nouvelle République du Centre-Ouest, Ouest-France, les radios locales, Radio France Tours, Sud Touraine et Méga Tours, France 3, quelques correspondants des télévisions et des quotidiens nationaux, remplissaient la salle des pas perdus. Tout ce qui comptait dans la magistrature du parquet et dans la police était présent. Le procureur Godin essayait de cacher sa satisfaction sans trop y réussir. Une occasion de se retrouver sous la lumière avantageuse des médias pourrait ne pas se présenter à nouveau avant longtemps. Il fallait en profiter. Il avait étudié pendant la nuit toute la presse de la semaine écoulée pour paraître au courant de tout. Malheureusement, il n'en savait pas assez sur Lartigue et serait bien obligé de laisser la parole à Le Scouarec'h. Mais pas trop. Il fit donc pour les journalistes un historique rapide de l'affaire et raconta par le menu les événements de la nuit passée, y compris quelques âneries que Le Scouarec'h se garda de relever. Un journaliste l'interrompit :

- Que sait-on exactement de l'assassin, à part le fait qu'il s'appelle Lartigue ?

- Commissaire Le Scouarec'h, je pense que vous êtes le

plus qualifié pour répondre... Le Scouarec'h raconta. Jean-Christophe Lartigue venait d'avoir quarante-sept ans. Fils de maraîchers de la région de Marmande, il avait fait Polytechnique et s'était lancé dans l'informatique au début des années soixante-dix. Après avoir travaillé chez IBM et CII-HONEYWELL-BULL, il avait créé une société de services informatiques à Montpellier, dont le nom est Intersis Languedoc. Son passage chez le numéro un mondial et le numéro un français lui avait donné un carnet d'adresses bien fourni ; et la société avait prospéré, ouvrant des agences à Marseille, Bordeaux, Toulouse, Lyon et, bien sûr, Paris. Heureusement marié avec Micheline, ils avaient une fille unique, Dominique. Sa femme était morte d'un cancer en 1990 et depuis, il avait évidemment concentré toute son affection sur sa fille.

Le 8 juin, elle avait pris un billet d'avion pour Montpellier. Arrivée à Orly, elle avait appris que le vol était annulé à cause de la grève. Elle avait alors décidé de se rendre à Montpellier en voiture avec sa Clio. Et elle était morte entre Marvejols et Millau, dans la nuit. Sa voiture avait percuté un arbre.

- Maintenant, on en arrive aux suppositions. Lartigue a disjoncté, je ne vois pas d'autre mot. Pour lui, sa fille était morte à cause de la grève à Air Patair. Et il s'est mis à ruminer sa vengeance. Froidement. Il a réussi à se faire engager à Air Patair comme conseiller informatique pendant le mois de juillet. Et il a pu préparer son coup en

toute tranquillité. Sa fille était née un 27 juillet. Il avait accès à tous les fichiers d'Air Patair. Il remarqua que quarante-neuf personnes chez Air Patair étaient nées un 27 juillet. À mon avis, c'est ce qui lui a donné l'idée du loto. Je suppose qu'il a décidé de faire intervenir le hasard dans le choix des victimes. Puisque Dominique Lartigue était morte à cause du hasard malencontreux d'une grève, il allait tuer au hasard des numéros de loto du 8 juin. Une sorte de justice immanente. Il a donc préparé sa vengeance pendant près de quatre mois, au cours desquels il a pu étudier en détail les sept victimes, leurs habitudes et leur mode de vie.

- Comment avez-vous découvert que c'était lui l'assassin ?
- Par un hasard heureux...

Le Scouarec'h expliqua le travail de fourmi de la police et les milliers de rapports apparemment inutiles. Pourtant, c'était l'un de ces rapports qui lui avait mis la puce à l'oreille. Ainsi que les nombreuses heures passées par ses inspecteurs à collationner toutes ces informations.

La conférence de presse dura une bonne heure. Le Scouarec'h refusa l'invitation du procureur Godin, prétextant sa présence impérative à Paris. Il revint à Cravant-les-Côteaux où Le Flohic leur avait préparé un petit en-cas.

Avec Julie, il rentra sur Paris par les petites routes, la

déposa à Palaiseau et se rendit ensuite à son bureau. A part Prévost et Rousseau, toute son équipe était là. Ils étaient rayonnants et le félicitèrent. Le Scouarec'h eut du mal à refouler une petite larme, et se reprit très vite :

- Alors, qu'est-ce que cela a donné, l'inspection de la maison de Fleury ?

- Elle a été passée au peigne fin par les services de sécurité. Ils n'ont rien trouvé. Rien non plus dans le garage et sur les deux voitures de Fleury.

- Et Fleury ?

- Il est avec Prévost et Rousseau à Air Patair. Il vaudrait mieux que vous l'appeliez.

Brunet lui tendit les télécopies en provenance de Montpellier, pendant qu'il joignait Fleury.

- C'est promis, à partir de demain matin, je vous laisse tranquille. Je vous invite même à dîner ce soir, à votre hôtel... à ce soir.

Le Scouarec'h raconta une fois de plus à ses inspecteurs et inspectrice la nuit mouvementée, la conclusion apparente de l'affaire et les écritures bizarres dans l'agenda.

- J'avoue que je ne serai complètement rassuré que

demain matin...

- Le labo a démonté le caméscope; il y avait bien une carabine 22 long rifle modifiée, cachée dedans, avec un système de visée nocturne infrarouge. C'est avec cet engin qu'il a tué Le Goff et Archambault.

- Le patron a reçu mon rapport ?

- Oui, il aimerait vous voir dès que vous aurez un moment.

- Pendant que je vais le voir, préparez-moi un résumé de toutes ces télécopies que Montpellier vous a envoyées. Uniquement l'essentiel.

Le patron était visiblement satisfait, beaucoup plus que Le Scouarec'h.

- Qu'est-ce qui vous chagrine ?

- L'agenda de Lartigue. Je crains un coup fourré.

- Il paraît pourtant qu'on n'a rien trouvé de suspect au domicile de Fleury.

- Peut-être, il se trouve que j'ai un mauvais pressentiment, Lartigue nous a montré qu'il était maître-ès-coups tordus.

- Vous savez bien qu'il est mort, ce Lartigue ! - Oui, je sais... Il n'empêche...

- Enfin, pour moi, l'affaire est terminée. De toute façon, Prévost et Rousseau le protègent bien jusqu'à demain ?

- Exact. - Bon. Venez me voir demain après la conférence de presse. Je pense que vous serez reposé et rassuré.

La fin de la journée s'écoula au milieu des rapports, ceux de Montpellier et ceux des interrogatoires de ses collaborateurs à l'agence Intersis de Paris.

À dix-neuf heures, il se rendit à l'hôtel Hilton d'Orly, où il retrouva Fleury, Rousseau et Prévost. Malgré les événements, l'atmosphère du repas fut cordiale et détendue. Fleury fit le portrait de Lartigue, un homme sympathique qu'il avait reçu à dîner un soir, chez lui à Etiolles.

- Maintenant que je sais, j'aurais tendance à dire qu'on sentait chez lui une sorte de blessure secrète, un certain mal de vivre... c'est facile à dire aujourd'hui... nous avons un peu parlé boutique, je veux dire informatique; et un peu de politique, à mon avis, il était plutôt dans la mouvance socialiste; le plus surprenant, c'est qu'il m'a surtout parlé de sa passion pour les oiseaux, particulièrement les passereaux : il était membre d'une société ornithologique américaine. J'ai quand même du mal à admettre qu'il ait tué cinq personnes de sang-froid. C'est dingue, quand on y pense !

- Au cours de sa mission à Air Patair, pendant le mois de juillet, at-il pu avoir accès à tous les fichiers ?

- A part quelques dossiers financiers confidentiels qui ne sont pas accessibles via l'ordinateur central et le réseau, oui. Il avait un code d'accès juste en dessous du mien. Et je vais vous donner une information que vous pourrez ajouter à votre dossier : j'ai vérifié qu'il avait réussi à effacer de tous les fichiers accessibles le fait que sa fille Dominique avait réservé une place sur le vol Paris-Montpellier du 8 juin. Je n'ai retrouvé la trace de cette réservation que sur un double d'une bande magnétique gardée aux archives et à laquelle il n'avait pas accès...

- Ce qui signifie que si je n'étais pas tombé sur le rapport de la gendarmerie de Séverac-le-Château concernant l'accident mortel de sa fille Dominique, Lartigue serait toujours dans la nature...

- Vous voulez me faire des frayeurs rétrospectives, commissaire ?

- Pas du tout, je voulais dire qu'on doit une fière chandelle à Le Flohic; sans lui, je n'aurais pas cherché les morts accidentelles postérieures au 8 juin...

La conversation partit vers d'autres sujets plus futiles et s'éternisa.

- Enfin, c'est presque terminé. Demain soir, vous pourrez regagner vos pénates. Faites seulement attention aux colis que vous recevrez, on ne sait jamais. Je vous laisse à vos deux anges gardiens. A demain vers dix heures...

Vendredi matin, 10 heures, Orly. Le foyer d'Air Patair avait été transformé pour l'occasion en salle de conférence. La police avait été obligée d'instaurer un numerus clausus pour les journalistes et les techniciens car le foyer n'aurait pu contenir les deux cents représentants des médias.

Le ministre de l'Intérieur était là en personne et fanfaronnait à son habitude. Le procureur Soufflot et le juge Raffy se faisaient discrets. Joël Etchegaray, directeur général par intérim avait fait preuve d'efficacité et devait maintenant se montrer diplomate pour ne pas froisser certaines susceptibilités. Tous les inspecteurs qui avaient aidé Le Scouarec'h au cours de l'enquête étaient présents. Gabriel Fleury et Nicolas Maréchal discutaient avec le commissaire et deux journalistes vedettes de la télévision. TF1 et France 2 voulaient tous deux avoir Le Scouarec'h pour le vingt heures

- Demandez plutôt au procureur ou au juge. Moi, je ne suis qu'un petit commissaire de la PJ.

- Allons, allons, c'est tout de même vous qui avez coffré l'assassin !

- Façon de parler !

Pour la conférence de presse, le ministre de l'Intérieur avait placé Le Scouarec'h à sa droite et Etchegaray à sa gauche. Gabriel Fleury était assis à côté du commissaire. Julie pressentie, avait refusé de venir à la conférence de presse. Elle avait mis en avant sa fatigue et le stress consécutifs aux événements récents.

La conférence fut une réussite. Le ministre de l'Intérieur en fut la vedette incontestable, émaillant son propos de bons mots qui seraient repris ad libitum par les médias, se posant en protecteur de la police et de la population française, rusé et matois comme à son habitude, profitant de l'occasion pour faire l'éloge de la police.

Depuis la veille au soir, il y avait eu peu d'éléments nouveaux pour compléter le portrait de Lartigue. Il était maintenant quasiment certain qu'il avait agi seul, ce qui était explicable. On avait retrouvé la trace du coup de téléphone qu'il avait passé de son agence de Paris au siège du SNPAC, Boulevard Blanqui.

Le ministre de l'Intérieur montra des photos et des dessins en coupe du caméscope que Lartigue avait utilisé pour tuer Le Goff et Archambault, ce qui fit grosse impression sur l'assistance. Le Scouarec'h se pencha vers Fleury et murmura :

- A propos, quel effet cela vous fait d'être toujours en vie ?

- Vous voyez que vos craintes n'étaient pas fondées !

Il y eut beaucoup de questions, de la plus futile à la plus fondamentale. Chaque fois qu'il le pouvait, Le Scouarec'h donnait la parole à un de ses inspecteurs, pour les mettre à l'épreuve du feu médiatique. Colin et Prévost s'en tirèrent honorablement. Les autres eurent du mal à maîtriser leur trac et leur bafouillage. Quant à Brunet, il s'était caché pour échapper à l'épreuve.

Quant à la question fondamentale, elle resta sans réponse.

- Comment une personne apparemment normale comme Lartigue a-t-elle pu disjoncter au point de vouloir tuer froidement sept personnes ?

- Cela, c'est du ressort de la psychiatrie...

Le Scouarec'h avait réservé une salle au Relais Louis XIII, rue du Pont de Lodi, tout près du Quai des Orfèvres. Tous les inspecteurs étaient présents, il avait réussi à entraîner Gabriel Fleury et le procureur Soufflot à la sortie de la conférence de presse ; Julie Rivaud les avait rejoints, évidemment.

- Je croyais que le commissaire ne mangeait que des pizzas ou des lasagnes...

- Tu as vu le décor ?
- Seizième ou dix-septième ?
- Tu parles de l'arrondissement ou du siècle ?
- Quand le patron verra la note de frais, il aura une attaque d'apoplexie !
- Ce qui est certain, dans un restaurant pareil, c'est que si le patron refuse de payer, le salaire de novembre du commissaire va y passer !
- Tu es certain qu'il a deux étoiles au Michelin ?
- Allons, allons, on dirait des écoliers en sortie du dimanche!... Quoi, vous n'avez jamais mangé autre part que dans un MacDonald ou à la cantine ?... un peu de décence.

Le repas fut somptueux et bien arrosé. Ils avaient tous envie de décompresser. Il ne fut pratiquement pas question de l'affaire, en dehors de quelques allusions grivoises à l'endroit du commissaire et de Julie.

Quand Le Scouarec'h se retrouva dans le bureau du patron, vers les trois heures de l'après-midi, il avait l'esprit quelque peu embrumé.

- Jean, j'ai une proposition malhonnête à te faire. Il

semblerait qu'un certain ministre te voudrait comme conseiller technique. Evidemment, tu serais en détachement...

- Oui, c'est pas très honnête... Disons que je réserve ma réponse.

- Disons que je préfère te garder mais que les désirs de nos ministres sont des ordres... pour moi. Toi, tu en fais ce que tu veux.

- Je me disais bien, quand vous me tutoyez, il y a anguille sous roche.

- Et la roche tarpéienne est proche du Capitole, je sais. Pour le moment, ce n'est qu'un sondage qui vient d'en-haut... il faudra me donner ton avis avant la fin de l'année... Un seul problème, tu vas avoir du mal à échapper à la légion d'honneur.

- Bof, je croyais qu'il fallait la demander...

- Pas obligatoirement...

Il ne restait que Colin et Thomas dans le bureau des inspecteurs quand Le Scouarec'h redescendit.

- Et alors, c'est les vacances ? - Commissaire, ils étaient tous sur les genoux, on leur a dit qu'ils feraient mieux d'aller se reposer. Pourquoi, il y a du nouveau ?

- Non, je crois que vous avez raison. Allez, vous aussi, vous pouvez aller vous détendre. On s'occupera de la paperasse demain matin. Le Scouarec'h se plongea dans les rapports amassés sur son bureau, du moins ceux qui concernaient Lartigue. Il consulta les journaux, à la recherche d'une information qui lui aurait échappé. Il voulait comprendre. Les journaux, malgré des titres accrocheurs, apportaient peu d'éléments nouveaux. Il est vrai que la variété des titres reflétait le caractère incompréhensible et invraisemblable de la série de meurtres :

" AIR PATAIR : SUICIDE DE L'ASSASSIN "

titrait Le Monde.

" UN ASSASSIN FOU DE DOULEUR ET DE CHIFFRES "

à la une du Figaro. **" LE MOBILE INCROYABLE D'UN MEURTRIER EN SERIE "**

dans InfoMatin. **" UN PERE INCONSOLABLE DEVENU MEURTRIER "**

pour Libération. Ce journal précisait que Lartigue avait transformé la chambre de sa fille en une sorte de sanctuaire et que dans toutes les pièces de la maison, il y avait des photos des jours heureux : Dominique, seule,

avec sa mère, en famille, jouant avec des amies, de sa naissance à vingt-trois ans.

Dans un des rapports provenant de Montpellier, il trouva une information significative : sur le bureau de Lartigue, on avait trouvé un exemplaire du Midi Libre du vendredi 10 juin; l'article sur l'accident mortel de Dominique Lartigue se trouvait sur la même page que les résultats des tirages du loto du huit juin et ces résultats avaient été entourés d'un trait de stylo rouge...

Il feuilleta d'autres rapports. Toutes ses relations d'affaires parlaient de sa compétence. Normal. Quand on lui confiait une mission, il allait toujours au bout et il trouvait la solution du problème qu'on lui demandait de résoudre. Carré en affaires. Les amis parlaient de sa douleur après la mort de sa femme, quatre ans auparavant et de son effondrement à la mort de sa fille. Ensuite, il s'était apparemment ressaisi. Ce devait être cela. Un premier choc à la mort de sa femme, qu'il avait surmonté grâce à la présence et à l'existence de sa fille. Et puis, celle-ci meurt. Et là, il disjoncte vraiment... De là à vouloir tuer sept personnes innocentes... dur à avaler! Pourtant, les faits étaient là. Venger la mort de sa fille était devenu une idée fixe pour lui; le fait qu'il ait choisi ses victimes parmi les gens nés un 27 juillet, comme sa fille, montrait bien la dérive de son obsession.

Vers dix-neuf heures, il eut Brunet au téléphone

- Je suis chez moi, commissaire, et j'ai réfléchi positivement. Si Jean-Christophe Lartigue a considéré que Gabriel Fleury était, comment dire...

- Mort avant de l'avoir été ?...

- C'est exactement cela, s'il a considéré Fleury comme un cas réglé, c'est que pour lui, il n'y avait plus rien à faire et que Fleury mourrait de toute façon.

- Et alors, ça nous mène à quoi ?

- Ça nous mène au raisonnement suivant : si Lartigue a planté une bombe à retardement quelque part sur le chemin de Fleury, comme Lartigue était dans l'informatique, que Fleury dirige un service informatique, il y a fort à parier que Lartigue a prévu un piège informatique visant Fleury uniquement.

- De quel genre, ce piège ?

- Un explosif qui se déclenche lorsqu'on allume l'ordinateur à une date donnée. Jean-Christophe Lartigue a pu programmer qu'une bombe se déclencherait, commandée à partir d'une certaine heure dans la journée d'hier, de préférence sur l'ordinateur que Fleury a certainement chez lui, à la maison... et un piège comme celui-là, nos services de détection peuvent difficilement le découvrir car tant que l'ordinateur n'est pas allumé, on ne peut pas déceler le

système qui déclenche l'explosion, le détonateur. Hier, Fleury n'a pas pu se servir de son ordinateur...

Le Scouarec'h sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine :

- Mais c'est bien sûr... vous devriez être plus concis dans vos explications, et en venir plus rapidement à la conclusion : vous dites qu'il y a peut-être une bombe cachée dans l'ordinateur de Fleury. Donc on se retrouve au domicile de Fleury; entre temps, je le préviens de ne pas toucher à son ordinateur et je fais venir à nouveau les services de détection.

Chapitre 20

Vendredi, 19 heures, domicile de Gabriel Fleury. La maison était calme. Il avait envoyé sa femme et ses enfants par précaution chez ses parents en Auvergne. Ils devaient revenir lundi. Il entra dans la cuisine et fit un tour au réfrigérateur. Il fallait qu'il mette à jour son agenda sur l'ordinateur. Il alla dans le bureau qu'il avait arrangé derrière le garage et dans lequel il avait installé un PC de la dernière génération avec processeur Pentium, lecteur de disque CD ROM, multimédia et tout. Relié sur Minitel et sur l'ordinateur central d'Air Patair.

Lorsqu'il alluma l'appareil, un message s'afficha sur l'écran :

" Car nul ne sait ni le jour ni l'heure... "

- Qu'est-ce que c'est que cette bêtise ? Je parie que c'est un message de Christian.

Il appuya sur la touche Entrée...

L'ordinateur explosa. Le bureau de Gabriel Fleury explosa. Gabriel Fleury explosa, dans le sens littéral du terme. Et les deux gendarmes postés en observation eurent la frayeur

de leur vie : à côté de la maison de Fleury qu'ils observaient, le garage et la pièce attenante s'étaient effondrés comme certaines baraques en planches dans les films comiques muets. Il ne restait qu'un amas de briques de moins d'un mètre de hauteur et on distinguait du côté du garage la forme d'une voiture. La maison elle-même ne semblait pas avoir souffert. Les deux gendarmes se précipitèrent, l'un vers leur véhicule stationné à une centaine de mètres, l'autre vers le lieu du sinistre.

Au Quai, Le Scouarec'h essayait d'appeler le domicile de Fleury. Cela ne répondait pas. Il appela Air Patair à Orly où on lui confirma que Fleury était parti vers dix-huit heures trente. Le Scouarec'h pensa aux gendarmes en faction devant la maison de Fleury, mais se dit qu'il pourrait essayer de les atteindre avec son téléphone de voiture. Dans le bureau des inspecteurs, il ne restait plus que Colin, qui s'apprêtait à partir :

- Tu viens avec moi, vite fait.

Ils prirent la 405 du commissaire, et Le Scouarec'h laissa le volant à Colin.

- Vas-y, direction Evry, le domicile de Fleury. Tu y es déjà allé, je crois ?

- Oui, commissaire.

- À ton avis, pour joindre les gendarmes qui sont censés

protéger le domicile de Fleury, quel est le meilleur moyen ?

- Par la gendarmerie d'Etiolles. Ils nous ont appelés dans l'après-midi pour nous dire qu'en dehors du facteur qui avait déposé le courrier à la porte d'entrée, ils n'avaient vu personne.

- J'espère pour eux qu'ils avaient passé le courrier au détecteur !

Ils roulaient sur l'autoroute du sud et Le Scouarec'h avait du mal à joindre la gendarmerie d'Etiolles. Il y réussit finalement. Le gendarme de service expliqua :

- Ils peuvent nous joindre facilement, alors que pour les atteindre, il faut qu'ils soient à proximité de leur voiture. Pas plus de cinquante mètres. Je vais essayer mais je ne promets rien.

- Allez, vas-y Colin, tu peux foncer, c'est peut-être une question de secondes.

Le Scouarec'h et Colin arrivèrent sur les lieux en même temps que Brunet. Le commissaire d'Evry qui avait été prévenu par les gendarmes d'Etiolles était déjà là, tout comme les pompiers et une ambulance. Tous les véhicules avaient leurs phares allumés dirigés vers la scène. A côté des décombres du bureau, il y avait sur un brancard une forme recouverte d'une couverture. Le Scouarec'h en souleva un pan : il savait d'avance ce qu'il allait voir, mais

le spectacle était encore plus horrible que ce qu'il avait imaginé; il ne put s'empêcher de détourner la tête un bref instant : il accusa le coup... pendant toute la journée, il avait cru pouvoir respirer, il avait pensé que le jour fatidique du jeudi étant passé, la menace avait disparu... et il avait eu tort. Le commissaire Abrivart interrompit le cours de ses pensées :

- Désolé, Le Scouarec'h, les gars n'ont pu que constater les dégâts.

- Je suis certain qu'il n'y a rien à leur reprocher... tout cela est un peu de ma faute...

- Si nous allions dans la maison de Fleury? Vous m'expliquerez ce qu'il en est : je vous avoue que je n'y comprends plus rien. L'assassin s'est suicidé, donc on ne protège plus Fleury, puis quelques heures plus tard, on nous demande de continuer à le protéger. Et il est mort malgré cette protection. J'avoue que je m'y perds.

Ils entrèrent dans le pavillon où l'électricité avait été rétablie : au fond du salon, il y avait un petit couloir qui menait vers le bureau, et la porte était fermée ; il était difficile d'imaginer en voyant cette porte le spectacle que l'on voyait à l'extérieur. Le Scouarec'h alla vérifier... une porte en chêne que l'on pouvait à peine ouvrir à cause des gravats entassés de l'autre côté. Le Scouarec'h se rappela leur conversation de la veille au soir à l'hôtel Hilton d'Orly,

Fleury avait invité Lartigue à dîner dans cette maison... le loup dans la bergerie.

- Oui, Abrivart, à certains moments, je me demande si je n'ai pas rêvé toute cette affaire, et pourtant!... Dire qu'à vingt minutes près, on aurait peut-être pu éviter ce carnage. Dans des moments pareils, je me dis que je me fais trop vieux...

Il lui fallut raconter au commissaire Abrivart les grandes lignes de l'affaire et ses inquiétudes fondées quant aux notes dans l'agenda de Lartigue :

- Nous savions qu'il était un expert en informatique et qu'il avait eu beaucoup d'imagination dans la réalisation de ses crimes précédents... je sentais le coup fourré mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Lartigue a mijoté sa vengeance pendant plus de quatre mois, il a probablement envisagé des centaines de moyens différents : pourtant, je suis persuadé qu'ayant décidé de tuer sept personnes à Air Patair, il avait déjà prévu de se débarrasser de Fleury en faisant intervenir un ordinateur...

Pendant ses explications, Brunet et Colin étaient entrés dans le salon; Brunet s'était effondré dans un fauteuil, complètement abattu : il marmonnait des paroles incohérentes au milieu desquelles revenait comme un leitmotiv :

- Non, ce n'est pas possible, pas possible ! Le commissaire Le Scouarec'h continuait, absorbé dans son essai de reconstitution :

-... Cela s'appelle un meurtre à retardement, en quelque sorte un assassinat posthume. Jean-Christophe Lartigue, avait installé sa bombe il y a quelques jours pour qu'elle se déclenche hier ou aujourd'hui, ou encore demain, je ne sais pas. Mes connaissances en informatique ne me permettent pas de vous en dire plus; par contre, l'inspecteur Brunet sera capable de vous expliquer comment il a procédé. N'est-ce pas, Brunet ?

Brunet sursauta :

- Oui, commissaire...

- J'aimerais que vous expliquiez au commissaire Abrivart comment Lartigue a pu procéder...

Brunet avait du mal à s'exprimer, il faisait une pause entre chaque bribe de phrase, il semblait chercher ses mots comme s'il parlait dans une autre langue : - Lartigue... ah, oui... il a dû écrire un programme qui mettait en marche le détonateur à une date et une heure donnée... le détonateur devait être relié à la prise série de l'ordinateur, et il pouvait facilement activer un explosif... comme l'ordinateur était éteint, les services de sécurité ne pouvaient rien déceler... l'explosif étant certainement une matière inerte du genre

plastic dissimulée dans l'ordinateur lui-même... ce qui fait que Lartigue pouvait déclencher sa bombe à l'heure et à la date qu'il voulait... enfin à partir d'une heure et d'une date données...

- Et si Monsieur Fleury n'avait pas touché à son ordinateur aujourd'hui ?

Ce fut Le Scouarec'h qui répondit :

- Il aurait sauté dès qu'il l'aurait allumé. Si je comprends bien, le programme devait déclencher la bombe dès qu'on allumait l'ordinateur, à partir d'une certaine date et d'une certaine heure, disons hier à dix heures du soir. Et je pense que Lartigue savait que Fleury était le seul à utiliser cet ordinateur...

- Qu'est-ce qu'on peut faire contre des tordus pareils ?

- Je n'en sais fichtre rien...

Les experts arrivaient. Le Scouarec'h vit entrer dans le salon sa vieille connaissance, Jean-Pierre Perot, médecin légiste, et numéro deux du laboratoire criminel.

- Alors, toujours sur la brèche ?

- Comme toi... je croyais que l'affaire était emballée ?

- Malheureusement non; Lartigue était encore plus tordu

que je ne pensais. A présent, je suis persuadé que c'est la fin de l'histoire. Vraiment. Une histoire incroyable et invraisemblable. Pourtant, quand tu vois qu'un pilote se suicide en entraînant la mort de quarante-trois personnes, tu te demandes où est l'invraisemblable... Enfin, si tu arrives à trouver un indice malgré l'état dans lequel se trouve Fleury, tu me fais signe; on saura peut-être comment il a procédé exactement, mais ça ne ramènera pas Fleury à la vie...

Il demanda à Abrivart de lui envoyer le rapport le plus rapidement possible, pour pouvoir classer l'affaire. Comme si une pareille affaire pouvait être classée ! Pourquoi pas oubliée ? En attendant, il fallait qu'il essaye de remonter le moral de Brunet :

- Voyons, Brunet, vous n'avez pas le droit de culpabiliser ; personne d'autre n'aurait pu imaginer un tel piège; nous avons trouvé trop tard la solution; dans notre métier, cela arrive plus souvent que vous ne pensez. Un grand silence.

- Plus je réfléchis à cette affaire, Brunet, plus je réalise son caractère inéluctable... par exemple, je suis persuadé que Lartigue se serait suicidé dans tous les cas, même si on ne l'avait pas surpris chez Le Flohic...

- Si j'avais analysé plus tôt la mentalité de Lartigue, cela ne serait pas arrivé...

- À quoi ça vous avance de dire ça ? Sans s'en rendre compte, Le Scouarec'h passa au tutoiement :

- N'oublie pas que c'est aussi grâce à toi si Julie Rivaud est toujours vivante...

Le visage de Brunet s'éclaira un peu; il n'avait pas vu le problème sous cet angle.

- Allons voir dans le jardin où ils en sont.

La scène avait le caractère irréel d'un film noir américain : des phares qui trouaient la nuit et le brouillard naissant, des ombres de taille démesurée, et une activité fébrile que rien ne semblait justifier; il avait fallu établir un cordon pour retenir les voisins venus aux nouvelles. Le Scouarec'h parla avec le docteur Perot et avec le commissaire Abrivart, s'assura que sa présence n'avait rien d'indispensable. Il s'adressa à ses deux inspecteurs :

- Je crois qu'ils n'ont pas besoin de nous... Brunet, ça m'arrangerait si vous pouviez raccompagner Colin chez lui...

- Sans problème, commissaire.

- A demain, les gars.

- A demain, commissaire.

- Essayez de dormir... Ça ne servira à rien de vous flageller...

Dans sa voiture, Le Scouarec'h s'interrogea :

- "Brunet, une fois je le tutoie et une fois je le vouvoie. Est-ce que c'est pareil avec les autres? Oui, je crois que c'est la même chose. Ils doivent noter la différence."

Il essaya d'imaginer les raisons du tu et du vous. Bof. Cela devait dépendre des circonstances. Heureux Anglais qui n'avaient pas ce problème : you are stupid, Le Scouarec'h.

Il appela Julie sur son téléphone de voiture :

- Je passe au Quai et j'arrive. A tout de suite. J'ai beaucoup de choses à te raconter.

En arrivant sur le Quai de la Tournelle, il s'arrêta un moment et contempla Notre-Dame de Paris illuminée. Il pensa à l'affaire dans sa globalité : elle passerait à la postérité comme une histoire de meurtrier en série (il ne fallait pas dire serial killer); ce qui l'étonnait le plus c'était la manière quasiment clinique que Lartigue avait employée dans l'exécution de son plan ; pas de violence gratuite (à l'exception peut-être du cas de Fleury), pas de tendances sanguinaires, rien qui ressemble à ces meurtriers d'outre-Atlantique avides d'hémoglobine. Une vengeance froide et calculée, réalisée par un individu apparemment sain d'esprit. Il ne trouvait pas dans sa mémoire de cas

semblable, que ce soit parmi les affaires qu'il avait eues à résoudre ou les cas rencontrés au cours de ses études et ses stages de formation. Oui, Lartigue était un cas. Il serait disséqué dans les cours magistraux de police criminelle, les psychiatres, les psychanalystes et les psychologues s'empareraient de la personnalité de Lartigue et trouveraient certainement des sujets de thèse et de polémique. Et on oublierait les victimes

Il pensa à Gabriel Fleury, aux gens qui allaient souffrir de sa disparition. Il pensa aux cinq autres victimes et aux vies brisées. Et à Jean-Christophe Lartigue qui pour une vie volée en avait pris six autres... et brisé combien plus.

Nonneville, novembre 1994

Biographie de l' auteur



François Quentin est né à Nantes. Après une formation scientifique et littéraire, a été tour à tour : Prof de maths en Afrique, directeur d'une écurie de course automobile en Angleterre, pionnier de l'aventure Informatique, directeur d'une maison d'édition, écrivain et traducteur. Il est l'auteur de "Ces ordinateurs sont dangereux" (l'Aventure Amstrad) et a récemment participé à la traduction d'ouvrages et logiciels informatiques dont Encarta de Microsoft et la nouvelle version d'un navigateur Internet. François Quentin ajoute une corde à son arc avec "LOTO MEURTRIER", un polar où il fait preuve d'un don réel de l'intrigue et du suspense.

Résumé

Un pilote d'avion tué d'une balle en plein front, un bulletin de Loto dans la main. Un steward trouvé étranglé à Orly... encore un bulletin de Loto... les mêmes numéros.

- Vous voulez une hypothèse absurde ?

- Dites pour voir...

- Un pékin remplit un bulletin de Loto.

Il prend l'avion, et cet avion a tellement de retard qu'il ne peut pas valider le dit bulletin à temps : il se trouve qu'il aurait dû gagner le mercredi 8 juin... et il décide de tuer ceux qu'il imagine lui avoir fait manquer la fortune...

- Vous ne croyez pas à un scénario pareil ?...

- Pour le moment, je ne rejette aucune possibilité... Serial killer. Meurtres en série. Difficile de ne pas y penser. Le Commissaire Le Scouarec'h joue-t-il les six numéros perdants et le complémentaire, ou va-t-il venir à bout de cette enquête ?

© ÉDITIONS DU CHOUCAS - 1998

I S B N 2-909684-22-9

ISSN 1281-7120

Couverture Suzanne Pewny

eBook Info

Creator:

François Quentin

Title:

Loto Meurtrier

Date:

19/05/00